

The background is a painting of a large, leafy tree with a thick trunk and spreading branches, set against a bright blue sky. The ground is a vibrant green. In the foreground, a wooden desk with a blue upholstered chair is positioned. On the desk, there is a vintage-style desk lamp with a wooden handle, an open book with handwritten text, and a pen. To the left of the desk, a stack of four books with colorful covers (orange, blue, white, red) is visible. The overall style is that of a classic oil painting.

BLEU-VERT D'ÉTÉ

SYLVAIN GOULET

Collection roman d'inspiration

La Caboché

Bleu-vert d'été

Du même auteur

Collection inspiration

Disparition suspicieuse, (2004) Roman

Le délivreur, (2004) Roman

Suspicious disappearance, (2005) traduction de *Disparition suspicieuse*

La croisée, (2005) Roman

Il est une fois..., (2006) Roman

Susciter une réflexion qui t'appartienne, (2007) Croissance personnelle

Susciter une réflexion qui t'appartienne, (2007) Disque compact

Et si l'amour..., (2007) Roman

Vallée Blanche, (2008) Roman

Le délivreur, (2009) Roman Réédition

L'ermite millionnaire, (2011) Roman

Susciter une réflexion qui t'appartienne, (2011) Croissance personnelle 2e éd.

L'ermite millionnaire, (2012) Roman 2e éd.

Sylvain Goulet

Bleu-vert d'été

Roman d'inspiration



Couverture une idée originale de

Sylvain Goulet

Illustration

Élaine Lebeuf

Mise en pages

Pyxis

Photo

Robert Gosselin, PPM Photo

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada

Goulet, Sylvain, 1961-

Bleu-vert d'été

ISBN 978-2-924187-23-4

I. Titre.

PS8613.O92B53 2013 C843'.6 C2013-941604-8
PS9613.O92B53 2013

Dépôt légal

- Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2014
- Bibliothèque nationale du Canada, 2014

Éditions la Caboché

Téléphones : 450 714-4037

1-888-714-4037

Courriel : info@editionslacaboche.qc.ca

www.editionslacaboche.qc.ca

Vous pouvez communiquer avec l'auteur par courriel :
sg.ecrivain@gmail.com

Toute ressemblance avec les événements ou les personnages
ne pourrait être que fortuite.

Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que
ce soit est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Remerciements

Écrire est pour moi une passion qui me permet de me ressourcer, de rester en contact avec la vie, et avec l'inspiration. Je n'ai pas de mérite, si ce n'est celui de gérer mon temps.

Lorsque j'écris, je me remémore des expériences personnelles – qu'elles aient été bonnes ou moins bonnes – au travers desquelles j'ai choisi de grandir. Je me souviens de vous, lecteurs, lectrices, qui m'avez écrit pour me faire part de votre appréciation, de vos expériences à la suite de la lecture de mes mots, qui avez grandi aussi. Je me rappelle ceux d'entre vous, que j'ai eu le plaisir de rencontrer.

J'ai appris que nous pouvons apprendre, nous inspirer de chaque individu que nous rencontrons, en personne, par les livres ou autres. Nous pouvons nous en faire des exemples, imiter leurs forces ou éviter leurs faiblesses, pour grandir, nous améliorer sans cesse.

Quand je mets le point final à un manuscrit, avant le départ pour l'imprimerie, mon souhait premier est qu'il saura toucher mes lecteurs d'une façon positive, inspirante.

C'est donc un merci bien personnel que j'offre à chacun d'entre vous qui lira *Bleu-vert d'été*, et à chacun de vous qui a inspiré son écriture.

Sylvain Goulet

Prologue

Ses murs de briques rouges et découpés de boiseries peintes d'un blanc pur à peine satiné conféraient à ce cottage de style anglais un air de dignité. En façade, un arbre, qui ressemblait à un pommier et qui arborait des petites fleurs entre le rosé et le lilas ; un pin presque à maturité, sur sa droite, étendait l'ombre sur la plus grande partie de la terrasse, installée au-dessus du garage, jusqu'à la clôture au sud de l'allée. Les pierres presque plates, d'un gris brunâtre, placées au sol, laissaient deviner qu'elles l'avaient été avec attention, de manière à dessiner des sentiers discrets. L'eau qui s'écoulait lentement jusqu'au bassin, par de petits canaux de chaque côté des pierres, les buissons, les arrangements floraux : tout s'harmonisait pour procurer un sentiment de paix qui voulait rappeler celui qu'on retrouve dans la nature. Et dans cette maison investie de tout notre amour, dans laquelle Lianne, mon épouse, Nathaniel, notre fils, et moi vivions depuis plusieurs années déjà, je croyais me souvenir que nous y avions vécu que d'heureux moments. Jusqu'à il y a maintenant quelques semaines, alors que notre fils semblait vivre une crise sévère d'identité, se remettant gravement en question et de façon négative. Lianne et moi nous efforcions de le reconforter, lui pour qui la bonne humeur et la joie de vivre avaient toujours été si naturelles. Puis, tandis que nous faisons le bilan depuis sa naissance, avec empathie, nous avons tous deux replongé dans nos souvenirs d'adolescence, afin de tenter de mieux comprendre ce qu'il pouvait ressentir. Lorsque l'un des nôtres traverse une période si difficile, il est toujours inquiétant d'imaginer les gestes qui pourraient être posés. Comme

nous étions très unis et que nous agissions dans la transparence et la loyauté, au souper, une fois, nous lui avions demandé où il en était, et jusqu'où allaient ses idées noires. Alors qu'il refusait de consulter, par amour et pour le protéger, nous avons été jusqu'à prendre la responsabilité de lui demander s'il lui arrivait de penser au suicide, et lui avons fait promettre de nous en parler le cas échéant. Persuadés que nous lui avons donné le meilleur et qu'il possédait les bases pour vivre une vie épanouie, nous finîmes par nous convaincre que l'offre que mon père nous avait faite saurait mieux l'aider dans la situation.

C'est ainsi que ce matin, Lianne aidait Nathaniel à la préparation de sa valise, tandis que je lui préparais une collation, un peu d'argent. Et, bien entendu, un mot qu'on lui avait écrit, placé dans son sac, qu'il ne manquerait pas de trouver, mon père en ayant été informé par précaution. Je les entendais descendre du deuxième au même moment où je vis apparaître, par la fenêtre, la camionnette de mon père.

— Grand-père est là ! dis-je, en m'efforçant de paraître plus joyeux. Toujours à l'heure, évidemment !

En les voyant arriver au bas des marches, je devinai qu'ils avaient tous deux versé des larmes. Lianne, tout comme je l'avais fait, fit un effort elle aussi.

— Chéri, comment aurais-tu pu imaginer que ton père arrive avec ne serait-ce qu'une minute de retard ?

Lianne, observant que notre fils n'avait pas réagi aux dernières remarques, tenta de l'encourager.

— Nathaniel, ces quelques jours avec ton grand-père vont te permettre de te retrouver, j'en suis persuadée. Je sais que tu ne risques rien auprès de lui, mais j'aimerais que tu nous donnes des nouvelles de vous deux pour nous rassurer de temps en temps. Tu veux bien ?

— Ne t'inquiète pas, maman ! Je vous ai fait une promesse et je la tiendrai. Vous êtes des parents fantastiques et ce n'est pas votre faute ce qui arrive. Je vois tout en noir en ce moment. Ce n'est

pas normal quand on a des parents comme toi et papa. J'ai refusé de consulter parce que j'ai confiance en grand-papa plus qu'en tous les psychologues. Je dois trouver la raison de ce qui m'arrive.

Dans l'étreinte qui s'ensuivit, Nathaniel promit de nous téléphoner à quelques reprises. Lianne, le visage mi-triste, mi-souriant, ajouta :

— Je t'aime tant ! Nathaniel. Souviens-toi que je suis si fière d'être ta mère. Nous te bercions encore hier et... voilà que tu me dépasses de tous ces décimètres.

Se tournant cette fois vers moi, il m'enserra à mon tour très fort, et m'assura de nouveau de sa promesse, à savoir qu'il ne tenterait rien contre sa personne lorsqu'il serait parti. Les sanglots dans la voix, sans desserrer les bras, il avança les prochains mots :

— Je suis désolé, papa ! Je sais que j'ai le meilleur père au monde. Je ne sais pas ce qui m'arrive... Je veux que tu saches que je t'aime, malgré ce que j'ai pu être ces derniers temps... Je suis vraiment désolé.

— Je t'aime aussi, mon Nathaniel ! Tu sais, il n'est pas toujours nécessaire de trouver une raison à ce qui arrive. Il s'agit souvent de remettre à jour nos rêves ou de s'en créer de nouveaux, et tracer un plan pour y arriver. Mais tu sais déjà tout cela... Comme maman te l'a dit, ce séjour avec grand-papa va te permettre de faire le point. À 16 ans, il y a toutes ces hormones qui brassent et tous ces messages qui viennent de partout dans ce monde d'aujourd'hui : Internet avec tous ses gadgets, les amis, l'école... Il est normal que tu en viennes à comparer ce que nous t'avons appris avec toutes les informations qui proviennent de ton environnement. C'est ce qu'on appelle trouver son identité.

— Je sais... mais je ne cherche pas d'excuses, papa. Il y a tout cela, comme tu dis, mais il y a surtout toi et maman... toujours là pour moi. Toujours ! Vous et les grands-parents me ramenez aussi toujours au côté humain de la vie.

Mon père entra alors que Nathaniel prononçait les derniers mots. Nous avons les yeux plus humides. Il savait que les dernières semaines n'avaient pas été faciles pour nous, et savait

notre fils tourmenté tout à coup par le sens de la vie et de la sienne, au point de se demander parfois si elle en valait encore la peine.

— Bonjour, Lianne ! dit-il. Toujours aussi resplendissante ! J'ai toujours dit à mon fils qu'il avait choisi la plus magnifique femme de son époque... comme je l'ai fait à la mienne.

— Bonjour, M. Lamarche ! La galanterie en personne. Mais vous avez raison, c'est aussi ce que je répète à Martin.

— Et toi, mon fils ? me demanda-t-il en s'approchant pour l'accolade. Content de te revoir ! Tu n'oublies pas mon conseil, j'espère ? Même si tu es conscient qu'elle est la plus charmante, il est important de le lui répéter chaque jour.

— Content de te revoir aussi, papa ! Je le lui répète presque tous les jours. Promis ! dis-je en souriant. Et ce n'est pas tout ce que je lui dis, sois sans crainte. Et toi ? Comment tu t'en sors sans maman ? Elle va bien ?

— Comment je m'en sors ? Même lorsqu'elle sort faire des courses, elle me manque, alors ! Tu imagines qu'on ne passe pas une journée sans se parler... Elle va bien et vous fait dire bonjour, et qu'elle pense à vous. Et toi, Nathaniel ? lui demanda-t-il en l'enserrant de ses bras, ayant remarqué son sourire discret et inhabituel. Bleu-vert d'été ! Vous êtes si beaux à voir ensemble ! Il y a ce vieux dicton qui dit que lorsqu'on est trop près de l'arbre, on n'arrive plus à voir la forêt... On y va, mon garçon ?

Tandis que Nathaniel tourna le dos à mon père pour récupérer sa valise, celui-ci nous servit un clin d'œil, à Lianne et à moi, pour nous rappeler que tout irait bien. Mon père nous étreignit et, ensemble, notre fils et son grand-père sortirent pour s'installer dans son véhicule. Nous les suivîmes, sans les quitter des yeux jusqu'à ce qu'ils aient pris le premier virage au bout de l'allée.

Je me tournai vers Lianne, sans laisser sa main, pour la serrer contre moi.

— Heureusement que tu es là, Lianne. Notre bébé devient un homme. Il me semble avoir toujours été là pour lui, et tout

s'est passé si vite. Comme tu le disais, nous le bercions encore hier et...

— ...et voilà que notre fils, maintenant presque un homme, a de nouveau besoin d'être bercé. Tu connais ton père, Martin, nous n'avons pas à nous inquiéter, d'autant plus que Nathaniel nous a donné sa parole.

— Tu as raison, comme toujours. Où en serais-je sans toi ?

— Tu serais sans doute encore à chercher la femme la plus magnifique de ton époque... Qu'est-ce que j'aurais manqué si on ne s'était pas trouvés !

— Tu es toujours la plus magnifique... et la plus belle. Quelle femme tu es, Lianne ! Toujours présente pour moi, à me complimenter et à m'encourager, même après bientôt dix-huit ans.

— Dans exactement neuf jours. Partant pour un autre terme de ce genre ?

— Considérant le tout, je veux dire ton corps parfait, la maturité que tu as acquise à vivre auprès de moi et... ces quelques années en âge plus jeune que toi... je suis partant pour trois autres.

— ... la maturité acquise auprès de toi et... ces quelques années en âge plus jeune que toi... Tu sais que j'étais sur le point de t'embrasser et de t'inviter à souper quelque part ? Ça tombe assez bien pour toi, par contre, j'ai lavé le lit de Nathaniel ce matin et comme il ne dort pas à la maison... J'espère que tu le trouveras confortable.

Ce qu'elle resplendissait, cette femme dont j'étais si follement amoureux, davantage encore lorsqu'elle entreprenait de s'en prendre à moi. Il faut dire que je savais comment l'amorcer. Elle savait bien que ce n'était jamais méchant. Détendus par la dernière scène, nous nous étions embrassés et je l'avais prise dans mes bras jusqu'à notre chambre, ses murs, témoins pour la énième fois de notre amour. Puis, tandis qu'un vieux CD jouait avec le volume anormalement élevé, nous étions passés sous la douche avant de partir pour le restaurant.

1

— Cette idée de partager ce sandwich était parfaite ! Avec cette salade qu'on nous a servie en accompagnement, je prendrai mes biscuits secs avec mon thé et je serai comblé. Tu prendras un dessert avec ça, Nathaniel ?

— Ce pouding aux bananes m'intéresse. Il ressemble à celui que maman fait. Tu trouves ?

— Intéressant comme pouding ! Et s'il est semblable à celui de ta mère... Tu as tout à fait raison d'en prendre ! Et tu as tout ton temps pour le savourer, nous partons dans vingt minutes.

— Vingt minutes ? Je croyais que tu avais dit que nous avions la soirée devant nous...

— Et c'est la pure vérité ! Parole de grand-père ! Mais j'ai une chose à voir avec toi qui ne peut pas se déplacer dans le temps.

— J'ai comme l'impression que je vais encore apprendre quelque chose.

Mon père esquissa un sourire naïf.

— Apprendre ? C'est possible ! J'utiliserai plutôt le verbe ressentir. Déguste d'abord ce pouding et nous verrons bien ensuite si ce verbe était bien choisi.

Papa avait payé l'addition et, accompagné de Nathaniel, il s'était rendu près du fleuve, en passant par une petite route recouverte de vieil asphalte. Ils se sont arrêtés dans une entrée menant à un champ. Le soleil, à cette heure, était d'un rouge éclatant et suivait lentement sa trajectoire avec, en arrière-scène, un fond aux teintes d'orangé, de rose et de jaune. Ils étaient assis sur un rocher, l'un près de l'autre, alors que seules les cigales brisaient le silence du miracle en cours.

— Je crois que tu as choisi le bon verbe, grand-papa. Ressentir. Papa et maman m'ont souvent fait vivre un coucher de soleil. Tu avais raison ce midi quand tu parlais de ce dicton à propos de l'arbre et de la forêt. Je m'ennuie déjà d'eux et j'aimerais leur dire encore comme je suis désolé de les embêter et de les inquiéter avec mes états d'âme. Je ne sais pas ce qui m'arrive et ça m'embrouille complètement.

— Complètement ? Nathaniel, en es-tu certain ? Tu es suffisamment lucide pour être désolé. Je crois que tes idées sont claires pour certaines choses et que celles qui ne le sont pas le deviendront. Dis-moi, tu crois en Dieu ?

— À part toi, papa et maman, tout ce que j'en entends ressemble à du blasphème bien souvent. Si j'y crois ? Toi, grand-papa, tu y crois n'est-ce pas ?

Tandis qu'il tourna de nouveau les yeux vers l'astre lumineux, dont on n'apercevait maintenant que la dernière moitié :

— À un moment dans ma vie, Nathaniel, j'ai cessé d'y croire, pendant quelques années. J'avais connu ta grand-mère et nous nous aimions tellement. Pour certaines raisons, entre autres notre façon d'interpréter la vie et des événements personnels ont entraîné des malentendus entre nous, au point de nous éloigner. J'avais beau essayer de comprendre, je me disais qu'elle ne pouvait pas agir de la façon dont elle le faisait parfois avec moi. C'était pareil pour elle. Une dizaine d'années se sont écoulées sans nous. J'espérais toujours, mais j'ai fini par croire qu'elle ne devait plus m'aimer, en pensant qu'elle serait revenue sinon.

Il prit une grande respiration, pour tempérer ses émotions. Il hocha la tête avant de reprendre.

— Dix longues années... tu réalises ? Seulement d'y penser est un cauchemar. Un jour que j'étais sorti pour faire laver le véhicule, je rencontre sa meilleure amie qui me raconte qu'Élaina parle encore de moi et qu'elle est restée seule, elle aussi, pour son amour envers moi. Ces mots font renaître en moi l'espoir et la peur ; l'espoir de pouvoir encore la sentir au creux de mes bras

et la peur de finir mes jours sans elle. Une question aussi : cette rencontre avec cette amie d'Élaina, un signe de la vie évident pour moi, comment l'interpréter ? Quand on dit qu'il est important de rester conscient devant la vie et de se poser les bonnes questions... La réponse n'a pas tardé. Toutes ces années sans en entendre parler ni la voir, et quelques jours après que cette amie m'eut parlé d'elle, tandis que j'attendais pour un rendez-vous, plongé dans un livre, comme souvent je le suis, je me fais demander si je vais bien. Au son de sa voix, j'ai le cœur qui se démène au point de penser qu'il ne s'arrêtera pas. Saisi, je lève la tête, alors que l'image d'elle, à jamais gravée dans mon cœur, me renvoie des milliers de souvenirs. Des questions, des sentiments intenses, de la joie, tant d'émotions. Cet espoir, cette peur... Surtout, une réponse, que je souhaite être aussi la sienne. Je me suis senti si stupide d'avoir attendu tout ce temps qu'elle fasse les premiers pas. Dix années durant... Ouais ! Si stupide. Nous ne nous sommes plus jamais laissés une seule journée depuis cette chance que nous avons eue, jusqu'à aujourd'hui. Elle est partie avec sa sœur au chevet de leur mère. Ta grand-mère est un ange, Nathaniel. Si je crois en Dieu ? disais-tu. Oui ! De tout mon être et davantage depuis ce jour. Quand on regarde ce coucher de soleil, comment pourrait-on douter de son existence ? Comment est-ce qu'un astre aussi gigantesque peut aller et venir de cette façon dans un silence total ? C'est incroyable, non ? Je crois que Dieu gère son œuvre de la même façon : discret, mais efficace. Et pourtant, tu n'as pas à te sentir mal de me poser cette question. J'en étais venu à douter, moi aussi, lorsque j'ai cru avoir perdu ta grand-mère, alors que j'en étais si amoureux. Elle était imprégnée dans mon cœur.

— Toi et elle, c'est comme papa et maman. Est-ce que j'arriverai jamais à être heureux comme toi et papa auprès d'une femme ? Et est-ce que j'arriverai à être heureux comme vous dans un travail ? Je n'ai jamais vu papa quitter la maison en maudissant ce qu'il accomplissait, comme la plupart des gens le font. C'est

pareil pour maman qui l'aide en faisant des choses pour lui de la maison. Et toi aussi ! Chaque fois que tu nous parles de ce travail que tu faisais, tu n'as que de bons souvenirs. Il m'arrive de penser que je ne serai peut-être pas à la hauteur.

Mon père, dans sa grande sagesse, ne dit pas mot avant d'avoir laissé du temps à Nathaniel pour réfléchir à ceux qu'il venait de prononcer. Quand il sut le temps venu, il demanda :

— À la hauteur de qui, Nathaniel ? Et à la hauteur pour qui ?

La question, bien qu'elle ait pu paraître surprenante, ne l'était pas pour notre fils. Pas quand cela venait de son aïeul. Celui-ci s'arrangeait toujours pour le faire réfléchir, pour lui faire trouver ses propres réponses. Mon père, grand-papa Jean, pour Nathaniel, était un homme d'une remarquable humilité, qui nous faisait nous sentir bien, nous sentir intelligents quand nous entretenions une conversation avec lui. Et si on était le moindrement observateur, on réalisait chaque fois que la personne qui parlait le moins, ce n'était jamais nous. Il m'avait raconté quelque chose qu'Albert Einstein avait dit un jour : « Tout le monde est un génie. Mais si vous jugez un poisson sur ses capacités à monter un arbre, il passera sa vie à croire qu'il est stupide. » J'avais retenu l'idée suivante de ces mots. Malgré ce que me renvoyait trop souvent l'image de la société, je devais m'efforcer de voir l'humain comme un être humain, conçu par le Créateur, et qui portait en lui le germe d'un potentiel infini. Et chaque fois que je pourrais rappeler cette vérité à un être humain, au point de développer ses possibilités, ce serait un cadeau pour moi, et un cadeau de moi à la création.

— À la hauteur de qui ? Pour qui ? Ce que j'admire de toi, grand-papa, c'est qu'on pourrait toujours voir venir tes questions, mais elles sont si simples et si subtiles qu'on passe à côté. J'ai peur de ne pas être à votre hauteur : celle de papa, de maman, de toi, de grand-maman. J'en serais désolé pour vous qui faites tant pour moi.

Un second silence enveloppa les deux voyageurs dans leur

réflexion. L'homme ne tarda pas à reprendre la parole, en souriant, cette fois, comme s'il se rappelait des souvenirs heureux.

— Bleu-vert d'été ! Tu me fais tellement penser à moi quand j'avais ton âge. Je me rappelle que mon merveilleux père me disait : « Jean, je suis un homme comblé par la vie. Une femme extraordinaire, des enfants qui le sont tout autant, un métier que j'aime comme au premier jour. Ma vie me passionne sur cette ferme, auprès des miens. Mais je réalise que j'ai fait une erreur. Imprégné de ce bonheur, je t'ai laissé croire que tu devais vivre les mêmes passions pour être heureux. Pour être heureux, mon fils, pour continuer de l'être autant, aujourd'hui, je veux goûter le bonheur de voir nos enfants vivre les leurs. » Ce grand homme, si fort et si bâti, était d'un fini incroyable. Ce fermier de père en fils maniait les mots tel un grand professeur ; il savait avant tout enseigner la vie. J'ai fait un métier différent du sien, quoique je sois toujours resté près de la nature, et ton père a fait un métier différent du mien. Nous avons connu et aimé des femmes différentes et développé des passions différentes. Cependant, nous avons transmis et appliqué des valeurs semblables, essentielles pour réussir une vie heureuse : l'amour, le respect, la persévérance et la loyauté. Ces valeurs, tu ne dois jamais les marchander ni les négliger. Ces valeurs, Nathaniel, tu les possèdes, cela est bien évident. Et elles te préparent à devenir un homme heureux.

Le soleil réchauffait maintenant les hommes d'autres horizons depuis un bon moment déjà, tandis que la pénombre ne permettait plus que d'observer quelques reflets qui semblaient faire danser les vagues sur l'eau, au loin.

— Tu sais, Nathaniel, reprit-il, le Créateur a déposé en nous deux semences : l'une qui contient toutes les bontés de la vie ; l'autre qui contient les noirceurs. Mon père disait qu'il l'a fait pour le mérite, pour la fierté qu'on ressent lorsqu'on choisit la première, par libre choix. Sourire semble souvent plus difficile que de s'emporter. Remercier, pardonner, partager, donner,

aider, aimer, faire preuve d'empathie, bâtir, enseigner, s'engager... des verbes qui impliquent des gestes de bonté. Des gestes qu'on laisse trop souvent de côté, au gré des noirceurs. S'arrêter pour en prendre conscience, éprouver de la gratitude est une bonne façon de le remercier d'avoir eu confiance en nous.

— Quand tu observes le monde, grand-papa, tu crois qu'il a eu raison de nous donner cette confiance ?

— Pour ce genre de question, qui reflète bien cette conscience que tu as, en ce qui te concerne, oui. S'il a eu raison ? Je me suis souvent posé la question. Tant des nôtres posent tant de gestes et prononcent tant de mots déplacés... J'ai pensé que tenter de répondre à cette question serait équivalent à perdre mon temps, et j'ai plutôt pris l'habitude de réfléchir à ce que je pouvais apporter de plus aux gens et à cette vie.

Papa respira, comme pour exprimer son souhait de pouvoir changer quelque chose au monde en y contribuant suffisamment.

— On y va, Nathaniel ? Nous avons encore une bonne heure de route avant d'arriver à l'auberge. Nous pourrions poursuivre la discussion dans l'auto, si tu veux.

Il y avait bien une demi-heure écoulée depuis qu'ils avaient repris le trajet, lorsque Nathaniel demanda :

— Grand-papa, comment tu as su, toi, que grand-maman était la femme de ta vie ? Papa m'a raconté pour maman, mais je veux dire, ce n'est peut-être pas pareil pour tout le monde. Je veux dire, pas aussi naturel de savoir que c'est la bonne personne.

Nathaniel était fasciné par le changement corporel qu'avait provoqué cette question chez son grand-père. Son corps s'était redressé tout d'un coup et son visage était devenu si égayé, si émerveillé, comme s'il allait raconter une histoire fantastique.

— Oh ! Nathaniel... cette jeune dame, qui est devenue ta grand-mère, était si différente ! Tu te souviens de quelle façon je l'ai rencontrée ? Elle venait à la maison pour soigner ma mère qui avait fait une mauvaise chute. C'était le temps fort des récoltes, et il n'était pas question pour mon père de la laisser seule, surtout

qu'il avait besoin de nous aux champs. Ma mère s'entendait bien avec Élaina, et elle avait pris un arrangement pour qu'elle prépare les repas du dîner et du souper pour les deux semaines de sa convalescence. Crois-moi, même si elle faisait très bien à manger, et malgré le dicton de l'époque, ce n'est pas par la panse qu'elle m'a gagné, oh que non ! Elle était si jolie, si douce, si fière. Toujours bien mise, de bonne humeur et quand elle parlait, on aurait dit une symphonie, ce n'est pas exagéré, ce que je te raconte. Quand les deux semaines furent terminées, elle est revenue à quelques reprises pour aider ma mère dans ses tâches. Une fois qu'elle partait un après-midi, j'ai offert de la raccompagner jusque chez elle. Le sourire qui est apparu sur son visage m'a rendu fou de joie. Puis je l'ai invitée à la danse du samedi et elle a dit oui, et mon cœur en a été chaviré à jamais. Tu disais que ce n'était peut-être pas pareil pour tout le monde et c'est un peu vrai. Ce qui m'accrochait chez elle, à part sa grande beauté et sa douceur, c'était la discrétion dont elle faisait preuve. Une discrétion qui assurait le respect, de bonnes valeurs, et qui lui rendait toute sa classe. Jamais un mot déplacé, jamais impolie ou vulgaire. Pareil dans ses manières et dans sa façon de se vêtir. Discrète... et pourtant je ne voyais qu'elle. Je n'ai jamais été si impatient que ces deux jours qui ont suivi. Puis, ce samedi-là, à la danse, j'ai réalisé quelle femme elle était et que je voulais toujours être à ses côtés. Pendant que j'étais allé nous chercher une limonade, celui que les gens surnommaient le coureur du village est allé la chercher pour danser. Il lui prenait la main tandis que j'arrivais derrière eux. Je suis resté en retrait pour les observer un moment. Elle a gardé son sourire en lui disant qu'elle était accompagnée, mais ça n'a pas empêché ce blanc-bec d'insister en tentant de la tirer vers lui, en racontant que lorsque le chat est sorti, les souris peuvent bien danser. Elle a répété qu'elle était accompagnée et qu'elle m'attendait. Il a encore insisté, tirant plus fort sur sa main et son bras maintenant. J'allais intervenir, quand elle s'est levée en lui disant : « D'accord ! Vous l'aurez voulu !

Vous voulez une danse... » J'ai failli en échapper les limonades. Je n'aurais jamais pensé qu'elle accepterait de danser avec cet idiot. Pourtant ! Comment avais-je pu me tromper autant à son sujet ? que je me disais. Je n'arrivais pas à croire ce que je voyais et puis... au moment où il affichait un sourire de victoire, devant tous les autres qui étaient là maintenant, à les observer, tandis qu'il se tournait en direction du plancher de danse pour prendre place, elle s'est élancée pour lui flanquer son genou droit en plein dans les... tu sais quoi. Elle lui avait promis une danse... Quelle danse ! Il en était plié en deux et tournait en rond... pour ce qui est devenu, que Dieu m'en absout, « la danse des valseuses », quand les gens du village racontaient cette histoire par la suite.

Nathaniel avait souvent entendu raconter des histoires par son grand-père, en imitant même parfois certains personnages, mais rarement avec cette intensité. Il ressentait quelque chose de si grand se passer en lui, à vouloir s'en faire complice.

— Grand-maman a fait ça ! Wow ! Ce que j'aurais voulu la voir faire !

— Je n'oublierai jamais ce moment, Nathaniel, ni tous les autres auprès d'elle. Quand c'est la tienne, mon garçon, tu ne peux pas te tromper. Tu sais que tu es à ta place, avec la bonne personne qui se sait aussi à sa place. Il y a un message qui te le dit en dedans. Il faut l'écouter.

— Papa me dit pareil. Et qu'est-ce qui arrivera si je ne rencontre pas cette femme ? Ou si je ne saisis pas le message quand il passera ?

Grand-père Jean regarda dans le rétroviseur, avant de se ranger dans l'entrée d'une station-service. Il avança au premier stationnement disponible et gara le véhicule.

— Tu vas rencontrer ta femme, Nathaniel, comme mon père a rencontré la sienne, moi, la mienne, et ton père, la sienne. Et ce message, tu vas le saisir. Fais confiance !

— Comment peux-tu savoir cela, grand-papa ? Papa et toi n'aviez pas de tous ces gadgets qui font que les jeunes

d'aujourd'hui passent plus de temps à échanger avec leur cellulaire ou leur portable. J'ai pas envie de rencontrer une femme sur un écran. Je veux qu'elle soit vraie.

— Tu es un jeune homme si intelligent, si bon Nathaniel. Un jeune homme intelligent avec une âme dont tu te sers. Quelque part, une jeune femme, qui te mérite et que tu mérites, recherche aussi un jeune homme comme toi, bon et authentique.

Il s'étira en levant son fessier, pour retirer son porte-cartes de la poche arrière de son pantalon. Il en sortit ce qui sembla être un vieux bout de papier qui se déplia finalement de la grandeur d'une feuille.

— Je l'ai toujours avec moi, même si je n'en ai plus besoin depuis toutes ces années. Chaque mot est gravé là, dans ma tête, dit-il en la montrant du doigt. Écoute bien pourquoi tu vas trouver celle que tu vas aimer. Des paroles que je répète quelques fois par jour, encore après toutes ces années. C'est non négociable. Un engagement pour la vie.

*J'irradie l'amour et la confiance,
J'irradie l'énergie et l'enthousiasme,
Et je suis très persévérant !
Je suis comblé d'amour, d'argent et d'abondance, de tout ce
qui est bon et bien pour moi,
Et ma vie est magnifique !
J'accepte à présent ma compagne idéale, et je vis avec elle une
relation d'amour merveilleuse et harmonieuse,
Dans la complicité et l'abondance infinie et parfaite.
Chaque matin, du lundi au samedi, je me lève à 5 h 30,
Rempli d'énergie et de gratitude envers la vie.
Chaque semaine, je conclus des transactions harmonieuses et
très lucratives,
Avec des clients très satisfaits de mes services.
Ce que je suis, ce que je fais est une réussite parfaite, et ma
vie est de mieux en mieux.*

*Je vis mes rêves dans la réalité,
Et je vis ma vie de millionnaire heureux dans l'amour, le
partage, l'humilité, la gratitude et l'abondance.*

*En ___ (ajuster selon le mois en cours par le lecteur), je gagne
plus de ___ (revenu souhaité) dollars de revenus,
Et ces revenus augmentent de mois en mois,
Jusqu'à ce que j'atteigne ___ mille dollars de revenu en 20__
(année en cours).*

Merci, la vie ! Merci, l'abondance ! Merci, mon Dieu !

Deux, trois, dix fois par jour, tu imprègnes ces mots dans ton esprit en les lisant à voix haute, convaincu de leur réalisation, en les vivant en toi, en les visualisant. Comme le disait à sa façon un de mes auteurs favoris, le pouvoir de l'esprit est le miracle que la majorité des hommes n'ont pas compris. Il est à ton service. Tu lui dictes le bien, il t'apporte le bien. Il fera tout en son pouvoir pour créer des circonstances, pour te diriger vers les bonnes personnes et pour les attirer vers toi, pour arriver à tes fins, en leur permettant d'arriver aux leurs. Il te permettra de te diriger vers la femme de ta vie, ce qui t'apportera amour et respect, ce que cette relation lui apportera à son tour. Si tu dois retenir une seule chose, Nathaniel, c'est celle-là. En répétant ces mots tous les jours, quelques fois par jour, et au coucher, la vie t'apportera tout ce que tu désires. Mais souviens-toi ! Tous les jours, sans jamais sauter une journée. Tous les jours, Nathaniel ! Surtout quand tout va bien ! La plupart des histoires de réussite prennent fin quand on cesse de persévérer à faire les petites choses qui nous y ont menés, et qu'on se laisse entraîner dans la complaisance. L'esprit est le serviteur de l'homme, à cette unique condition : le nourrir chaque jour de ces mots simples, mais si puissants quand tu les répètes, en te souvenant qu'avant qu'une chose arrive dans ton monde extérieur, elle doit d'abord prendre naissance dans ton monde intérieur.

Nathaniel dévorait les mots de son grand-père, même s'il les

avait entendus des dizaines de fois de la bouche de son père. Ce soir, il lui semblait les entendre d'une façon différente.

— Tu veux dire que c'est comme un GPS ? Tu lui indiques une adresse et il t'y mène.

— Un GPS... je n'y avais pas pensé, mais l'image est bonne. La différence est que tu ne peux pas y inscrire un nom pour que ton esprit t'y mène puisque tu ne le connais pas encore. À la place, tu te fais une idée précise de cette femme qu'un jour tu voudras rencontrer et ton esprit la définit pour ensuite te conduire à elle. Tu dois t'assurer d'être vigilant, afin de la reconnaître lorsqu'elle se présentera.

Mon père lui tendit la feuille de papier qui, il était facile de le deviner, avait été maintes fois repliée.

— Je connais ces mots par cœur depuis le temps. Je les gardais par principe ; tu n'auras qu'à la transcrire en ajustant certaines phrases à tes désirs. Souviens-toi de toujours utiliser le présent comme temps de verbe.

— Merci, grand-père ! Je te la remettrai ensuite. J'y ferai très attention. Il y a combien d'années que tu as écrit ce texte ?

— Je venais d'avoir dix-huit ans. Mon père m'avait écrit quelque chose de presque identique pour mon anniversaire et le lendemain, il m'a aidé à trouver les mots qui me conviendraient. Comme tu le devines, ça fait déjà quelques années.

Il fit une pause, les yeux tournés vers le ciel, comme s'il se rappelait un souvenir aussi précis qu'heureux.

— Des années ! Et c'est comme si ça s'était passé hier. C'est un des plus beaux moments avec mon père, celui de réécrire ces quelques lignes en les adaptant à moi. Plus significatif parce qu'à cette époque de l'année, ses journées n'en finissaient plus avec les récoltes et les animaux à s'occuper, et il avait pris le temps de s'asseoir avec moi malgré cela. Je réalise davantage aujourd'hui toute l'énergie que ça lui prenait. Il travaillait encore pendant des heures une fois que j'étais au lit et il se levait tous les matins à cinq heures.

— C'est aussi ce que tu as fait avec papa. Il me répète souvent que ses plus beaux souvenirs de jeunesse, c'est avec toi qu'il les a vécus. Et c'est ce que tu es en train de faire avec moi. Je t'en remercie, grand-papa !

— Ce bout de papier, Nathaniel, ne prendra sa valeur que si tu mets en application les directives. Il te faudra aussi mettre ton ego de côté en considérant l'être humain privilégié que tu es, dans la gratitude. Ce sera alors à toi-même, à Dieu et à la vie que tu adresseras tes remerciements. Maintenant, rendons-nous à cette auberge, sans quoi, si nous continuons comme ça, ils nous serviront le déjeuner à notre arrivée. J'aimerais bien dormir un peu avant.

2

Ils avaient apporté les valises et s'étaient installés dans leur chambre. Mon père avait téléphoné à ma mère et Nathaniel nous avait téléphoné. Nous l'avions senti mieux, moins tendu, je pense. Il avait demandé quel serait le meilleur moment pour nous rappeler demain, ce qui nous rassura, Lianne et moi, et nous en fûmes bien heureux.

Puis, mon père s'était mis à faire la morale, de manière discrète, en se servant de ses blagues, de ses anecdotes et métaphores habituelles. Des images traduites pour la plupart en enseignements et, surtout, en vérités.

— Dans quelques heures, ce sera le matin, Nathaniel, tu es partant pour te lever à cinq heures un lundi ? J'ai deux phénomènes à te montrer, très contrastants. Nous reviendrons faire une sieste après le dîner, avant de repartir. Tu es partant, dis-moi ?

Notre fils avait acquiescé, sur la confiance, et en raison de son désir de trouver une réponse à sa perte de vitalité, sachant pertinemment qu'il aurait encore à apprendre à l'occasion de cette offre. Il était bientôt une heure lorsqu'ils finirent par s'endormir, après avoir bien ri.

Ils s'étaient levés à l'heure entendue, avaient ingurgité un grand verre de jus d'orange, pour partir aussitôt, sans même déjeuner. Nathaniel ne posa pas de questions, avec l'idée que ce n'était pas là une habitude de mon père de ne pas déjeuner, ne serait-ce que pour manger quelques fruits. Ils roulèrent un peu moins de quinze minutes avant de s'arrêter en bordure de la

route pour enfileur une entrée. Mon père expliqua qu'il connaissait les propriétaires de la maison. Le terrain à l'arrière donnait sur une rivière d'où on pouvait déjà entrevoir la lueur des premiers rayons de soleil. Il marcha une centaine de mètres pour s'asseoir sur un banc de bois, invitant d'un geste Nathaniel à le suivre, sans dire un mot. Il sortit deux clémentines du sac qu'il tenait dans la main, lui en offrit une, et c'est dans ce presque silence qu'après quelques minutes, alors que le miracle fascinant se produisait encore, éblouissant, éclatant, mon père demanda :

— Nathaniel, combien de personnes connais-tu sur cette terre, qui ont pris le temps, au moins une seule fois au cours de leur vie, d'admirer un lever de soleil, après l'avoir vu se coucher la veille ?

— Quatre !

Mon père s'esclaffa.

— Quatre ! Quelle vivacité d'esprit ! Quatre ! Encore chanceux ! La majorité des jeunes hommes de ton âge auraient répondu un chiffre équivalant à moins de un. Pourquoi crois-tu qu'il en soit ainsi, Nathaniel ?

— Parce que les gens en viennent à oublier le sens de la vie, le sens de leur vie. Parce que les gens n'ont pas tous la chance d'avoir des grands-parents comme toi et grand-maman et d'avoir des parents comme papa et maman, qui s'arrêtent au sens de la vie et de leur vie.

— Très, très bonne réponse, Nathaniel. Excellente réponse ! Et pourquoi, exception faite de cette chance, crois-tu que les gens oublient le sens de leur vie, dis-moi ?

— Entre autres choses, parce qu'ils se sont rendus esclaves de merveilleuses inventions, pour les avoir mal interprétées. Ça, ce sont les mots de papa. Je pourrais te donner un exemple. La plupart des parents de mes amis ne prennent pas le temps de passer une heure avec eux chaque jour, simplement sous prétexte qu'ils n'ont pas le temps. Ils passent pourtant des soirées entières à écouter la télé, à parler dans leur cellulaire et à flâner sur

l'ordinateur. Je peux pas te dire comment mes amis se sentent exactement, puisque papa et maman ont presque toujours du temps pour moi. À les écouter, je crois qu'ils en viennent à ne plus se sentir importants. C'est ce qui arrive aussi à leurs parents, dans leur relation personnelle, jusqu'à ce qu'ils perdent le fil, le sens de leur vie. Quand un appareil devient plus important qu'une personne qu'on est censé aimer... Quand mes amis viennent à la maison et qu'ils observent maman et papa ensemble, ils les croient seuls à agir ainsi. Ils m'ont souvent fait des remarques dans le genre « Tes parents se prennent encore par la main ! » ou « On dirait que tes parents viennent tout juste de se rencontrer... » ou encore « Ton père ouvre la porte à ta mère... » Ils sont dépassés par ces simples gestes, ceux que papa appelle les semences. En fait, quand je dis « dépassés », je veux dire qu'ils ont conscience que ce que papa et maman font, c'est ce que leurs parents devraient faire aussi. Ils sont dépassés, dans le sens qu'ils aimeraient que les leurs osent comme les miens.

— Tu crois que ce pourrait être différent s'ils prenaient le temps de semer, comme tes parents, et de faire comme nous ce matin ? Tu crois que, parce qu'ils te verraient poser ces gestes, ils apprendraient à le faire aussi ?

— Oui ! Mais papa dirait que ça ne se fait pas tout seul, qu'il faut y mettre l'effort. Papa dit qu'il aime maman plus que tout et que malgré cet amour, dans le tourbillon de la vie, il doit faire l'effort de l'entretenir, cet amour. Il me répète souvent que leur relation est comme un jardin. Ils doivent semer ce qu'ils désirent, arroser les semences avec patience et dans une attente positive, enlever les mauvaises herbes chaque jour tout en restant attentifs.

— C'est là tout le portrait de ton père, ça ! Je te raconte quelque chose à son sujet. Il avait neuf ou dix ans, je pense, à cette époque. Pour son anniversaire, quelques jours plus tôt, il avait demandé la permission d'inviter une dizaine d'amis. Nous avons fini par accepter, grand-mère et moi, à une condition : s'il perdait le contrôle, nous l'aiderions. Après avoir averti à deux

reprises un de ses amis d'arrêter de dire des vulgarités et d'agir avec respect, la fois suivante, je suis intervenu, en informant ce garçon que c'était là sa dernière chance. Il ne l'a pas saisie, et je lui ai demandé de partir. Je crois qu'il n'était pas habitué à cela et qu'il en a été très surpris. Il est parti la tête basse. Le vendredi suivant, alors que nous étions à table pour souper, ton père – et garde en tête qu'il est un jeune garçon de neuf ou dix ans à ce moment – nous raconte qu'il a été invité pour l'anniversaire de ce même garçon le lendemain. Un peu inquiet, je lui demande s'il a l'intention d'y aller, ce à quoi il répond qu'il aimerait bien. Sous l'œil observateur de grand-mère, je lui fais part de mon inquiétude, en lui demandant de ne pas se laisser influencer par ses manières, et de nous promettre que si son ami agit en manquant de respect, comme il l'avait fait à la maison, il nous téléphonerait aussitôt pour que nous allions le chercher. Je revois encore ton père, avalant sa bouchée, puis nous regarder en disant : « Et si c'était moi qui l'influençais dans le bon sens ? Faites-moi confiance ! Vous savez qui je suis ! » Ta grand-mère et moi nous sommes regardés, ambivalents, nous demandant si nous devions pouffer de rire ou le féliciter. Quoi qu'il en soit, nous étions si fiers de lui.

Tandis qu'ils discutaient ensemble, l'astre, qui irradiait déjà la chaleur de ses rayons, se montrait tout entier maintenant. Mon père inspira profondément, retenant sa respiration plusieurs secondes – une pratique connue de mon fils, et qui l'étonnait toujours autant –, avant qu'il ne la relâche de manière exagérée. Toujours observé par Nathaniel, il recommença à cinq reprises.

— Quelle merveilleuse journée ! Tu sais, Nathaniel, quand je t'expliquais la façon dont j'avais rencontré grand-mère, il y a une chose que je ne t'ai jamais dite avant aujourd'hui. Quelques mois auparavant, j'avais invité une jeune femme qui étudiait à la même école que moi, et avec qui je suis allé souper une fois. Il me semblait que nous avions beaucoup d'affinités quand nous étions en classe. Il m'était arrivé de faire des travaux en équipe avec elle

et nous nous entendions vraiment bien. Après ce souper, nous nous sommes revus deux fois, une au cinéma et l'autre chez des amis, où c'était l'anniversaire d'un ami commun. Elle était pourtant ce qu'on pourrait appeler une bonne fille, et je me suis montré correct avec elle, mais... c'était comme si quelque chose nous avait empêchés de « connecter ». Cette espèce de magie naturelle que j'allais bientôt connaître avec grand-mère, elle n'y était pas pour elle et moi. Je me souviens avoir eu un certain chagrin, et m'être questionné des semaines durant, tentant de comprendre comment il se faisait que ça n'avait pas fonctionné. J'ai tout compris quand j'ai rencontré grand-mère. On dirait que le Bon Dieu arrange les choses pour nous et parfois, même quand ça nous semble incompréhensible, il faut faire confiance. Ça fait partie de quelques phénomènes que j'appelle des gestes divins. Tu me croirais si je te disais qu'après toutes ces années, je suis toujours aussi impatient de lui téléphoner ? Juste pour savoir comment elle va et entendre sa voix. Juste... parce que je l'aime.

Nathaniel le regardait, en admiration. En pensant aussi que sa grand-mère avait toujours les mêmes sentiments à son égard. Comme s'il terminait un film avec une fin heureuse, il répondit à mon père :

— Si je te crois ? Si tu te voyais, tu ne poserais pas cette question ! ricana-t-il.

— Vivre avec elle rend la vie excitante. Plusieurs thérapeutes appellent cet amour que nous ressentons l'un pour l'autre de la dépendance. Que l'autre doit se limiter à n'être qu'une complémentarité dans notre vie. Au cours de ces dix années dont je t'ai parlé plus tôt, j'avais beau réussir ma vie – comme il imitait des guillemets avec ses doigts de chaque côté de sa tête – et sembler bien, mais ça me prenait tout mon petit change pour commencer et terminer mes journées. Je manquais de vie sans elle. Et sans elle aujourd'hui... Ces gens qui parlent de l'amour comme s'il fallait garder ses distances avec la personne qu'on aime, comme s'il fallait que tout naisse de soi, il m'arrive de croire que c'est

parce qu'ils n'ont pas connu cet amour, et que, d'une certaine manière, ils sont malheureux.

Les traits sur son visage évoquaient maintenant une certaine nostalgie, que Nathaniel n'avait pas souvenir d'avoir observée chez lui. Mon père baissa la tête et la releva.

— Ta grand-mère est devenue une partie de moi-même. Je respire si elle respire, et je suis bien si elle est bien... tu comprends, Nathaniel ? Je suis persuadé d'une chose, ajouta-t-il, tout à coup plus énergique, c'est que je deviendrai un vieux fou... d'elle.

Mon fils abdiquait de la tête, souriant et émerveillé juste à l'entendre, à le ressentir. Fasciné et fier que le vieil homme fût son grand-père.

Puis, en se levant d'un bond, mon père expliqua, mi-souriant :

— Allons, Nathaniel ! Je t'ai dit hier soir que j'avais deux phénomènes à te montrer avant le déjeuner. Deux choses très contrastantes. Nous venons de voir la première, allons vers la suivante. Puis, nous prendrons le temps de déjeuner.

Ils roulèrent cette fois un peu plus de cinq minutes, avant de se garer dans la cour d'un garage encore fermé à cette heure. Mon père avait cette fois stationné son véhicule de manière à faire face à un Tim Hortons situé de l'autre côté du boulevard, et avait éteint le moteur.

— Jamais venu ici à cette heure, non ? Regarde bien !

— Contrastant, tu disais... Ça n'a rien à voir avec le lever de soleil... qu'est-ce que je dois regarder de particulier ?

— Fais juste observer cinq minutes. Tu verras !

Il y avait un court moment seulement qu'ils étaient là quand un véhicule faillit en enfoncer un autre, que les gens coupaient le chemin avec leur véhicule, klaxonnaient, impatients, pour s'introduire dans la file, empêchant ceux dont les véhicules étaient stationnés de sortir et d'autres, d'entrer. Un camion entra dans le stationnement à toute vitesse, évitant de justesse un couple à pied qui se dirigeait vers la porte d'entrée.

— Contrastant... Wow ! Et ils laissent faire cela ? Il va finir

par y avoir quelqu'un qui va se faire blesser. Un vrai cirque ! Pour un simple verre de café ?

Mon père haussa les épaules, sans répondre et sans quitter la scène du regard.

— C'est ce que tu voulais me faire réaliser par ce contraste ? Ceux qui gardent la voie et ceux qui la perdent ! Personne sauf nous au premier arrêt, et pour utiliser un mot que papa aime bien, la multitude ici. Une multitude composée de personnes prêtes à s'entretuer pour un café... Comment on peut en arriver à cela, grand-papa ? Et pourquoi les propriétaires ne font-ils rien pour les calmer ? Installer des panneaux ou mettre quelqu'un le temps de l'heure de pointe... Il faudrait seulement y penser un peu... s'ils en sont encore capables.

— S'ils en sont encore capables... Je connais des gens qui ont pris les grands moyens pour rappeler le respect à leurs clients et ça marche ! Tellement, que la plupart de leurs clients repartent avec le sourire. Mais il faut aimer les gens et être attentionné à eux pour cela, croire en sa race. Je te montrerai plus tard. Il y a les paroles d'une chanson qui dit que les gens ne s'occupent pas de savoir que les autres vivent ou meurent. Ici, en les observant, on pourrait croire que ces paroles sont vraies. Comme tu le dis, les propriétaires pourraient mettre des règlements pour éviter une bonne part de cette folie, mais... va savoir leur vie... Ils ont sans doute perdu le sens, eux aussi, en ne pensant plus qu'à voir s'accumuler les dollars dans le tiroir-caisse. Parfois, Nathaniel, il m'arrive de devenir nerveux et impatient, sans le réaliser tout à fait. Dès que j'en prends conscience, et j'essaie d'en faire un automatisme, je me pose aussitôt la question suivante : pourquoi est-ce que je me sens comme ça ? Il y a toujours une réponse et si je ne la trouve pas, soit je mets en marche le discours que je t'ai appris hier, soit je m'arrête pour y réfléchir. Il s'agit parfois d'une chanson qui joue à la radio, d'un souvenir négatif qui refait surface, peu importe. Ces éléments sont suffisants pour venir changer nos états intérieurs et nous mettre justement dans un

mauvais état. Il s'agit la plupart du temps de simplement changer de station de radio, de baisser le volume ou de remplacer le souvenir désagréable par un plus agréable. C'est aussi simple que cela. Nous sommes venus ici en moins de cinq minutes, après nous être délectés de ce lever de soleil. Ces gens pourraient faire la même chose, mais ils ne le font pas ; pas le temps et pour mille autres excuses qu'ils s'inventent. Et imagine, la plupart d'entre eux se retrouveront sur la route dans quelques minutes, et feront aujourd'hui un travail négligé, passeront des heures à flâner sur Internet, mangeront trop, mal et vite, et reviendront à la maison fatigués et stressés et... tu connais la suite : tes amis te l'ont racontée. Le garage ouvre les portes dans une demi-heure. Laissons le véhicule ici et allons manger une bouchée, tu veux bien ? Peut-être que notre calme et notre enthousiasme en feront réfléchir quelques-uns, pourquoi pas ?

Ils avaient commandé leurs rôties, un café pour mon père et un chocolat chaud pour Nathaniel, puis étaient allés s'installer à une table.

— Je suis persuadé que la plupart des gens ici prennent conscience de ce qui leur arrive, et qu'ils trouvent une certaine sécurité momentanée dans le fait de partager leur désespoir avec les autres. Quelques-uns, par contre, ne sont pas conscients qu'ils ne sont pas sur le bon chemin. Tu sais, au gym où je vais, il y a des appareils qui servent pour le cardio. Un de ceux-là travaille comme si tu montais un escalier. C'en est presque dramatique parfois de regarder les gens s'y entraîner. Certains perdent leur temps en ne bougeant pas, d'autres s'y épuisent. Ce qui est dramatique, c'est que la plupart d'entre eux ne savent pas s'entraîner, et que les moniteurs sur place ne les guident pas. Ceux qui s'épuisent sont très souvent ceux-là mêmes qui veulent perdre du poids. Ils grimpent étage après étage, jusqu'à ce qu'ils soient exténués. Et ils se découragent, parce qu'ils ne perdent pas ce poids et qu'ils se vident de leur énergie, parce qu'ils ne savent pas s'entraîner. Quand tu fais du cardio, tu dois garder les

mains sur l'appareil de façon à toujours avoir en vue ton rythme cardiaque. De l'avis des experts, tu dois prendre le chiffre 180 auquel tu déduis ton âge. Tu ajoutes 5 si tu t'entraînes de façon régulière depuis au moins 6 à 12 mois. Prenons une personne de 50 ans. 180 moins 50 égalent 130. Ajoute 5 s'il s'entraîne depuis un an. Son chiffre magique est donc 135. Ce qui arrive s'il s'entraîne sur une période modérée à plus de 135 ? Ce ne sont plus ses gras qu'il brûle, mais ses bons sucres. Et qu'est-ce qui arrive s'il brûle ses bons sucres ? Non seulement il ne perdra pas ses mauvais gras, mais il brûle son énergie et se retrouve, de ce fait, exténué. Oh ! Rien de grave s'il se retrouve à 136 ou 137 quelques minutes. Ça doit juste lui faire penser de retrouver son équilibre. La vie est un peu pareille. Certaines personnes, comme ici ce matin, font de longues journées, souvent inefficaces, et se retrouvent crevées, parce qu'elles ne font pas les bonnes choses ou qu'elles les font à moitié.

— Mon enseignant en éducation physique nous explique exactement ce que tu viens de raconter, et il prend le temps de nous le rappeler chaque cours. Papa a parlé avec lui et il dit que c'est un passionné de ce qu'il fait. Dis, grand-papa, quel est le programme aujourd'hui ?

— J'ai quelques idées, mais sauf pour une, je suis ouvert. Tu as des préférences ?

— Des préférences ? Tu as une idée de la direction qu'on prend ou... quelles sont nos limites ?

— Sans dire notre imagination, elles sont quand même intéressantes.

— Tu peux m'aider en me donnant des exemples ? Et toi, il y a des choses que tu aimerais faire ? Et cette idée dont tu parles ?

— On peut visiter un musée, un zoo, une ville, des gens, traverser un pont qu'on n'a jamais traversé, monter un gratte-ciel jamais monté... Cette idée à laquelle je pensais est de nous arrêter au centre où réside ma sœur. C'est à mi-chemin entre ici et Québec. On pourrait lui acheter un cadeau et lui apporter.

— Et tu as prévu combien de temps pour ces idées ?

— Je passe prendre grand-mère au terminus dans dix jours exactement. D'ici là, nous avons tout notre temps, à moins que tu aies quelque chose de prévu. On peut revenir dans quelques jours, pour autant qu'on revienne pour prendre grand-mère. On fait comme on a envie. Ce qui compte pour moi, c'est que quand l'un de nous deux en a assez, il le dit à l'autre. D'accord avec cela ?

— Super ! Dis-moi, où voulais-tu t'arrêter pour acheter un cadeau à ta sœur ?

— Sans doute une librairie. Elle aime bien fouiner dans les revues à potins et je me dis qu'une bonne lecture inspirante lui ferait le plus grand bien. Je regarderais quelques livres. T'avais pensé à autre chose ?

— Si la librairie où on va est dans un centre commercial, je regarderais pour acheter un pantalon et une chemise avec l'argent que j'ai économisé. Ça te dérangerait ?

— Pas du tout ! Bien au contraire ! Je suis partant ! On trouvera une librairie et un endroit où trouver ce que tu cherches.

— On dirait que ça s'est calmé ici ! Tu avais peut-être raison, on leur a fait l'effet d'un calmant.

— Tu vois Nathaniel, j'ai pour philosophie que dans ce marasme que cette multitude essaie parfois de faire de ce monde, de la vie, chacun de nous peut rester un exemple et apporter une contribution. Chacun ! Imagine un peu l'épaisseur d'un timbre, à peine plus épais que ce napperon. Je me souviens à Noël, nous préparions nos cartes de souhaits, grand-mère et moi. Une fois qu'elles ont été prêtes, nous avons acheté un rouleau de timbres pour les apposer sur la quarantaine d'enveloppes. Une fois la tâche terminée, la pile penchait drôlement sur un côté, à cause de l'épaisseur de seulement 40 timbres. Tu sais ce que je me suis dit ? Si un simple petit bout de papier collant, multiplié par 40, peut faire perdre l'équilibre à cette pile de grandes enveloppes, le pouvoir d'un être humain multiplié par 40 peut faire une incroyable différence dans la vie de certaines personnes.

Nathaniel ne se lassait pas d'entendre parler mon père qui le faisait avec tant de simplicité et de passion, en se servant d'exemples si imagés. Une source inépuisable d'énergie et de connaissances. Il s'arrêtait à tout ce qui, dans la vie, pouvait lui servir une leçon, l'épanouir davantage, et surtout, il en faisait profiter les autres.

— Hier matin, je me suis rendu faire le plein d'essence et j'entendais les gens maugréer contre la hausse du prix de 10 ¢ le litre dans la nuit. Je comprends que ce soit frustrant et ça l'est pour nous aussi. Toutes ces taxes qui s'ajoutent à nos impôts que les gouvernements trouvent toujours à dépenser, pour ne pas dire gaspiller. On oublie une chose, Nathaniel. Comme pour ces timbres, qu'on accole les uns après les autres, juste un simple geste à la fois, si les gens se ralliaient à cette cause et trouvaient une façon de ne pas mettre d'essence dans leur véhicule demain, tu crois que ça ferait réfléchir quelqu'un, quelque part ? Et si ce n'était pas suffisant et que nous répétions la même histoire pendant deux jours la semaine suivante ? Et trois, celle d'ensuite ? C'est faisable, tu sais ! Le vélo, la marche, les fourgonnettes dans lesquelles on peut embarquer sept passagers, la location d'autobus s'il le faut. Il n'en faudrait pas plus pour abaisser le prix de l'essence sous la barre du 1 \$ et même davantage. Et une fois que l'idée a fonctionné, dis-toi bien que ceux qui tirent la ficelle y penseront à deux fois avant de réajuster le prix à la hausse. Oh ! je sais ce que les gens se trouvent comme excuses lorsqu'une personne a le courage d'apporter une solution efficace et efficiente aussi simple : « Oui, mais lorsqu'on aura réussi, le prix ne sera peut-être pas réajusté à la pompe, mais ils auront augmenté les taxes sur autre chose ! » À force de raisonnements semblables, à force d'abandonner, on se retrouve dans ce genre de folie qu'on a observée avant d'arriver, celle où tous veulent abuser parce que l'autre à côté le fait.

Mon père, convaincu, respira profondément.

— Nathaniel, il y a une chose que j'aimerais beaucoup faire avec toi.

— Laquelle, grand-papa ?

— Grand-mère et moi avons des amis qui possèdent un chalet à quelques kilomètres de la résidence où demeure ma sœur. Ça te dirait d'aller y passer une journée ou deux ? C'est un endroit magnifique. Nous y allons toujours quelques jours à cette période de l'année.

— Un chalet ! Pourquoi pas ? J'aime bien cette idée ! Tu es certain qu'il n'y aura personne si on y arrive sans les informer ?

— Certain ! Je leur ai téléphoné la semaine dernière pour leur expliquer que nous ne viendrons pas à cause de grand-maman qui est partie. Ils m'ont dit qu'ils le garderaient libre pour cette année.

— C'est près d'un lac ?

— À moins de cent mètres ! Un lac ensemencé. S'il t'arrivait de vouloir taquiner le poisson... Jacques, cet ami qui possède ce chalet, laisse toujours quelques cannes à pêche dans la remise.

— Taquiner le poisson... dit-il, en insistant sur le le. À cinq heures du matin ? demanda Nathaniel en riant. J'imagine que c'est parce qu'il y en a seulement un qui nage à cette heure ?

Mon père ricana.

— Tiens donc ! On se paie ma tête à ce que j'entends. On croirait que l'air de la nature te fait effet avant même d'y être arrivé. Bon ! Si tu préfères, on pourrait déjeuner à cinq heures trente, de façon à être dans la chaloupe à six. C'est un compromis intéressant ?

— Il y a aussi une chaloupe !

— Chaloupe, pédalo, kayak... rien qui fonctionne avec un moteur. Et tu sais quoi ? Si tu veux tenter l'expérience, on ne remet pas le courant au chalet. Toute l'installation y est pour pouvoir le faire.

— Tu me laisses y penser un peu ? Je n'ai jamais vécu ce genre d'expérience et...

— Oh ! Mais c'est que tu l'as déjà vécu. C'est signe que ça n'a pas dû être si pénible si tu l'as oublié. Tu ne te souviens pas, le verglas ? Tes parents t'ont sans doute raconté, non ?

— Je me souviens qu'ils m'en ont parlé. La panne n'avait duré qu'une journée ou deux à la maison. Une journée où la température était au-dessus de zéro alors, avec le foyer... On ne s'en est pas beaucoup ressenti. Et si je sais bien compter, je devais encore avoir une couche aux fesses à ce moment. C'est une bonne raison pour ne pas m'en souvenir. J'ai terminé mon chocolat chaud. Je suis prêt à partir quand tu veux, grand-papa.

— Fantastique ! Je passe aux toilettes et nous partons.

3

Ils filaient depuis une quinzaine de minutes. Nathaniel n'avait pas parlé depuis le départ de la résidence où vivait tante Germaine, la sœur de mon père, devinant que ce dernier devait être en pleine réflexion.

— Est-ce que l'une de tes questions n'est pas de savoir ce que cela me fait de la voir dans cet état ? demanda mon père.

— Oui ! J'en ai une autre aussi. Tu es content de l'avoir vue ? Je veux dire, ça t'a fait du bien ou...

— Pour la première, je dirais que si mon père était toujours vivant, ça lui ferait de la peine de la voir finir sa vie de cette façon. Mais là où il est... Ce que ça me fait à moi... ça me rappelle un des mystères de la vie. Elle et moi, tout comme mes autres frères et sœurs, avons eu la même éducation, la même attention et la même stimulation. Pourquoi est-ce que l'un choisit de s'engager et de contribuer, l'autre pas ? Pourquoi le premier décide de fumer, l'autre pas ? Pourquoi une femme qui a eu la chance de Germaine, sans compter qu'elle est sans doute la plus intelligente de la famille, décide de finir ses jours accablée de cette maladie, à vivre dans un endroit semblable ? L'attention ? L'approbation ? De la culpabilité ? J'ai mon idée, mais je ne sais plus trop. Si je suis content de l'avoir revue... C'est un peu ce que je te racontais ce matin. Je l'ai vue, je suis content parce que c'est ma sœur, mais elle n'a que faire de mes bons mots pour elle. Elle sait que je l'aime et que je ferais beaucoup pour elle si elle se donnait la peine de faire un effort. Mais elle n'en fera rien. C'est ce qu'elle a choisi. Maintenant, j'ai fait ce que j'avais à faire et je dois

demander à mes parents de veiller sur elle, et remettre le discours positif dans mon esprit.

Il avait fini de prononcer ses derniers mots, alors que Nathaniel croyait voir ses lèvres continuer de prononcer des phrases, en silence. Son visage donnait l'allure d'une personne qui cherche un mot, comme sur le bout de la langue, prêt à sortir. Mon père se secoua sur son siège.

— J'ai une idée ! Raconte-moi un de tes grands rêves, Nathaniel. Un semblable à celui de cette femme que tu veux rencontrer. Je suis persuadé que tu en as d'autres. Dis-moi ! Tu veux bien ?

Nathaniel, sans dire qu'il fut étonné par la demande, dans le contexte, fut pris par surprise. À son tour en plein exercice de réflexion, mon père voulut l'aider un peu.

— Une femme, c'est un grand rêve pour un grand homme comme toi. Quel genre de femme tu aimerais rencontrer ? Je ne parle pas de la couleur de ses cheveux, quoique j'aurais plutôt tendance à m'éloigner du vert, du bleu, du jaune et du violet... Oui ! Raconte ! Sa façon d'être, ses valeurs, ses goûts. Des enfants ? Tu penses en avoir ? Ton travail ? Des loisirs, des choses que tu aimerais essayer ? Que tu aimerais partager avec elle ? Des voyages ? Tu aimerais voyager ?

— Il t'est déjà arrivé de ne plus savoir ce que tu voulais vraiment, grand-papa ? De ne plus trop savoir où tu en étais avec tes rêves ? De ne plus même savoir si tu voulais en vivre des rêves ?

— Oh ! Pas à ton âge. Mais ça m'est arrivé. Le jour où ta grand-mère et moi nous sommes perdus de vue. Pendant des mois, j'ai continué à faire ce que je faisais sur l'erre d'aller, sans goût, sans envie, et sans plus savoir ce que je ferais de ma vie. À me demander parfois même si elle valait toujours la peine d'être vécue, sans elle à mes côtés. Je suis sans doute compliqué à comprendre parfois, mais je te dirais que je ne savais plus ce que je ferais parce que je savais ce que je voulais. Je n'avais qu'elle dans la tête, sans cesse. Même ce travail et toutes ces activités qui m'allumaient tant ne représentaient plus rien sans elle.

Mon père est un fin parleur. Mot après mot, il nous entraîne lentement mais sûrement là où il le veut bien. Ses dernières phrases avaient eu l'effet d'un remontant sur Nathaniel. Son grand-père avait dit les mots pour le rassurer dans ce qu'il vivait lui-même en ce moment. Il savait qu'il n'était plus seul à ressentir la lourdeur des sentiments qui le paralysaient. Il reconnaissait en mon père, un héros à ses yeux, un homme qui avait aussi traîné cette même lourdeur jadis.

— Avant de rencontrer grand-maman, ça ne t'était jamais arrivé ?

— Bah ! Le temps d'une journée ou deux peut-être, parfois. Mais, non ! De mémoire, jamais plus que ça. Et depuis que vous vous êtes revus, jamais ?

— Bleu-vert d'été ! Jamais ! Avec une femme comme ta grand-mère, je n'arriverais jamais à m'ennuyer.

Comme il s'arrêtait au feu rouge :

— Dis-moi, Nathaniel, juste là, sur le coin, à ta droite, il y a un centre commercial. Tu veux qu'on s'arrête pour chercher ces vêtements que tu n'as pas trouvés plus tôt ? On pourrait grignoter une bouchée avant de repartir. Nous sommes à environ une trentaine de minutes du chalet. On a du temps devant nous.

— Bonne idée ! J'aimerais bien magasiner avec toi.

— Parfait ! Moi aussi, j'aimerais bien ! Et quand tu auras trouvé ce que tu veux, on passera par l'épicerie pour acheter de quoi manger pour le chalet.

Tandis que mon père venait de stationner, à Nathaniel, qui semblait réfléchir encore, il suggéra de poser sa question maintenant, ce qui fit naître un demi-sourire sur les lèvres de notre fils.

— Bien... c'est que je repensais à ce que tu disais à propos de ta sœur tantôt... de cette vie qu'elle a choisie. Papa et maman me racontent souvent le même discours, mais dis-moi, tu es persuadé qu'elle a tout choisi ? Même sa maladie ?

— Tout à fait, mon garçon. Je n'en ai aucun doute. Nous sommes à ce moment, là où nos choix nous ont menés.

— Mais... choisir d'être malade, c'est pas un non-sens, grand-papa ? Comment on peut, de manière consciente, décider d'être malade ?

— Cela paraît insensé, comme tu le dis, mais ça commence petit parfois. Et se laisser envahir par la maladie, est-ce si différent de fumer, de mal s'alimenter ou de laisser aller son corps à la complaisance en ne l'exerçant pas ou en épongeant sa tête de tout ce qui se passe autour de nous ? Une mauvaise semence dans l'esprit et voilà... Souviens-t'en, Nathaniel ! Tu en as le meilleur exemple dans la cour derrière la maison. Ce magnifique jardin que ta mère recommence avec tant de patience chaque printemps, depuis toutes ces années. Tu as remarqué comme elle porte attention à ne pas laisser se faufiler les mauvaises herbes ? Remémore-toi l'été dernier quand nous sommes partis en vacances une semaine. Votre voisine, madame Denis, s'était blessée et ne s'est pas occupée du jardin comme elle le devait. Au retour, je me rappelle ta mère, lorsque nous sommes sortis nous asseoir dans la balançoire pour souper et qu'elle a vu son jardin. Les queues de carottes et la salade étaient fanées, les plants de fèves et de piments faisaient pitié à voir et semblaient même avoir rapetissé. Pareil pour les pieds de tomates. Et qu'est-ce qui resplendissait, si on peut dire, en plein milieu de cette sécheresse ? Le chiendent. Il y en avait même en fleur. En quelques jours seulement, les mauvaises herbes étaient deux fois la hauteur des légumes, le tronc bien droit comme si on les avait arrosés tous les jours. La vie est pareille, Nathaniel. Si tu n'entretiens pas chaque jour les pensées d'abondance dans ton esprit, le manque ne se gêne pas pour prendre toute la place, sans même qu'on ait à l'aider.

— Ce qui explique aussi qu'il n'y avait personne ce matin, lorsque le soleil s'est levé, et tout ce monde qui se bousculait pour un café. Et... je comprends mieux maman... elle est si fière de son jardin, et papa qui parle des semences dans leur couple et dans notre vie. J'ai l'habitude de penser que les gens heureux

comme eux, ou comme toi et grand-maman, avez la vie facile. Je réalise que votre vie est remplie de joie parce que vous y mettez l'effort. En fait, en même temps que je te le dis, je réalise que je l'ai toujours su, mais que je ne m'y suis jamais vraiment arrêté. Pourtant, avec les parents que j'ai... et les grands-parents... C'est ce que tu voulais dire quand tu nous as rappelé ce dicton qui dit que quand on est trop près de l'arbre, on ne voit pas la forêt ?

— Je crois qu'il y a un moment pour tout dans la vie, et que si, à ton âge, tu as compris cela, tu t'apprêtes à vivre de grands rêves, Nathaniel. De grands et nobles rêves. On sort te trouver ces vêtements, maintenant ?

4

Le temps agréable qu'ils passaient ensemble avait filé sans vraiment qu'ils le réalisent. Nathaniel avait trouvé les vêtements qu'il souhaitait et plus encore. Mon père l'avait observé plus enthousiaste et, pour l'encourager, lui avait donné un peu d'argent pour se procurer un deuxième pantalon, quelques chemises et une ceinture.

— Arrêtons-nous un peu à ce café avant de reprendre le chemin, tu veux bien ?

Nathaniel, fier de son magasinage, mais un peu fatigué, approuva l'offre de mon père avec joie.

— Voici 10 \$! Tu me commanderais un café et un muffin ? Tu connais mes habitudes. Choisis un breuvage et une bouchée pour toi aussi. Pendant ce temps, je téléphone à ces amis qui ont le chalet pour les informer de notre arrivée. Ne crains pas pour les sacs, je reste à côté.

Tandis que Nathaniel revenait à la table, mon père terminait son appel, tout sourire.

— À te voir, les nouvelles semblent bonnes.

— Jacques et Lorraine, son épouse, nous invitent pour le souper. Ils nous donneront la clé pour qu'on s'installe au chalet, et nous irons les rejoindre ensuite. Je suis persuadé que tu vas les apprécier. Ce sont de bonnes personnes.

Alors qu'il déposait les verres et les desserts, puis la monnaie, Nathaniel demanda :

— Tu les connais depuis longtemps ?

— Bleu-vert d'été ! Vingt-cinq, trente ans ! Voyons que je me souviens... J'avais rencontré Jacques chez un client qui me

l'avait présenté. Il s'était arrêté me saluer au bureau quelques jours plus tard, et nous avons toujours gardé contact. Puis, nous avons planifié une sortie en compagnie de nos épouses et... bleu-vert d'été !... 34 ans ! Il y a 34 ans que nous nous connaissons. Ça me paraît impossible et pourtant...

— Tiens ! grand-papa. Prend une gorgée de café, ça va t'aider à te remettre un peu.

— Ça me prendra plus d'un café pour me faire oublier ça, mais j'apprécie ton offre, dit-il, comme à regret. C'était bien essayé.

— Alors, voici ton muffin ! Essaie, voir. Et pense à ces 34 ans d'amitié comme un cadeau du ciel... Pense à toutes ces choses que j'apprendrai encore sur toi quand vous vous raconterez tous vos souvenirs ce soir. J'espère que vous n'avez pas trop fait de mauvais coups ensemble...

— Mauvais coups ? Tu oublies à qui tu parles, mon Nathaniel ! Je peux cependant te certifier une chose, pour Jacques et moi, nos meilleurs des meilleurs coups sont nos épouses. Je sais que comme moi, il recommencerait n'importe quand avec sa Lorraine.

Si mon père était envahi par la nostalgie, Nathaniel, lui, en écoutant ses paroles et en observant son non verbal, avait oublié toute fatigue. Ils échangèrent encore un peu et, une fois leur collation terminée, se dirigèrent vers l'épicerie pour acheter un peu de nourriture et une bouteille de vin pour le souper, afin de fêter les retrouvailles.

Nathaniel s'émerveillait du paysage qui s'étendait de chaque côté de la petite route sinueuse, qui découpait les vallons, les boisés et les champs. Mon père ralentissait aux endroits qu'il voulait que son petit-fils observe de façon plus attentive, en les lui décrivant. En lui montrant du doigt un ruisseau qui traversait la route, il expliqua encore que c'était celui qui traversait le domaine de ses amis, et qu'il provenait tout droit du lac.

La porte s'était ouverte dès l'instant où le véhicule était apparu dans la longue entrée qui menait à leur maison. Mon père avait baissé sa fenêtre et, certain qu'ils voyaient le véhicule arriver, faisait de grands signes avec son bras. Une femme qui semblait des plus heureuses sortit de la maison.

— Si ce n'est pas ce vieil ami de toujours qui nous réapparaît... dit-elle.

— Eh, là ! J'aurais souhaité un peu plus de retenue, Lorraine. Vieil ami... Moi qui m'évertue à répéter combien je suis encore si jeune...

— Si jeune... Allons donc ! Tu ne fais pas tes 66 ans. On t'en donnerait plutôt 56... Et 56 ans, c'est tout jeune ça, non ? Maintenant, arrête de penser à ton âge et présente-moi plutôt ton invité.

— Nathaniel ! Le fils de Martin et Lianne. On se permet une petite sortie ensemble pendant qu'Élaine est au chevet de sa sœur.

— Bienvenue chez nous, Nathaniel ! Et merci de t'occuper de notre vieil ami... lui dit-elle en lui faisant un demi-clin d'œil. Je crois que c'est la première fois qu'il vient nous visiter sans ta grand-mère.

— Bonjour, Madame... euh... je ne connais pas votre nom de famille... dit-il, tandis qu'il lui donnait la main.

— Alors, ça te donne la meilleure excuse pour m'appeler Lorraine, dit-elle toute joyeuse.

Nathaniel tourna les yeux vers son grand-père, comme pour en recevoir l'approbation. L'expression sur son visage laissait entendre qu'il devait faire en sorte de se sentir à l'aise. Ramenant son regard sur celle qui lui tenait encore la main, souriant, il se reprit.

— Alors bonjour, Lorraine. Grand-papa parle de vous et de votre mari qu'avec beaucoup de bien.

La dame s'approcha de lui, et en parlant à mi-voix lui dit :

— Lorsque vous viendrez souper, quand ton vieux grand-père aura pris un peu de vin, je pourrai te raconter quelques

anecdotes à son sujet. Tu aimerais ? Ça te fera des munitions pour plus tard...

Nathaniel en était à ressentir la portée des sentiments de l'amitié qui unissait ses grands-parents à ces gens, lorsqu'on entendit au loin une voix d'homme les interpeller.

— Si ce ne sont pas nos amis... Je dépose ce sac aux poubelles et je vous rejoins.

Il n'en fallait pas plus à mon père pour le taquiner.

— Bonjour, Jacques ! tonna-t-il. Je peux constater que Lorraine a toujours le contrôle...

— Qu'est-ce que tu racontes là ? Le contrôle sur quoi ? cria-t-il presque.

— Sur qui ? serait plus précis. C'est toujours toi qui sors les poubelles... Faudra que tu nous racontes tout ce qu'elle te donne comme tâches...

— Lorraine, tu veux bien remettre notre ami dans le contexte, s'il te plaît... pendant que je termine cette dernière tâche de la longue liste que tu m'as remise.

Les deux hommes, en vieux complices, pouffèrent de rire. Et tandis que le premier avait déposé le sac dans une boîte de bois destinée aux ordures, dans l'entrée, près du chemin, et qu'il revenait maintenant vers les autres, Nathaniel pensait que cette pause de quelques jours avec son grand-père lui faisait le plus grand bien. Il avait hâte de nous téléphoner, sa mère et moi, pour nous raconter sa journée.

Jacques s'approcha de mon père en lui faisant l'accolade, ce qui ne surprit encore une fois qu'à moitié Nathaniel. À la maison, avec lui, ou avec nos parents, c'était un geste tout à fait normal, tandis qu'ailleurs...

— Comment vas-tu, Jean ? Et comment se fait-il que tu réussisses à te garder si jeune ? Faudra que je parle à Élaina.

— Ce n'est pourtant pas ce que pense Lorraine. Je n'étais pas descendu du véhicule qu'elle me traitait de vieux. Faudra aussi que tu lui parles.

— Elle t'a traité de vieux ? Si ma femme t'a dit ça, c'est qu'il devait y avoir de la gentillesse là-dedans. Mais cessons d'importuner ce jeune homme avec nos histoires d'âge et faisons les présentations. Nathaniel, si je ne m'abuse ? Le fils de Martin. Ton grand-père m'a parlé de toi. Il ne dit que du bien. Moi, c'est Jacques, et la famille ou les amis de tes grands-parents sont nos amis.

— Bonjour ! Je suis content d'être ici. Mon grand-père m'avait dit que je me sentirais bien et c'est bien comment je me sens ici.

— Et s'il te rend mal à l'aise, dis-le-moi ! Je vais t'arranger ça, mon garçon.

C'est ainsi que la conversation se poursuivit pour les prochaines minutes. On demanda des nouvelles d'Élaina et de sa sœur. Jacques expliqua en rigolant encore qu'il venait de terminer le ménage du chalet, à la demande de son aimée. Ensuite, Lorraine proposa aux invités de se rendre sous la pergola le temps d'une limonade, puis d'aller s'installer au chalet et se reposer un peu avant de venir les rejoindre pour le souper, vers 18 h.

Mon père et Nathaniel avaient suivi lentement le petit chemin de terre qui conduisait jusqu'au bâtiment, situé à un peu plus d'un demi-kilomètre de la maison. Notre fils s'était émerveillé de tout ce qu'il avait repéré sur le trajet.

— Ce sont tes amis qui ont tout aménagé ?

— Tu aimes ? Ça fait différent, non ?

— Si j'aime ? Comment on pourrait ne pas aimer ?

Comme il se faisait cette réflexion, il repensa au lever de soleil matinal en se demandant comment un si bel endroit pouvait ne pas être habité en ce moment. De chaque côté du chemin se dressait une allée de pins tout en hauteur, derrière lesquels on apercevait des champs. En un endroit, son grand-père expliqua qu'il s'agissait de soya biologique, en un autre, de blé, en un autre encore, de lavande. Mon père prenait tout son temps, s'imprégnant de nouveau de la sensation de plénitude que le décor procurait,

voulant en faire vivre aussi toute l'intensité à Nathaniel. Chaque image lui rappelait de bons moments avec ma mère.

— Sur ce côté, là, c'est une plantation de sapins, et juste derrière, des pins. De ce côté-ci, il y a le blé et les lavandes. Juste après, il y a la petite rivière qui mène au lac que nous verrons une fois au chalet. À quelques mètres, je vais m'arrêter pour te montrer ce que j'appelle le parfait équilibre.

— Le parfait équilibre ? Tu veux dire quoi ? Une question inutile... à laquelle j'aurai une réponse une fois rendu, et après que je t'en aurai d'abord servi ma propre perception...

— Comme le dirait ma mère, tu me connais comme si tu m'avais tricoté...

Mon père immobilisa le véhicule en bordure du chemin, quelques mètres avant d'arriver au pont, et ils en descendirent. Nathaniel était émerveillé par ce que ses sens lui rapportaient.

— Viens avec moi, Nathaniel ! Montons sur ce rocher. Jacques et Lorraine ont tenu à le laisser en place juste pour cela. Passons de ce côté, juste là. Suis-moi en posant les pieds là où je les mets. Après quelques enjambées, ils s'étaient retrouvés sur la cime, à un peu plus de deux mètres de hauteur. En détournant la tête, ils contemplaient une vue d'ensemble époustouflante. On apercevait le soya, le blé, des plantations d'arbres en arrière-plan, les lavandes, derrière lesquelles se découpait la rivière. De l'autre côté, un champ de tournesols qui semblaient leur souhaiter la bienvenue, la tête tournée dans leur direction, et d'autres arbres encore. Tandis que mon père se retrouvait dans ce monde, Nathaniel faisait le plein de cette beauté pure, en se rappelant toutes ces fois où nous partions en famille dans la nature, pour nous arrêter pique-niquer dans un champ ou sur le sommet d'une montagne, pour marcher ensuite.

— J'ai compris ce que tu insinuais par équilibre. C'est magnifique ! grand-papa. Magnifique ! Ces couleurs, ces odeurs... Mieux que tous les jeux vidéo... J'aimerais revenir ici avec papa et maman.

— Quand tu voudras, Nathaniel. Ils apprécieront, c'est certain. Cette question que tu m'as posée, me demandant si je croyais en Dieu ; tu crois que les gens seraient si mêlés encore et qu'ils entretiendraient autant d'amertume dans leur vie s'ils prenaient le temps de venir respirer la vie ici ? Tu crois qu'ils auraient autant envie de nous convaincre que tout cela n'existe pas ? Tu vois, qu'ils soient trop gênés d'appeler cela Dieu, ou qu'ils appellent cela l'Univers ou peu importe, une certitude existe : il y a quelque chose de beaucoup plus grand et de beaucoup plus spirituel que nous qui gère tout cela. Et cette grandeur spirituelle, nous en sommes ses instruments. Dieu ne se sert pas de nous, mais nous offre plutôt le choix de donner ce que nous voulons, d'être l'instrument que nous voulons être. C'est ce qui fait que nous sommes si perdus lorsque nous n'avons plus l'impression de donner, de contribuer à la vie, d'accomplir notre mission, et que nous nous sentons si grands lorsque nous avons la conviction de l'accomplir.

C'étaient des mots que Nathaniel avait maintes fois entendus de la part de sa mère et moi. Mais les mots parfois, lorsqu'ils sont dits par d'autres personnes, ou en d'autres lieux, sont perçus d'une manière différente. Et mon père avait dit juste, lorsqu'on est trop près de l'arbre... on devient parfois moins attentif.

— Bleu-vert d'été ! Comme tu le disais... Regarde-moi ces couleurs ! Et tout cet agencement... Le soleil, les tournesols, la rivière... tu te souvenais qu'il pouvait y avoir autant de tons de vert ? Et toutes ces odeurs et tous ces sons ?

— L'équilibre dont tu parlais, répond Nathaniel. Ici, tout prend son sens ! Même cette roche sur laquelle on est montés sert, tout comme elle fait partie de tout cela.

— C'est un de ces grands moments que j'appelle un moment de grâce, où on se sent faire partie de cette œuvre magnifique. Un moment où on reconnaît en chaque respiration, chaque regard et chaque son, la gratitude et l'énergie de poursuivre cet engagement dans notre mission.

Ils étaient restés encore un peu, se promettant d’y revenir, puis repartirent vers le chalet. Bien que le décor, une fois qu’ils furent arrivés devant, fût différent de ce à quoi il s’était imaginé, Nathaniel en fut tout aussi enchanté. Le chalet en bois rond offrait une hospitalité égale aux alentours. La couverture en tôle se fondait presque avec les verts du sapinage derrière, la cheminée de pierres des champs, chacune recueillie sur la fermette des amis de mon père, avait-il appris plus tard, les fenêtres et les portes auxquelles on avait donné un aspect vicillot, s’agençaient parfaitement avec l’ensemble. Tandis qu’une plante grimpante de hauteur d’homme, à fleurs rouges, s’était agrippée au mur en façade, à droite de la porte d’entrée, et une autre, à fleurs blanches, prenait place un peu à gauche. Des rosiers se trouvaient en différents endroits, garnis de fleurs roses, rouges, jaunes et blanches. Un lilas resplendissait au pied de la cheminée, et un autre près de la petite remise où était cordé le bois de chauffage. De vieilles perches décoraient les lieux ici et là, un vrai puits pour l’eau, fait de la même pierre utilisée pour la cheminée. Si on se plaçait dos à la porte, on pouvait voir le lac un peu plus loin à l’est, et le champ de tournesol, un peu plus sur la gauche, les jeunes têtes maintenant tournées d’un quart de tour, à cause de la position du chalet.

— Tu entres avec moi ? Apportons ces deux sacs pour les mettre au frais. On viendra récupérer les autres ensuite.

— D’accord ! J’apporte celui-ci. Tu as la clé ?

— Oui ! Voilà ! Nous pouvons entrer.

Grâce à un soleil radieux, les deux hommes, une fois entrés, sont passés de la clarté éclatante du jour à la pénombre. Nathaniel, les yeux éblouis, chercha le commutateur afin d’ouvrir la lumière pour les aider.

— Grand-papa, tu sais où est le bouton pour la lumière ? Je ne le trouve pas.

— Sur le poêle à bois, là-bas, à gauche.

— Sur le poêle à bois... qu’est-ce que tu racontes ?

— L’éclairage, ici, pour le moment, c’est le fanal rouge. Il y en a aussi un autre quelque part sur le comptoir.

— Tu veux dire qu’il n’y a pas vraiment d’électricité...

— Ça t’inquiète ? Tu n’as pas à t’en faire, tu as un expert avec toi. Je vais faire fonctionner ce fanal en un rien de temps.

Mon père récupéra les allumettes dans sa poche et entreprit d’allumer ce qui leur servirait d’éclairage, sous les yeux ébahis et encore grimaçants de Nathaniel. Il ne lui fallut pas longtemps pour qu’on entende un bruit sourd qui laissait deviner que le tour était joué. La couleur bleutée qui avait fait son apparition fut plus intense le temps de le dire, tandis que mon père ajustait l’alimentation en kérosène avec le dispositif conçu à cet effet.

— T’en dis quoi ? Bleu-vert d’été ! C’est pas beau ça ? Et si ce n’est pas suffisant lorsque la noirceur sera tombée, je te montrerai comment allumer l’autre. Voilà ! Je vais suspendre ce fanal sur son crochet, sous cette poutre. Tout a été calculé ici. C’est l’endroit le plus stratégique pour projeter l’éclairage le plus approprié.

Nathaniel observait mon père, qui semblait emballé par chaque geste simple. Il accrocha l’anse du fanal au crochet et recula de quelques pas.

— Tu vois ! Surprenant, n’est-ce pas, pour un appareil qui remonte presque au préhistorique ? Maintenant, tu n’as pas tout vu. Allons mettre au frais ce que ces sacs contiennent.

Il récupéra le fanal, et ouvrit une porte au fond de la pièce, qui donnait sur un escalier de bois.

— Tu n’as rien à craindre, Nathaniel, il n’y a que six marches.

— Tu ne vas pas me dire qu’on doit enterrer nos provisions afin de les conserver au frais ?

— Non... mais presque...

— Tu ne m’aurais pas laissé entendre qu’on n’était que de passage ?

— Ah ! mais si tu prenais goût à cette vie dans les bois...

— Tu veux dire que tu me laisserais seul ici ?

— Et moi ?

— Toi ? C’est hors de question ! À moins que grand-maman

vienne te rejoindre... Tu te souviens que tu serais incapable de vivre sans elle...

— Bleu-vert d'été ! T'as bien raison, mon garçon ! Viens voir ce qu'on a fabriqué pour garder la nourriture au frais. Un vrai réfrigérateur.

Une fois au bas de l'escalier, les deux se retrouvèrent dans une pièce d'environ cinq mètres carrés, où murs et plancher n'étaient que de ciment.

— Un frigidaire, tu disais... J'aurais pas pu deviner que ce pouvait être aussi frais. C'est le principe d'un sous-sol en été, mais ici...

— C'est le principe ! Tu as vu juste. Il y a ce ciment qui garde la fraîche et ceci.

Mon père ouvrit un couvercle sous lequel apparaissait un caveau séparé en deux. Une partie sèche et une partie dans laquelle il y avait quelques pouces d'eau.

— De ce côté – comme il désignait le côté sec –, on va déposer tout ce qui n'est pas liquide et de l'autre, ce qui l'est. Pas très compliqué comme principe, non ?

— Qu'est-ce que c'est, cet équipement ? Une ancienne pompe manuelle ?

— Ancienne... tout juste un peu plus jeune que moi. Celle-ci sert à évacuer l'eau vers le lac, lorsqu'on veut la remplacer. L'autre, à tirer l'eau du lac. Quand on vient pour une semaine, on apporte quelques sacs de glace. Ce couvercle est isolé et une fois fermé, il garde la fraîcheur à l'intérieur.

Ils disposèrent les quelques provisions avant de le refermer.

— L'aluminium, c'est pour empêcher le transfert de température ou il y a autre chose à savoir ?

— Comme tu le dis. Ça renferme aussi un isolant. Et l'aluminium ne rouille pas, en plus d'être léger. Voilà ! Remontons maintenant.

Une fois les autres sacs rentrés, et les derniers effets disposés dans les armoires, ils installèrent les couvertures sur les lits.

— Dis donc ! C'est comme à l'hôtel ici. T'as vu ça ? Un lit double juste pour moi, et chacun notre chambre...

— C'est pas neuf, mais Jacques et Lorraine entretiennent cet endroit presque comme si c'était leur maison. Bien qu'on pût deviner que le chalet datait de plusieurs années, l'endroit était en effet impeccable. Les planchers de bois bien vernis, la céramique de la partie cuisinette, bien qu'elle fût d'un style qui faisait vieillot, semblait pratiquement neuve, le vieux poêle à bois d'époque luisait ; tout était propre.

— Cet endroit est magnifique ! Ce ne sont que des objets, mais tout semble vouloir nous donner de l'énergie dans ce chalet, indiqua Nathaniel.

En esquissant un sourire, et un peu moqueur, il ajouta :

— Tu crois que c'est l'emplacement du fanal qui crée cet effet ?

— Je suis heureux que tu aimes cet endroit. Je m'y suis toujours senti chez moi. Je suggère une promenade en bordure du lac, tu es partant ? Ensuite, si tu veux t'étendre un peu le temps d'une sieste, il nous restera une bonne heure avant le souper.

— Grand-papa, si je veux faire un brin de toilette avant le souper, c'est possible d'avoir de l'eau chaude ?

— Si c'est possible ? Vous oubliez, Monsieur, qu'il s'agit d'un cinq étoiles ici. Venez voir un peu par ici !

Mon père ouvrit la seule porte qui ne l'avait pas encore été depuis leur arrivée. Elle donnait sur la salle de bain où l'on trouvait un lavabo d'époque, un bain sur pattes, sans doute de la même génération, et une toilette, à côté de laquelle il y avait une chaudière décorée sur un petit meuble, pleine aux trois quarts d'eau.

— Wow ! Ils ont vraiment pensé à tout, tes amis. J'ai bien hâte de visiter leur maison.

— Et ce n'est pas tout ! Suis-moi !

Nathaniel suivit mon père, excité de lui faire voir la prochaine surprise. Il referma la porte derrière lui, en lui expliquant de

toujours bien la fermer puisque les maringouins, à cette heure, allaient bientôt les visiter et que le chalet leur était interdit.

— On a déjà pensé installer une affiche sur laquelle il serait écrit Interdit aux maringouins, mais ils sont tellement excités d'y entrer quand on ouvre, qu'ils ne prendraient pas le temps de la lire. Ah ! je l'aurais deviné ! Ce Jacques a pensé à tout, même à remplir la marmite d'eau. Ça te dit d'allumer un feu ?

— Pour chauffer l'eau ?

— Exactement ! Ce foyer artisanal sert pour les soirées auprès du feu, pour éloigner les maringouins, pour faire cuire la nourriture et pour faire chauffer l'eau. On va faire juste une petite attisée, de façon à ce que quand on va revenir de notre marche, l'eau soit tiède pour faire notre toilette. C'est le confort total, non ?

Nathaniel plaça quelques brindilles et quelques morceaux de bois, comme nous lui avions montré à la maison. Il glissa un bout de papier dans l'ouverture et l'alluma. Il s'assura que la flamme avait assez d'intensité jusqu'à ce qu'on entende crépiter le feu, ajouta quelques morceaux plus robustes et, avec mon père, partit pour une marche. Ils firent le tour du lac, tandis que papa expliqua encore la disposition des plantations. En un endroit, où l'herbe était rare et la terre tassée, Nathaniel demanda s'il s'agissait d'un sentier emprunté par les chevreuils, ce à quoi son grand-père acquiesça. Ils s'arrêtèrent bientôt près du lac, du côté du chalet, pour observer le pédalo et la chaloupe, et s'avancer jusqu'en bordure du petit quai, afin de voir les poissons. Avant de partir, mon père, toujours debout sur le quai, s'étira de tout son long, respirant à pleins poumons cet air qui semblait redonner de la vie à la vie. Nathaniel le regardait d'une façon différente, il semblait, encore une fois, fier que cet homme pour qui il avait tant de respect soit son grand-père. Lorsqu'ils reprirent leur marche pour faire les quelques mètres qui les séparaient du chalet, mon père demanda :

— Oui ?

Cela fit rire Nathaniel.

— Je me demandais... grand-papa. Tu crois que Jacques et Lorraine voudraient que j'emprunte leur téléphone quelques minutes pour parler à papa et maman ?

— Tu prendras le temps qu'il te faudra. J'ai une entente avec eux. Et j'appellerai aussi grand-maman.

Cette réponse, ajoutée à la journée qui avait débuté très tôt ce matin, une fois de retour au chalet, apaisa Nathaniel qui s'endormit comme lorsqu'il était enfant. Avec la hâte de nous téléphoner, et aussi d'en apprendre davantage sur les amis de mes parents, lors de ce souper auquel ils étaient invités.

5

— Et puis ? mon garçon ! Comment trouves-tu ce chalet ? Tu t'attendais à ce genre d'installation ? s'empressa gentiment de demander Jacques.

— C'est un chalet splendide que vous avez là ! Et merci pour l'eau que vous aviez préparée. Ça a fait du bien de se rafraîchir un peu.

— Ah ! mais c'est que vous êtes nos invités d'honneur. C'est un plaisir pour Lorraine et moi de vous recevoir. Un grand plaisir ! Dis-moi, Nathaniel, ton grand-père t'a montré comment allumer le feu, j'espère ?

— Je savais déjà. Nous avons un foyer à la maison et c'est souvent moi qui l'allume. Mon père m'a montré quand j'avais une dizaine d'années.

— C'est très bien, la débrouillardise. Et pour l'avoir déjà rencontré, ton père est un homme bien. Tu es déjà allé à la pêche ?

— Eh ! Eh ! mais Jacques, tonna Lorraine, nos invités viennent tout juste d'arriver et tu es en train de faire subir un interrogatoire en règle à ce jeune homme. Offre plutôt quelque chose à boire et allons nous installer sur la terrasse. Nous pourrions parler autant que tu en auras envie.

Jacques haussa les épaules, comme pour s'excuser, en ajoutant à demi-voix : « Tu vois qui mène ici... » Et en reprenant sa voix normale, il poursuivit :

— Désolé, Nathaniel ! C'est sans doute un peu par déformation professionnelle, comme ils disent. J'ai fait des enquêtes pendant quelques décennies dans la Gendarmerie et...

je dois ajouter que c'est surtout parce que je m'intéressais à toi. Connaissant ton grand-père, et un peu ton père... tu me sembles aussi un jeune homme très semblable à eux, en termes de valeurs. Je veux dire, correct. Faisons un peu plaisir à Lorraine ! Que prendrez-vous à boire, Messieurs ? Je crois que vous n'avez pas le choix !

— Oh ! Jacques ! Je pense que la visite te fait de l'effet.

Et en regardant du côté des autres, en ricanant, Lorraine ajouta :

— Ne faites pas trop attention à ses propos. Je crois qu'il a bu sa coupe de vin trop vite avant que vous arriviez. Et en passant, cher mari, j'en prendrais bien une, moi aussi.

— Et bien là... si ma Lorraine ingurgite une coupe de ce vin rouge, préparez-vous à un long, long souper. Quand elle trempe la langue là-dedans, chaque fois, elle veut refaire le monde, et surtout... nous expliquer comment. La dernière fois, elle croyait que la planète tournait déjà mieux, juste à en parler.

En lui jetant un regard, il ajouta d'un ton un peu moqueur :

— Jusqu'à ce qu'elle réalise que c'est sa tête qui tournait.

Jacques s'éloigna d'un pas rapide vers le garde-manger, en faisant semblant d'esquiver son épouse, feignant de se protéger. Nathaniel les regardait avec joie s'amuser ensemble.

— Lorraine, est-ce que je peux vous demander dans combien de temps sera prêt le souper ? J'aimerais téléphoner à mes parents et j'aimerais savoir si j'ai le temps avant.

— J'en ai pour une bonne demi-heure avant de servir les assiettes. Ça te laisse assez de temps ?

— Oui ! Ce sera parfait !

— Prends ce téléphone sur la petite table et va t'installer dans le portique en avant. Tu seras plus tranquille pour leur parler. Il y a aussi que pendant ce temps, je fais faire un peu de morale à ce monsieur. Quand j'en aurai fini, on verra bien laquelle des deux têtes tournera le plus.

— Oh ! Merci Lorraine ! Et... bonne chance, Jacques.

Nathaniel respirait la joie comme il ne l'avait fait depuis plusieurs semaines déjà. Il composa avec hâte notre numéro, avec l'espoir que nous répondions.

— Bonjour !

— Bonjour, maman ! Nathaniel !

— Nathaniel ! Comment vas-tu ? Je suis si contente d'entendre ta voix ! Comment se passe ce voyage, dis-moi ? Tu vas bien ?

— Je suis content de t'entendre moi aussi, maman ! J'espérais que vous seriez à la maison. Je vais bien. Grand-papa aussi. Nous sommes chez des amis à lui, Jacques et Lorraine. Ils m'ont dit qu'ils vous connaissaient.

— Jacques et Lorraine, oui. Des gens très sympathiques. Recevants comme ils sont, j'imagine que vous dormirez chez eux ce soir ?

— Ils nous prêtent leur chalet. On est arrivés cet après-midi pour s'installer et ils nous ont invités à souper avec eux. Je pourrai pas vous parler très longtemps, Lorraine a dit qu'elle servira les assiettes dans quelques minutes, après s'être occupée de Jacques.

— Occupée de Jacques ? Il s'est blessé ?

— Pas encore ! C'est une blague, reprit-il. Ils s'agacent.

— Ah bon ! Dis-moi ! Grand-papa a eu des nouvelles de grand-maman ? Comment il y arrive sans elle ?

— Il lui téléphone tous les jours, tu sais bien ! Ils sont comme deux amoureux qui viennent de se rencontrer quand ils se parlent. Ils sont drôles, mais ça fait du bien de les entendre. Comme toi et papa. Je suis vraiment content d'entendre ta voix, maman. Tu me manques.

— Tu me manques aussi. Je suis heureuse de te parler, Nathaniel. Tu me sembles si bien.

Ils échangèrent encore quelques minutes, Nathaniel ayant vaguement raconté à Lianne les événements marquants de leur voyage.

— Papa est là, à côté de moi, et il a bien hâte de te parler, lui aussi. Je t'aime et tu nous appelles quand tu veux, Nathaniel. Quand tu veux. Je t'aime !

— Je t'aime aussi, maman ! Très fort ! Prends bien soin de papa.

J'étais impatient de prendre le téléphone à mon tour, bien que je pouvais deviner, par l'expression du visage de Lianne, que Nathaniel allait bien.

— Nathaniel ! Comment vas-tu, mon gars ? À entendre maman parler avec toi, tu sembles occupé, c'est vrai ?

— J'avais hâte de vous parler, papa. J'ai pas beaucoup de temps, on va souper dans quelques minutes, mais je pouvais pas me retenir jusqu'après souper. Vous faisiez quoi, maman et toi ?

— On se préparait un petit quelque chose pour le souper. Et on se demandait justement à quel endroit vous pouviez être. J'entendais maman parler de Lorraine et Jacques, vous êtes avec eux ?

— Oui ! Ils nous ont invités à souper dans leur maison. On va dormir au chalet ensuite. On a installé nos choses cet après-midi pour être prêts tantôt.

— Vous allez y passer plus d'une nuit ?

— Grand-papa et moi, on s'est entendus pour décider au jour le jour. Je sais pas encore. C'est correct pour toi, papa ?

— Je te sens bien et c'est ce qui est important pour nous. C'est correct ! Mais dis-moi, vous fonctionnez à l'ancienne ou Jacques a mis le courant au chalet ?

— Pour le moment, à l'ancienne. Grand-papa m'a montré les installations et j'ai déjà allumé le feu qui éloigne les moustiques et fait chauffer l'eau. On pourra revenir ici ensemble, tu crois ?

— J'en aurais très envie et je suis certain que maman aimerait aussi y retourner. Prends des informations auprès de Lorraine et Jacques pour savoir s'ils ont des disponibilités cet été. À ton retour, nous pourrons voir en fonction de nos horaires.

— Super ! J'aurai plein de choses à vous montrer, et grand-papa n'a pas fini de me faire faire le tour.

— Super ! comme tu le dis. J'ai bien hâte de revisiter cet endroit. Et qui sait, si ça te tente, on pourrait y aller tous ensemble ?

— Ce serait vraiment bien ! J’entends Lorraine qui prépare la table. Je vous rappelle demain. C’est bon pour vous ?

— C’est parfait ! Et je suis content que tu aies pris le temps de donner des nouvelles et comme maman t’a dit, téléphone quand tu veux, Nathaniel.

— Grand-papa m’a demandé de vous dire bonjour. Papa... je crois que j’avais besoin de faire le vide un peu, et je réalise que tout ce que je comprends loin de vous deux, ce sont des choses que je savais déjà parce que vous me les avez apprises. Je t’aime et j’ai hâte de vous revoir.

— Je t’aime, Nathaniel ! Je suis heureux que tu sois mon fils et de te savoir mieux, tu sais. Bon souper et bonjour à grand-papa. Pareil pour Jacques et Lorraine.

— À bientôt, papa, et dis à maman que je l’embrasse.

— Elle me fait de grands signes et t’envoie plein de caresses.

— Cette fermette est un rêve que nous chérissions déjà une dizaine d’années avant notre retraite, expliqua Lorraine à Nathaniel, alors qu’ils avaient pris place à table. Au début, on en parlait en faisant une balade à la campagne la fin de semaine, avant de retourner à notre maison d’alors et d’y rêver toute la soirée, la nuit même. Un vendredi soir, nous sommes sortis souper au restaurant et j’ai demandé à Jacques si ce rêve n’était qu’une rêvasserie pour lui ou un projet que nous ferions ensemble. Il m’a dit qu’il y tenait vraiment, mais qu’il ne voulait pas trop mettre de pression sur moi. Ce soir-là, lorsque nous nous sommes couchés, très tard, les critères de recherche les plus importants étaient notés dans un cahier. Le secteur, le type de propriété, l’argent que nous étions disposés à investir et le temps que nous nous donnions pour trouver cet endroit. Nous avons aussi fait une ébauche de notre plan d’action pour y arriver, que nous réajustions chaque semaine ensuite. Choisir un courtier

– ce qu’on appelait un agent immobilier à l’époque – qui viendrait évaluer la valeur de revente de notre maison, ce qu’il pourrait nous prendre en temps pour la vendre, quoi faire si nous trouvions la fermette qui répondait à nos critères alors que la maison n’était pas vendue. Ce n’est pas croyable toute la différence que cela a fait pour nous depuis le moment où nous avons pris la décision. Jacques et moi sommes très semblables à tes grands-parents. Tandis que la plupart autour sont des rêveurs qui rêvassent, nous sommes des rêveurs en action. C’est un des aspects qui font que nous nous entendons si bien.

— Lorraine a raison, renchérit mon père. Si tu nous voyais quand on parle de nos passions et de nos projets. Pour revenir à cet endroit, on se rencontrait au moins une fois par mois tous les quatre, et on en parlait pendant des heures en soupant ensemble. Tandis qu’eux préparaient ce futur achat, nous préparions une transition de carrière. Quand on y repense, on en parlait avec une telle réalité, comment ç’aurait pu ne pas se produire ? Ça nous excitait tellement, tout ça.

— Et comment et quand avez-vous trouvé cet endroit finalement, demanda Nathaniel ?

— Un samedi avant-midi, expliqua Lorraine, nous étions sortis déjeuner avant de faire quelques courses et l’épicerie. Quand nous sommes revenus, il y avait un message sur la boîte vocale. Pour t’expliquer un peu Nathaniel, il nous arrivait lors de ces balades de nous arrêter pour poser des questions aux gens. S’informer des avantages du secteur, de l’ambiance, et si des propriétés étaient susceptibles d’être à vendre dans les prochains mois. Cet homme dans son message, un pépiniériste de qui nous avons pris quelques informations, nous expliquait qu’il nous avait trouvés sympathiques et qu’un de ses clients lui avait parlé de l’idée de bientôt mettre en vente sa propriété, dans la prochaine année, avait-il précisé. Il demandait de lui téléphoner si ce projet nous intéressait toujours, ce qu’on a fait aussitôt. C’est son épouse qui a répondu. Comme ils en avaient parlé, elle

était au fait et possédait les informations. Elle nous a donné l'adresse, afin que nous puissions passer devant la propriété le lendemain, pendant notre balade du dimanche. Cette fois-là, ça a été plus fort que nous. Nous n'avions pas raccroché le téléphone que nous étions en route. Une heure plus tard, nous arrivions devant cette ferme. Jacques a ralenti afin de relever un maximum de détails, avant de tourner un peu plus loin et de revenir passer devant. Il s'est arrêté juste un peu plus loin, on s'est regardés dans les yeux. À ce moment précis, je me rappelle comme si c'était ce matin, on savait que ce serait notre prochain chez nous.

Nathaniel écoutait parler Lorraine un peu comme lorsqu'on lui racontait une histoire avant de s'endormir, des années auparavant. Elle avait toute son attention. Sa dernière phrase lui avait rappelé les mots de mon père lorsqu'il lui avait parlé de cette femme qui serait sienne un jour. Sauf pour quelques regards qu'il jetait sur Jacques et mon père. Il se faisait la réflexion qu'ils devaient l'avoir entendue nombre de fois, cette histoire, et semblaient pourtant encore tout ouïe pour elle, toujours aussi excitée. Lorraine continua.

— Le même après-midi, nous nous arrêtions prendre un café dans un restaurant pas très loin d'ici, pour appeler les propriétaires afin de les rencontrer. Quand nous sommes sortis de chez eux, presque tout avait été convenu. Notre courtier viendrait évaluer la propriété afin de valider le prix d'achat et, si ça correspondait avec ce qu'eux en demandaient et ce que nous étions prêts à investir, il préparerait tous les documents nécessaires. Nous partagerions les frais de courtage ensemble. Le samedi midi suivant, nous avions dans les mains une promesse d'achat acceptée, conditionnelle à la vente de notre propriété. Tout le monde était content. Le même après-midi, nous signions une entente pour la mise en marché de notre maison. Le marché était un peu plus calme à ce moment, mais tout était impeccable et nous étions optimistes. Six semaines après, nous avons vendu et

dans un peu plus de trois mois, les acheteurs, un jeune couple avec deux enfants que nous fréquentons toujours aujourd'hui, prendrait possession de leur nouvelle maison, tandis que nous déménagerions dans la nôtre. Pour te dire que la vie nous a démontré que lorsqu'on prend une décision, on attire les bonnes personnes et les bonnes grâces.

— Et comme Lorraine dit, renchérit Jacques, on a toujours bien entretenu cette maison que nous possédions avant et, en en parlant ensemble un jour, on a réalisé que bien que nous l'aimions beaucoup, ce ne serait pas notre dernier chez nous. Quand on refait la décoration d'une pièce ici, on le fait vraiment pour nous, sans le sentiment qu'on laissera la place à un autre.

— Voilà pour l'histoire de notre ferme ! Prêts pour le plat principal ? demanda Lorraine en se levant.

— Cette soupe était vraiment excellente, Lorraine ! Merci ! Grand-papa avait dit juste... comme toujours, en parlant de vos talents de cuisinière.

— Merci, Nathaniel. Une recette que ta grand-mère m'a donnée il y a plusieurs années, en me disant que c'était la soupe préférée de ton grand-père.

Sur ces mots, observant que son épouse récupérait les premiers bols, Jacques se leva à son tour d'un bond, en expliquant :

— Désolé de vous laisser seuls un moment, Messieurs, mais je préfère prendre les devants avant de me faire dire de l'aider, murmura-t-il à leur intention.

— Qu'est-ce que tu mijotes encore, mon mari ? Sois au moins assez brave pour parler à voix haute.

En s'approchant d'elle, les mains maintenant déposées sur ses épaules, langoureux, il répondit :

— Je disais à quel point je t'aimais et à quel point j'aimais tout faire avec toi, comme desservir les bols à soupe et apporter les assiettes.

— Ah bon ! Et dis-moi, en quelle langue tu leur racontais. Tes murmures m'avaient paru beaucoup plus brefs.

— Le vin te fait peut-être déjà effet, ma belle Lorraine...

La conversation avait repris dès les assiettes servies ; carrière, sports, blagues, politique, religion, projet de retraités, passé, etc. On se rappela de vieilles connaissances, ce qu'elles devenaient pour certaines, et le nombre d'années depuis leur décès pour d'autres. On ramena sur la table certains de leurs bons et mauvais coups. Jacques demanda :

— Tu as décidé quel travail tu ferais, Nathaniel ? Je devrais plutôt demander quel premier travail tu ferais. Aujourd'hui, ce n'est plus comme à notre époque où la plupart des gens prenaient un travail pour la vie.

— Pas vraiment ! Je devrai trouver quelque chose bientôt... l'année prochaine, je dois choisir vers quoi j'irai au cégep.

— Aucune idée ? Tu as essayé ce vieux truc de prendre une feuille de papier, en y traçant une ligne verticale en plein milieu, et d'y écrire tout ce que tu aimes d'un côté et ce que tu aimes moins ou pas de l'autre ?

— Oui ! Mais on dirait que je n'arrive pas à me faire une image... Papa me dit que je devrais le faire une fois par semaine, jusqu'à ce qu'elle m'apparaisse clairement. Que même les métiers qui ne m'attirent pas pourraient me faire penser à un métier que je pourrais aimer. Que l'idée première était de faire germer l'idée dans mon esprit.

— Mmmm ! Un homme brillant, ton père. Et qu'en penses-tu ?

— Je sais qu'il dit vrai... C'est que je ressentais comme une crainte... de ne pas y arriver.

— Ressentais... C'est positif, ça ! Et si tu n'y arrivais pas, Nathaniel ?

Mon fils tourna l'œil du côté de mon père, qui lui avait posé une question semblable au cours des dernières heures.

— J'en parlais justement avec grand-papa ce matin. Pour tout vous avouer, je crois que ce n'est pas le vrai problème. J'ai des parents fantastiques, toujours là pour moi, et des grands-parents

aussi fantastiques. Et l'exemple qu'ils sont pour moi, et toutes ces choses positives qu'ils me disent... Je n'ai pas été très correct avec eux ces derniers mois. Je me sens perdu et négatif, sans pourtant avoir aucune raison valable de me plaindre. Pas avec tout ce qu'ils sont pour moi.

Il parlait autant, sinon davantage avec son non verbal et sa gestuelle qu'avec ses mots.

— Papa m'a invité au restaurant, il y a quelques semaines, pour qu'on discute ensemble, juste lui et moi. On a parlé de ce qui m'arrive. Il a émis l'hypothèse que je puisse être en train de me définir comme étant la personne unique que je deviens en cherchant à m'améliorer chaque jour. Qu'à travers toute l'information, l'éducation, la formation, les exemples autour de moi, j'en étais à définir ma propre identité, qui je voulais être. Qu'il s'agissait d'un processus normal pour un jeune homme mature, et que ça lui confirmait que j'étais un jeune homme responsable de sa personne. Que dans tous les processus, il y a, la plupart du temps, un certain malaise lorsque vient l'apprentissage, et que ça nous fait grandir si on réagit de la bonne façon. Cette escapade avec grand-papa me fait du bien, beaucoup. Mon père avait raison. C'est, je crois, ce que je suis en train de vivre et j'ai de la peine de leur faire du mal.

Il fit une pause, inspira, comme pour dire « C'est là où j'en suis ! » Les autres, tandis qu'ils se montraient intéressés, attentifs au moindre mot ou geste, n'intervinrent pas maintenant, le laissant à l'expression de ses sentiments, dans l'attente qu'il en ajouterait peut-être.

— Et si je n'y arrivais pas ? vous disiez. Je m'inquiète davantage pour eux que pour moi. Tout ce temps qu'ils mettent à vouloir m'aider... je m'en voudrais de ne pas être à la hauteur. Quand j'ai exprimé cette idée à grand-papa ce matin, il m'a demandé « À la hauteur de qui ? » À la hauteur des miens... J'aimerais leur faire honneur autant qu'ils le méritent.

Le silence reprit, que les autres ne s'empressèrent encore pas

de briser, jusqu'à ce qu'ils furent certains que Nathaniel avait terminé pour le moment.

— Leur faire honneur... avança Jacques. J'observe et j'écoute, depuis près d'une heure maintenant, un jeune homme que je ne connaissais que pour en avoir entendu parler. Un jeune homme avec de bonnes manières, qui s'exprime intelligemment, et brillamment, je dirais. Qui pense de la même façon, qui a du respect, un grand respect pour les siens, pour nous aussi... Leur faire honneur, dis-tu ? Si tu étais notre fils, Nathaniel, tu nous ferais honneur. Je suis persuadé que tes parents ressentent la même chose. Tes grands-parents aussi. Ton grand-père pourra nous le confirmer, mais leur inquiétude ne découle sans doute pas de l'idée que tu puisses leur faire honneur ou pas. Ils s'inquiètent de ton bien-être et, dans cet état de recherche, un certain mal-être, ils s'inquiètent de savoir jusqu'où tu pourrais aller. Le premier geste à poser, et tu l'as peut-être fait, est de les rassurer. Ensuite, durant ce périple privilégié avec ton grand-père, laisser décanter toutes ces idées. La vie fait des miracles, mon garçon. Si tu as pris la décision de clarifier tes pensées, tes rêves, ce que tu veux devenir, c'est ce qui va arriver. On parle au futur jusqu'à ce que la décision, une vraie décision soit prise. À partir de ce moment, le futur se transforme en présent : « Je vis mes rêves dans mon esprit maintenant, pour les extérioriser ! » Sans doute as-tu déjà entendu cette affirmation. Lorraine a été un rêve, un désir pour moi, tout comme cette propriété pour nous. Ce soir, au coucher, inscrivis un rêve dans ton esprit, quel qu'il soit, et imprègne-t'en jusqu'à ce qu'il prenne naissance en toi. Fais-t'en une habitude de vie.

Jacques, sur son erre d'aller, convaincu et convaincant, pouffa tout à coup.

— Me voilà retombé dans mes grands discours à tenter de te convaincre de ce que tes parents et tes grands-parents t'ont sans doute enseigné depuis que tu es tout jeune, n'est-ce pas ? Excuse-moi, mon garçon ! Nous n'avons pas d'enfants et... J'ai commis

une erreur de formulation dans ma question tantôt. Plutôt que de te demander « Et si tu n’y arrivais pas ? », c’est « Et si tu y arrivais ? » qui est la vraie question pour briser le modèle négatif. Ça change tout ! En fait, ça nous force à trouver des réponses positives. Ah ! le pouvoir des mots... J’ai pourtant utilisé ce genre de question si souvent dans l’intention de justement briser les modèles et de surprendre, lorsque je faisais mes enquêtes

— Vous n’avez pas à vous excuser. Tout ce que vous dites est vrai et c’est ce qui me rend dans cet état. Pourquoi est-ce que je comprends seulement aujourd’hui, à cet âge, ce que papa et maman me répètent depuis l’âge de mes premiers pas ? Et pour cette question, vous avez raison. Je travaille là-dessus.

— Tu dois prendre ça comme étant un bon signe. La plupart des grands hommes ont dû d’abord se vaincre eux-mêmes et surtout, vaincre leur énorme ego avant de réussir.

— Quelle sagesse ! mon mari. Et tu m’accusais de vouloir refaire le monde...

En chuchotant à l’intention de Nathaniel, elle ajouta :

— Et certains grands hommes deviennent encore plus grands lorsqu’ils s’allient à une femme intelligente à leur côté...

— D’habitude, tu ajoutes « Comme moi ! » Je ne discuterai pas là-dessus, Madame mon épouse. Tu as parfaitement raison. Je n’ajouterai qu’une chose : intelligente et charmante... comme toi.

Nathaniel sentait son cœur se gonfler auprès de ces gens qui étaient comme des amis précieux. Il nous semblait lui avoir appris le nécessaire et plus de la vie. Ce partage avec Lorraine, Jacques et mon père lui offrait une révision de tous nos enseignements, ce qui ne pouvait qu’avoir comme résultat un impact positif. Comme parent, l’idée de laisser aller un des nôtres méditer ailleurs est presque impensable, voire douloureuse, mais notre décision serait profitable. Notre fils devenait un homme, et cette prise de conscience, il la faisait en bonne compagnie. Nous n’avions pas à nous inquiéter, surtout depuis que nous lui avons parlé au téléphone un peu plus tôt.

— Nathaniel, demanda Jacques, tu avais quelque chose à ajouter ? Tu n'es pas tenu de nous laisser divaguer ainsi, tu sais. Tu peux nous ramener à l'ordre. Tu as raison de dire que ce que tu vis est relié au fait que tu deviennes un homme. Nous regarder agir Lorraine et moi doit te rassurer : nous sommes une femme et un homme qui redevenons enfants parfois. Maintenant, changeons un peu de sujet, voulez-vous ? On pourra y revenir. Nathaniel, tu suis les sports ?

— Je garde un œil sur le hockey, un peu le tennis et le soccer aussi.

— Le hockey ! dit Jacques, heureux d'entendre ce mot, prétexte à une conversation enlevante. Oh ! Tu dois donc avoir vu à quel point s'emporte ton vieux grand-père pendant un match qui implique les ex-glorieux. Il me fait parfois penser à mon vieux père lorsqu'il écoutait la lutte à ses dernières années. Je crois qu'il les a tous étouffés au moins à quelques reprises chacun.

— Attends un peu, mon vieil ami ! dit mon père en insistant sur « les ex-glorieux ». Tu n'y arriveras pas cette fois. Je n'ai pas regardé la moitié des matchs cette année. J'ai décroché.

— Pas la moitié des matchs... Regardez-le comme il essaie de nous prendre au piège. Moi non plus, mon ami ! Avec cette grève en début de saison, tu connais quelqu'un qui en a écouté davantage ? Bien essayé ! mais nous ne sommes pas si naïfs, quand même ! Décroché ! tu dis ? Et pour combien de temps ? Il suffirait qu'on annonce un échange significatif pour que tu t'y remettes, avoue !

— Je n'ai même pas suivi les négos et le lock-out ! Ce qui pourrait me faire revenir n'arrivera pas, alors ! s'excita à peine mon père.

— Je sais ! Tu aimais bien Gainey, toi aussi ! Ils l'ont fait passer pour le mauvais pour ne pas perdre la face et surtout, ne pas prendre la responsabilité, et ce Gauthier... Une organisation le moins sérieuse n'aurait jamais permis de le garder si longtemps. Il n'avait aucune crédibilité.

— Ramener Gainey... oui ! mais en le laissant gérer ses décisions. Ce gars-là se présentait à chaque match du temps qu'il était joueur... en donnant tout ce qu'il avait. Malgré les malheurs dans sa famille, je suis persuadé que c'est encore ce qu'il fait. J'aurais aimé que la direction le laisse montrer aux jeunes ce qu'est une passion.

En tournant les yeux vers Nathaniel, il reprit :

— Je te le dis, Nathaniel, la majorité des joueurs n'ont pas une parcelle de ta maturité. Ça prend quelqu'un pour les encadrer. Il ne faut pas juste leur montrer à se faire prendre en photo et à remplir leur portefeuille.

Jacques, qui souriait d'abord, riait maintenant gaiement.

— Nous y voilà ! Le grand-père qui s'allume. Et attends, voir, qu'on parle de politique... Et tu as bien raison ! La discipline et la fierté sont des valeurs qui manquent de nos jours. Et d'accord aussi pour Gainey ! Il connaît et respecte ces valeurs. Laisse une chance à Bergevin, Molson et Therrien. On verra bien ce qu'ils ont dans le sang. Ils semblent bien jouer leur rôle et sont bien partis. Nos jeunes ont besoin d'une image, d'un exemple. À l'époque, aucun dirigeant qui se respecte n'aurait laissé un gardien tel que Roy dans les buts, peu importe ses performances. Physique, mais rien dans la tête. Il s'emporte au moindre comportement qui vient déranger son ego. Ça a beaucoup nui à l'organisation de ne pas avoir mis ses culottes. On reconnaît la maturité d'un homme lorsqu'il joue, mais surtout en dehors des matchs. Je m'emballe, mais pour vous dire franchement, j'ai pas mal abandonné la partie, moi aussi. L'indiscipline, ces batailles et ces mises en échec qui n'en finissent plus. On dit notre façon de penser en envoyant promener les autres devant tout le monde... Un entraîneur doit donner l'exemple. Tu veux te battre, mon gars, et bien retourne au vestiaire et défonce-toi sur le sac d'entraînement. Tu reviendras quand tu voudras jouer au hockey. Et le hockey, c'est un sport pour s'amuser et démontrer ses talents de manière intelligente. Un sport qui consiste à

t'amuser avec un petit bout de caoutchouc, que tu promènes un peu partout, en tentant surtout de l'insérer dans le filet adverse, en te rappelant que tu n'es pas seul et qu'il y a une équipe pour t'y aider. Un sport que tu joues de nos jours à l'abri des intempéries, protégé à l'aide d'un équipement ultra sophistiqué, assisté par un soigneur au moindre bobo, guidé et encouragé par un entraîneur et ses adjoints, et des milliers de spectateurs. Et surtout, surtout, un sport pour lequel tu es grassement payé, par des gens qui paient bien trop cher leurs billets. Rappelle-toi aussi que peu de joueurs ont le privilège de jouer sur cette glace, de la même façon, peu de gens ont le privilège d'avoir les moyens de se payer ces billets beaucoup trop chers pour te voir jouer. Si tu peux mettre tout cela dans ta tête et y réfléchir un peu, en respectant ces idées, tu pourras devenir un grand joueur qui profite des conseils de son entraîneur pour améliorer sa stratégie en jouant, et non en laissant tomber les gants ou en invectivant de vulgarités les autres, par manque de maturité. La vie... c'est l'histoire de la vie.

Jacques, qui était resté relativement calme, mais convaincu, se leva pour prendre ce qui ressemblait à un caillou noir sur une tablette près de l'armoire.

— Vous voyez cet échantillon ? demanda-t-il, comme il le déposait au centre de la table, sur la nappe blanche. C'est ce avec quoi sont fabriquées les rondelles. La relativité. Tout est si relatif. Vous nous imaginez nous battre pour ce morceau de caoutchouc, ou devenir euphoriques parce que je réussirais à le faufler entre deux assiettes en donnant une chiquenaude dessus, et ce, en présence de tous les habitants de cette municipalité ? Imaginer que des milliers de personnes se déplacent pour observer comment quelques joueurs se comportent avec un morceau de caoutchouc semblable, au point de vouloir payer des centaines de dollars ? Imaginer que de jeunes personnes deviennent des vedettes adulées pour jouer avec ce même morceau de caoutchouc ou encore, que d'autres personnes sont prêtes à leur payer des

millions... pour s'amuser ? Ce singulier petit morceau fait travailler des milliers, voire des dizaines de milliers de personnes dans le monde, que ce soit le gars ou la fille qui travaille dans l'usine de fabrication de bâtons ou l'autre, qui travaille au guichet pour la vente de billets ou de souvenirs. Pourquoi ? Parce qu'un jour, un bonhomme a eu l'idée de ce jeu, et que pour s'amuser, un Maurice Richard, un Gordie Howe et quelques autres ont voulu pratiquer ce sport... pour s'amuser, d'abord. Presque pour rien, devant des spectateurs qui ne payaient presque rien, jusqu'à ce que certains réalisent qu'il y avait une fortune à faire. La dernière fois que j'y ai mis les pieds, c'était au Forum, la dernière année de son existence. Il y avait tous ces souvenirs et la réalité d'aujourd'hui. Celle où la plupart des spectateurs assistent au match pour se montrer, pour montrer qu'ils ont les poches pleines d'argent, suffisamment pour se payer ce qui est devenu un luxe que peu peuvent se permettre, ces derniers se limitant à le regarder devant la télé. Des spectateurs qui hurlent leur joie si l'un des nôtres compte un but ou s'il tabasse un adversaire, qui hurlent aussi leur mécontentement si c'est l'inverse. Sans doute pour leur faire oublier leur propre insuccès au travail ou à la maison.

— Ça me rappelle quand mon grand-père m'emmenait à un match de lutte, expliqua mon père. Les gens huaient le lutteur préféré jusqu'à ce qu'il se relève des morts pour tapocher la gueule de l'autre. On se remettait alors à prendre pour lui. Assez parlé de hockey, mon Jacques. Tant qu'on encouragera nos jeunes à baisser les gants plutôt qu'à jouer, les dirigeants n'y feront rien. C'est de l'argent dans leurs poches... poches avec un s ou deux.

Mon père s'arrêta pour reprendre son souffle, en tournant les yeux vers la gauche, comme pour récupérer une image, et en souriant, semblant plus calme maintenant, il reprit.

— Je donnais justement un exemple à Nathaniel aujourd'hui en me servant d'une histoire de timbres que je collais avec Élaina sur des enveloppes à Noël. L'épaisseur d'un seul timbre ajoutée

à une autre et une autre, jusqu'à quelques dizaines, déstabilisait toute une pile d'enveloppes. Si on se disait demain qu'on ne veut plus de violence au hockey, si on se disait qu'on ne veut plus de langage déplacé. Si c'était réellement ce que les gens voulaient, ce serait l'affaire d'une seule soirée. Tu imagines deux équipes sauter sur la patinoire alors qu'il n'y a personne dans les gradins, sauf une, qui lancerait aux joueurs et aux entraîneurs le message que les gens ne reviendront pas tant qu'ils n'auront pas fait la promesse de jouer au vrai hockey.

Lorraine proposa :

— Vous ne manquez pas de sujets, comme toujours. Nathaniel, est-ce qu'il y en a un dont tu aimerais parler ? On pourrait profiter de l'expérience de deux vieux... sages.

Nathaniel, à l'aise parmi ces gens, souriait encore aux derniers mots et à l'expression sur le visage de Lorraine, lorsqu'il avança :

— Un sujet... tandis qu'il baissa les yeux sur le morceau de caoutchouc noir qui se démarquait sur la nappe. Je regarde ce morceau de caoutchouc qui n'a l'air de rien, reprend-il. Qui n'a l'air de rien tant qu'on ne le relie pas à ce que vous venez de raconter. Vous ne croyez pas que ça ressemble étrangement à la vie ? Je veux dire, est-ce qu'il est possible que nous puissions transformer les petits bouts noirs que nous traversons pour en faire un événement significatif, grandiose même ? Je fais le parallèle avec ma vie en ce moment. Un petit bout noir dont je ne savais plus quoi faire. Papa dit qu'il faut parfois savoir interpréter ces moments comme des occasions de grandir, et poser les actions qui vont faire arriver les événements.

Il haussa les épaules, comme pour montrer qu'il en était convaincu, en souriant, avant de reprendre.

— Mon père... il me manque dès que je m'en éloigne. Ma mère aussi. J'étais chez moi, où j'ai passé les derniers jours dans ma chambre, à me questionner sur ma vie, à chercher une sortie de secours, à demander de l'aide. Et grand-papa qui s'amène parce que la sœur de grand-maman la demande à son chevet.

Sans savoir, tout se passe vite et j'accepte son invitation. Toutes ces choses que nous nous sommes dites depuis le départ, et votre rencontre. Ça me fait beaucoup réfléchir. Vous croyez que parce que j'ai demandé de l'aide, la vie puisse avoir fait en sorte de me l'apporter ? Que je puisse transformer ce bout noir en mes prochains buts ? Et ces mots, grand-papa, que tu me demandes de répéter jour après jour...

Il s'arrêta, comme s'il venait de réaliser toute la force de la vie, toute sa responsabilité.

— Plus je me pose de questions, les bonnes, comme dirait encore papa, et comme vous l'avez dit aussi, plus je trouve les bonnes réponses. Je vous racontais que papa disait que j'étais en train de m'identifier à la personne que je voulais devenir. Je crois que c'est la raison pour laquelle je me sentais si abattu ces dernières semaines. Papa et maman m'ont appris à être et à agir de façon responsable, mais j'étais encore un enfant. J'ai 16 ans et je me suis demandé dernièrement ce que je ferais si mes parents n'étaient plus là tout d'un coup. Je regarde autour de moi et j'observe des parents d'amis qui se chamaillent et qui ne se respectent plus, qui restent ensemble par habitude, et j'observe des étudiants dont les parents se séparent presque chaque semaine à l'école... Il y a un mois, un de ces adolescents, qui devient mon ami, a perdu les siens dans un accident. C'est à ce moment que mon questionnement a commencé, je pense. Je n'ai pas l'habitude d'être négatif et je suis convaincu que mes parents seront encore là longtemps. Malgré cela, un jour, dans quelques années, je partirai de la maison. Je disais à grand-papa que j'aimerais faire une vie semblable à celle qu'ils vivent, lui et grand-maman, à celle que mes parents vivent, à la vôtre aussi. Je vous raconte toutes ces choses et je prends conscience que c'est à moi d'agir, de faire en sorte de me préparer à la vie que je veux vivre.

Tandis que les secondes s'écoulaient, les autres semblaient se répéter des extraits du discours de Nathaniel. Lorraine finit par intervenir.

— J’ai utilisé le mot sagesse tantôt. Tu sais Nathaniel, que la plupart des gens qui ont la chance de traverser cette vie n’auront jamais cette sagesse que tu démontres à ton âge ? N’auront jamais... Je précise. Chacun de nous la possède quelque part en lui cette sagesse, comme chacun possède la santé, l’amour, la vérité et le bien, mais... Chacun ne prend pas cette responsabilité de s’apprivoiser et de se développer, de découvrir ses valeurs, son potentiel. Nous sommes très privilégiés de recevoir des gens tels que toi et ton grand-père dans notre chez-nous, des gens que nous comptons comme amis. Je ne lis pas dans les boules de cristal, ni dans les cartes, mais dans les yeux et dans le cœur d’une personne, je me débrouille bien. Je prédis que cette vie, semblable à celle de ceux que tu aimes, avec ceux que tu aimes et veux aimer, elle t’appartient.

Mon père avait les yeux scintillants, un scintillement amplifié par le liquide qu’il avait tant bien que mal contenu. Les mots de Nathaniel avaient gonflé son cœur d’espoir et de fierté, et rapproché son Élaina, qui lui manquait, mais si présente en lui. Il aurait voulu lui prendre la main pour lui dire encore son amour pour elle, pour la vie à ses côtés, pour la fierté pour leur descendance. Il étira son bras droit pour le passer autour du cou de Nathaniel et le serrer sur lui.

— Bleu-vert d’été ! Lorraine dit vrai, Nathaniel. Cette conscience de qui tu es et celle que tu démontres pour la vie te feront réaliser tous tes rêves. Tes mots m’ont touché droit au cœur. Je suis fier de toi. Ça ajoutera aux souvenirs de cette maison. Il n’y a que du vrai ici, et la vie coule en nous, toujours plus intense. Même lorsqu’il y a eu de ces petits bouts noirs, nous en avons fait des miracles, juste en en parlant entre nous. Les gens autour sont rares à croire à cela, et j’aimerais que lorsqu’il y aura des nuages sur ta vie, tu te souviennes de nous. Regarde Lorraine et Jacques, ta grand-mère et moi, ta mère et ton père... tous un peu différents, mais nantis de mêmes valeurs, chacun de nous engagé personnellement comme dans son couple.

Il s'arrêta, son non verbal annonçant qu'il allait reprendre, semblant s'être enivré d'une idée joyeuse qu'il allait leur révéler.

— Je suis ici avec vous, heureux de partager ce moment, et j'ai tellement hâte de la serrer dans mes bras, cette femme que j'aime depuis toutes ces années. Elle insuffle de la vie à tout ce que je fais, à tout ce que je suis.

Jacques glissa la main dans celle de Lorraine, en la serrant doucement, tandis qu'elle tourna son regard vers lui, souriante. Elle leva l'autre main, invitant les autres à joindre la leur à la sienne.

— Longue et heureuse vie à nous tous, à partager ces joies et ces rêves, au privilège de se connaître et d'être là pour nous, toujours. Merci, mon Dieu !

Les mains s'étaient relâchées et le souvenir de l'étreinte était frais au point qu'ils la ressentaient encore lorsque Lorraine se leva pour aller chercher le dessert. Jacques la suivit pour le café. Nathaniel ne les avait pas quittés des yeux et n'avait rien manqué des caresses discrètes qu'ils avaient brièvement partagées. Mon père, élevant le ton pour que les autres entendent aussi :

— Bleu-vert d'été ! Tu vois, Nathaniel. C'est le seul mauvais côté de nos rencontres. Il va nous falloir nous priver pour une semaine après avoir mangé ce dessert.

— Jean Lamarche ! Tu n'as pas une once de graisse ! De quoi te plains-tu encore ? C'est tout juste si on se rencontre deux fois par année. Ce n'est quand même pas un petit morceau de dessert qui va te faire autant de tort.

— Non ! Comme tu le dis ! C'est que ton dessert, je n'arrive jamais à me limiter à ce premier morceau...

— Faudra faire un homme de toi, Jean ! Rappelle-toi nous avoir raconté qu'Élaine ne t'avait pas eu par la panse...

— Tu as bien raison. C'est que, quand je suis auprès d'elle, il m'arrive rarement de penser à manger.

Ils blaguaient encore, lorsque les hôtes apportèrent café et dessert. Nathaniel leur donna un coup de main.

— Merci, mon garçon ! C'est gentil ! dit Lorraine. Je sais que, selon les bonnes manières, on doit servir les invités en premier, mais sers ton grand-père en dernier. Si tu le servais maintenant, nous ne serions pas assis à nos places qu'il aurait déjà terminé son dessert.

— Oh ! Lorraine... tu sais comme je suis bien élevé. J'attends toujours que vous ayez commencé avant de prendre la dernière bouchée.

— Ce que tu peux être drôle parfois. Voilà ! expliqua Lorraine. Je me suis dit que j'allais profiter de la saison pour cuisiner un feuilleté aux framboises.

— Ton fameux feuilleté aux framboises... Une merveille qui vient tout de suite après nos femmes, n'est-ce pas Jacques ? Une vraie légende...

— Tu as bien raison, Jean, répondit Jacques. Fort heureusement, elles ne font pas engraisser...

— Bleu-vert d'été ! Il n'y a pas de crainte de ce côté... Lorraine sait préparer une liste de tâches à faire comme pas une... sauf mon Élaina. Ces femmes ont toujours des projets en tête, c'est incroyable ! On croirait qu'elles se dupliquent. Tu crois qu'elles se téléphonent à notre insu pour se motiver ?

— Si je crois ? J'en suis certain !

— Prenez donc une bouchée de ce dessert pour vous calmer un peu, Messieurs. Si Élaina était ici... ça ne s'arrêterait pas là. Nous aurons bien l'occasion de nous reprendre. Pour ce soir, je me contenterai de vous faire débarrasser la table et laver la vaisselle.

Jacques rappliqua aussitôt :

— C'est tout ? Comment feras-tu pour t'en tenir seulement à cela ? Tu attendras que la visite soit partie pour le reste ?

Lorraine tourna la tête pour le regarder droit dans les yeux, tout sourire.

— Jacques Mathieu. Mon cher mari... M'en tenir seulement à cela... C'est ce qui pourrait bien t'arriver...

Mon père intervint :

— Jacques, goûte à cet excellent dessert que nous a concocté ta charmante épouse et dis-lui que nous débarrasserons cette table et laverons la vaisselle avec grand plaisir. Juste parce que c'est elle qui nous le demande.

Nathaniel les observait se taquiner tous les trois, en tentant de comprendre comment il se faisait que certaines personnes puissent s'entendre si bien toute une vie. Des personnes en couple, comme Lorraine et Jacques, comme ses parents et ses grands-parents. D'autres, en famille, dans l'amitié, au travail... C'était plutôt rare, il en convenait, mais qu'est-ce que ces gens faisaient de différent pour y arriver ? Parfois, comme ce soir, ça semblait si naturel. Il pensa connaître une partie de la réponse. Le respect était de mise, pas de vulgarités, pas de blasphèmes ou de mots ou de gestes déplacés, le plaisir de se revoir, de partager un bon moment ensemble. Et ce mot que son père utilisait parfois : l'authenticité. Dans cette réflexion des dernières semaines, l'idée d'avoir pu faire preuve d'un certain égoïsme l'habita. Tandis qu'il s'était réfugié presque en permanence dans sa chambre, et qu'il n'avait pu partager son questionnement avec son meilleur ami parti à l'étranger avec ses parents, pourquoi n'avait-il pas pris le temps de contacter cet adolescent qui avait perdu ses parents ? N'était-il pas venu à lui pour se confier, sur la confiance, et ne le faisait-il pas davantage un peu plus chaque fois ? En fait, pensait-il, ce n'était pas tant par égoïsme que par crainte d'alourdir sa peine. Alors que cet adolescent avait ce besoin pressant de parler, Nathaniel avait ce même besoin, mais de façon plus intime, lui avait-il semblé. Il se réajusta, réalisant que la compassion autant que l'égoïsme l'avaient mené. Pour cette nouvelle amitié pour laquelle il était partant, il lui téléphonerait dès son retour, pour lui demander comment il allait. Il lui paraissait que la vie reprenait toute sa place en lui, que le petit bout noir qu'il venait de traverser, et la prise de conscience qui en avait résulté, l'incitait à jeter les bases qui lui assureraient une transition adolescent-adulte

au cours de laquelle il serait à l'écoute de ses besoins, et ce, dans une expectative des plus positives.

Mon père, en fin observateur qu'il était, trouvant pertinent de ne pas laisser Nathaniel trop longtemps à ses pensées, lui demanda s'il ne les trouvait pas un peu fous. Nathaniel se contenta de sourire en faisant signe que non.

— Tu aimes les framboises, Nathaniel ? demanda Lorraine.

— Je les adore ! J'attendais seulement que vous preniez la première bouchée avant de goûter à votre dessert.

— Demain après le déjeuner, si tu veux, passe me voir. Nous avons des framboisiers derrière la maison, tu pourras en cueillir pour les apporter au chalet.

Jacques trouva l'occasion trop bonne :

— Et ne te gêne surtout pas pour en cueillir. Il en restera moins pour moi. Je commence à avoir les doigts usés...

Nathaniel ricana, en ajoutant :

— Merci, Lorraine ! C'est gentil !

Et en s'adressant à son grand-père, sachant pertinemment qu'il serait debout bien avant lui, il demanda :

— Tu veux que je te réveille pour venir avec moi ?

— Tu crois que la nuit à la campagne me fera l'effet de vouloir dormir au-delà de mes habitudes ?

Lorraine intervint :

— Tu n'es pas en train de nous dire que tu te lèveras encore à 5 h ? Après ce repas, le vin, et ce café qui viendra après... peut-être même un deuxième... Nous avons à peine entamé la révision de nos sujets habituels. Et je suis certaine que Nathaniel a beaucoup d'imagination lui aussi. En parlant d'imagination, j'ai lu un article dans une revue en attendant pour un rendez-vous il y a quelques jours. Nathaniel, dis-moi, à l'école, quelqu'un parle encore de Dieu ?

— Dieu... je dirais que c'est devenu un sujet trop compromettant pour les gens qui prennent supposément leurs responsabilités... Et les gens qui prennent supposément leurs responsabilités à

l'école... c'est très semblable aux gens dans la société en général : toujours la faute de l'autre.

Lorraine fut à demi étonnée par l'aplomb de Nathaniel à fournir une réponse si juste à une question imprévue.

— Et pour ceux qui ne font pas partie de la plupart... qu'en disent-ils ?

— Ils ont eu le message de ne pas errer sur le sujet. Je m'entretiens parfois avec une de mes enseignantes, madame Arriaga, une personne qui n'a pas cette tendance à errer à propos de la religion et de ce qu'elle pense. C'est une immigrée, arrivée ici il y a une dizaine d'années. Elle est chrétienne. Elle se dit toujours si étonnée par nos supposés dirigeants. À l'école, dans la cafétéria, il y avait une magnifique statue de Marie. Il y avait... parce qu'elle a été enlevée à la suite d'une rencontre de parents. Cette même journée, des élèves sont arrivés avec des rubans autour de la tête et des vêtements d'autres mondes, comme madame Arriaga les appelle. Comme elle dit, accepter les autres, faire preuve d'indulgence envers eux est une chose, lorsque ce n'est pas fait au prix de nous rabaisser. Une fin de semaine où l'école avait demandé un coup de main de notre part pour faire une corvée du printemps, en faisant le ménage d'une pièce où le concierge range ses équipements, les décorations de Noël et toutes les traîneries qu'il ne sait pas où mettre, j'ai trouvé Marie, enfermée au travers de ce tas de toutes sortes de choses. Et le directeur de l'école qui dit vouloir nous enseigner le respect... Comment est-ce que des jeunes le moins sensés peuvent avoir confiance en un tel homme ? J'ai lu un livre sur l'holocauste l'année dernière ; c'est, à mon avis, une histoire qui a débuté de manière très semblable. Une religion, une race, un nom de famille... et ensuite ? J'admire la philosophie de madame Arriaga, elle confirme ce que j'ai appris dans la famille. Papa et maman ne sont pas du genre à se vanter ni à tenter de convertir le voisinage, mais si on leur demande quelle est leur croyance, ils n'erreront pas en se cachant derrière un vague discours qui ne veut rien dire, comme le directeur de notre école et la plupart des enseignants.

Si nous recevons de la visite à la maison, nous sommes capables d'accepter qu'ils soient d'autres croyances, tant qu'ils respectent les nôtres et qu'ils ne nous demandent pas d'enlever le crucifix. Madame Arriaga croit, comme mes parents, que les gens qui viennent d'autres pays peuvent garder leur dieu dans leur cœur et dans leur maison, tout en respectant nos traditions.

— La nature humaine désole en même temps qu'elle émerveille, reprit Lorraine. Ça me fait penser à ce vieil homme qui est décédé l'hiver dernier dans le troisième rang. Les gens de la place ont raconté qu'il avait passé sa vie à blasphémer, à maudire Dieu et tous les saints, à critiquer. Et dans les heures qui ont précédé sa mort, lorsqu'il l'a sentie venir, il a demandé le prêtre afin qu'il le bénisse et demande à Dieu de lui pardonner, en le laissant venir à lui. Certains diront qu'il l'a fait dans la peur de mourir. Reste qu'il avait le choix de demander qui il voulait. Cette madame Arriaga a raison, Nathaniel. La plupart des gens errent, incapables de s'assumer, incapables de supporter et d'assumer ce miracle que nous sommes tous, menés par leurs peurs et leur ego. Ils savent et sont convaincus de l'existence d'un Être, d'une Grandeur spirituelle, d'où tout prend naissance, mais préfèrent s'en remettre à leur ego, parce que trop faibles pour en garder le contrôle en faisant preuve d'humilité. Plutôt que de tenter de comprendre cette Grandeur, apeurés, ils tentent de la rabaisser pour se mettre au même niveau que les autres. À la vue d'un crucifix, ils iront jusqu'à le faire enlever plutôt que de faire la part des choses, plutôt que de comprendre que Dieu, une autre personne peut le voir en portant un ruban plutôt que dans un crucifix, mais qu'il s'agit du même Dieu. D'autres le verront même dans une arme, leur culture en étant responsable. Il ne s'agirait que d'un peu de compassion et de patience pour leur apprendre qu'il est plus sain d'aimer la paix que de haïr la guerre. On ne parle pas de religion avec un couteau à la ceinture.

La femme, croyante qu'elle était, fit une pause, tandis qu'elle levait les yeux sur la branche du rameau accrochée au-dessus de

la fenêtre de la cuisine. Elle s'y arrêta un moment avant d'avancer :

— Si ton Dieu, si ce à quoi tu crois est bonté, est amour, que ça respecte ton prochain en te permettant d'avancer dans la paix, dans la confiance et dans la sérénité, pourquoi, sous prétexte que nous nommons nos dieux de façon différente, nous essaierions de nous convaincre l'un et l'autre que c'est le nôtre qui est le bon ? Pourquoi tu me demanderais d'enlever la statue de Marie tandis que je te demanderais d'enlever la tienne ? Et pourquoi, si nos croyances respectent l'un et l'autre, une tierce personne viendrait nous demander d'enlever l'un et l'autre ou tenter de nous raisonner pour déterminer qui de nous deux a raison ? Pourquoi je te dirais que mon père est meilleur que le tien si la vie que nous faisons est aussi enrichissante et épanouissante ? Nos pères sont de même souche, ont les mêmes possibilités. S'ils ont eu la conscience et la maturité de développer ces possibilités de façon à faire ressortir le meilleur chez les autres et chez eux-mêmes, parce que leurs croyances étaient saines...

Il y eut un silence, tandis que ceux autour de la table réfléchissaient aux mots de Lorraine, Nathaniel préparait sa question.

— Je me demande, dit-il... et en même temps que je pose cette question, je réalise ma chance et je fais preuve de gratitude... Je me demande pourquoi cet ami dont je vous ai parlé a perdu son père, et pas moi. J'ai déjà entendu cette réponse qui disait que ce n'est pas à nous de juger, mais... Vous avez une idée ?

Mon père, observant le silence qui régnait, parla.

— Je ne sais pas, Nathaniel. Ce que je sais par contre, c'est qu'il y a sans doute une raison. Tu te souviens de cette jeune femme dont je t'ai parlé aujourd'hui, celle d'avant grand-maman ? Je me souviens avoir eu du mal à comprendre pourquoi ça n'avait pas fonctionné pour nous, alors que nous étions tous les deux de bonnes personnes et que nous semblions bien nous entendre. Pourquoi ? J'ai eu la réponse quand j'ai connu grand-maman. La

vie est ainsi faite et l'on se doit de rester sensible aux expériences qu'elle nous offre. C'est facile à dire après, tu vas me dire, et tu aurais raison. Et je suis persuadé que lorsque j'ai fréquenté à quelques reprises cette jeune femme, quelque chose me disait dans mon cœur que ce n'était pas la mienne, tout comme ça m'a dit très fort en moi que grand-maman l'était.

Nathaniel ricana à ces mots.

— ... ça m'a dit... Je soupçonne que ça continue de te le dire encore très fort. Vous êtes comme deux jeunes tourteraux, toujours prêts à vous bécoter.

Il se tourna du côté de Lorraine et Jacques.

— Vous aussi, Lorraine et Jacques. C'est bien de rencontrer des gens comme vous.

Les visages des deux derniers étaient devenus plus radieux, et leurs mains s'étaient rejointes de nouveau. Heureux de ce compliment qui leur était attribué de manière bien personnelle par le jeune homme, ils l'étaient tout autant pour l'espoir que ça pouvait susciter autour.

— Merci, Nathaniel ! dit Lorraine, la fierté enrobant sa voix. C'est un compliment que nous acceptons avec joie. Et sans vouloir nous vanter, je te dirai que nous le méritons. Lorsque nous décidons de faire de notre vie un succès, en en prenant la responsabilité, nous offrons aux autres une vision positive de la vie, une vision de possibilités pour eux aussi. Nous ne pourrions jamais allumer tout le monde. Jamais. Mais pour ceux que nous aurons influencés à prendre eux aussi la responsabilité de leur bonheur, cette vie nous comble.

Elle jeta un regard à son homme, en lui souriant et en serrant doucement sa main.

— Pour revenir à ce que ton grand-père répondait à ta question, renchérit-elle, rendus à une étape de notre vie, en préservant cette conscience que nous avons, nous réalisons que des choses auxquelles nous avons tenu deviennent moins importantes, au point de devenir banales parfois. L'inverse est

aussi vrai. On fait certains choix de façon volontaire, d'autres se font au gré de la vie. Et il arrive qu'un mélange des deux se fasse, un peu comme pour ton grand-père et cette jeune femme. Ils s'aimaient bien, mais il se faisait sans doute de la peine en ressentant que ce ne serait pas la sienne, qu'il s'agissait tout compte fait davantage d'amitié, jusqu'au jour où il a rencontré ta grand-mère. En somme, c'était aussi un choix volontaire, parce qu'il aura écouté ce que lui dictait son âme, je pourrais dire, parce qu'il a pris la responsabilité du message en lui, il a été conduit vers la sienne. Dans le même sens, pourquoi est-ce qu'un travail qui nous semblait correct nous est refusé à la suite d'une entrevue et que, lorsqu'on apprend que le poste a été donné à quelqu'un qui ne le méritait pas, cela nous rend tout de travers ? Et que, si on garde confiance en la vie, en nous, en notre valeur, un autre encore plus gratifiant nous tombe dessus presque par hasard ? Je dis presque par hasard, parce que pour moi, en cette vie, rien n'est laissé au hasard. Tout est une question d'attitude, de confiance. La vie est ainsi faite et il s'agit d'en saisir les signes, tout comme ces occasions. Nous revenons d'un rendez-vous et la route est barrée, ou nous nous rendons à un autre et il y a un retard, un caillou nous arrive en plein milieu du pare-brise ou on échappe un document avant de traverser la rue... Tous des événements qui semblent vouloir s'acharner à nous retarder, mais... Il n'y a pas de coïncidences... ou plutôt, s'il en est, ce sont plus souvent d'heureuses coïncidences.

Elle regarda son homme, encore, avec dans ses yeux étincelants des élans de gratitude. Sa main, toujours dans la sienne, elle reprit.

— Il y a quelques mois, nous devons nous rendre à Montréal pour un rendez-vous que nous attendions depuis longtemps. Nous aurions voulu l'annuler, mais il nous fallait signer un document sur place, et c'est à contrecœur que nous y sommes allés. Moins d'un kilomètre avant d'arriver à un viaduc, une roche, je dis bien une roche et non un caillou, insista Lorraine

en montrant la grosseur avec ses mains, est venue frapper de plein fouet le pare-brise, faisant une marque de la grandeur d'une orange. La frousse que nous avons eue... au point de stationner en bordure de la route, près d'une voie de sortie, afin de calmer nos esprits. Comme nous retrouvions lentement notre calme, les autos se sont mises à ralentir jusqu'à s'arrêter, créant un embouteillage qui s'étendait maintenant à perte de vue devant et derrière nous. Une dame d'environ notre âge a ouvert sa fenêtre pour nous expliquer qu'un énorme morceau de ciment s'était détaché du viaduc et qu'un accident grave s'était produit. Jacques et moi nous sommes pris la main et avons prié et remercié. La roche dans le pare-brise nous avait sans aucun doute évité bien pire. Tu vois, Nathaniel, ce que nous retenons surtout de la vie, c'est que de prendre la responsabilité de la nôtre, de ce bout qui nous appartient, est ce qu'il y a de plus intelligent. Pour cet exemple de viaduc, les gens au gouvernement, les ingénieurs, les uns et les autres se lancent encore la balle pour savoir qui a fait preuve de négligence. Ils veulent le plus coupable d'entre eux, afin de se protéger. Peu importe, il y a une certaine justice, en ce sens que parce que nous avons pris la responsabilité de notre vie et cru en une intelligence infinie, nous avons été protégés ; ça a été plus fort que l'irresponsabilité de ces personnes qui ne prennent pas la leur. Bien que ça puisse sembler ne pas être toujours le cas, il nous faut tendre vers le meilleur, toujours, et faire confiance, non seulement pour nous, mais aussi pour tous ceux qui nous observent autour. Tu réaliseras au cours de ta vie que des gens que tu connaîtras ou non te remercieront pour ce que tu as été pour eux, pour l'exemple que tu leur as donné, par ton œuvre.

Lorraine s'arrêta, tournant la tête vers son homme. Elle savait qu'il appuyait cette conviction et lui offrait avec ses yeux de continuer la conversation, ce qu'il fit.

— Je t'avais dit, Nathaniel, que ma femme voulait refaire le monde. Elle est belle quand elle parle de cette façon, non ? Ça

me redonne mes vingt-cinq ans. Je l'appuie entièrement dans cette mission. Elle est un cadeau du ciel pour moi. Avant de la rencontrer, j'avais déjà une attitude plutôt positive, mais je commençais sérieusement à me demander si je rencontrerais une femme dans son genre. J'ai persisté à la visualiser et voilà... Chaque jour, ou à peu près, des gens sont placés sur notre chemin, la plupart ne sachant plus même où ils vont et qui ils sont. Ils ne veulent plus en prendre conscience, pour l'échec qu'ils sont devenus. Pour des gens comme nous, qui veulent plus, et surtout donner plus, ça peut parfois paraître restreignant. Moins si on se rappelle ceux à qui on peut encore apporter quelque chose plutôt que ceux qui ont baissé les bras. Prends par exemple Françoise, une jeune femme, serveuse au petit restaurant où on va prendre notre déjeuner le dimanche matin. Les deux ou trois premières fois qu'on l'avait rencontrée, on a failli prendre la décision de ne plus retourner à cet endroit, ou demander à être servis par quelqu'un d'autre. Un dimanche, en s'y rendant, on s'est demandé ce qui pouvait bien rendre cette femme si terne. Il y avait moins de monde ce matin-là et Lorraine a commencé à lui parler. Lentement, elle s'est confiée à nous, en nous expliquant que son mari se trouvait à l'hôpital depuis plus d'un mois, à la suite d'un accident. Elle s'inquiétait pour lui d'abord, parce qu'elle ne voulait pas le laisser seul, jamais, pour tout ce gâchis qu'est devenu le milieu hospitalier. Elle travaillait donc de longues journées pour le retrouver ensuite, en devant se taper un trajet de quarante-cinq minutes pour se rendre à l'hôpital, se partageant cette tâche avec une de ses sœurs et un frère à lui. Ensuite, elle s'inquiétait en pensant qu'ils n'avaient pas suffisamment d'assurance pour pallier le manque, et du fait que son travail à lui n'était pas garanti à sa sortie d'hôpital. Ces gens avaient deux enfants. Lorsque nous sommes confrontés à ce genre de situation, aidés par la fatigue, on dirait souvent que tout nous arrive pour s'ajouter au malheur, ce qui tend à faire s'installer le doute, et nous avons alors tendance à croire que nous ne nous en sortirons pas.

Jacques fit une pause, jetant un regard du côté de Lorraine, comme si cela l'aidait à se remémorer les événements.

— En entrant dans l'auto après déjeuner, nous nous sommes pris la main, et avons remercié la vie, remplis de gratitude pour ce que nous vivions. Cette femme s'était confiée à nous et nous avait remerciés de l'avoir écoutée. Dans les jours qui ont suivi, nous avons pris des informations à propos du mari de cette serveuse, après qu'elle nous eut raconté que Robert, c'était son prénom, faisait de la rénovation à son compte. Des gens du voisinage nous ont parlé de ce jeune couple avec compassion, comme quoi c'étaient de bonnes personnes qui faisaient preuve de courage, et qu'ils regrettaient ce qui leur arrivait. Puis, nous avons vérifié quelques travaux qu'avait effectués Robert. Le mercredi, nous sommes retournés au restaurant où travaille Françoise, qui s'est montrée surprise de nous voir un jour de semaine. Nous avons demandé des nouvelles d'eux et avons parlé encore un peu, en apprenant davantage sur leur situation. Ensuite, nous sommes allés au marché et nous sommes arrêtés un instant. Lorraine et moi avons la même idée : aider ces gens. Nous avons mis 500 \$ dans une enveloppe, à leur attention, et sommes passés chez eux après son travail pour la lui remettre. Juste son regard... ça valait bien davantage. À son refus, nous avons insisté pour qu'elle les prenne, en ajoutant que lorsque Robert sortirait de l'hôpital, nous aurions des travaux pour lui à la maison, s'il le désirait. Ça été comme une petite poussée amicale pour eux. Je crois que nous n'avons jamais revu cette jeune femme sans un sourire sur son visage. À partir de ce jour, les choses ont été de mieux en mieux pour eux. Lui est sorti de l'hôpital à peine deux semaines plus tard. Le premier mois, il venait passer deux à trois après-midi à la maison à planifier et avancer les travaux. Nous lui avons offert quelques contrats et l'avons recommandé à des voisins et amis qui l'ont à leur tour recommandé à d'autres. Et sa clientèle d'avant s'est mise à le rappeler. Nous sommes devenus des amis depuis. Un soir, alors que nous avions soupé plus tard,

ils arrivaient à la maison avec leurs enfants, tandis que nous prenions notre café. Nous les avons invités à s'asseoir avec nous. Françoise a sorti une enveloppe pour nous la remettre. Elle contenait 500 \$. Elle nous a dit, en parlant pour leur famille, que nous étions des gens merveilleux et qu'ils n'oublieraient jamais ce geste. Que notre attention à leur égard leur avait redonné l'espoir. Lorraine leur a dit qu'elle avait ressenti qu'ils le méritaient et qu'elle était heureuse pour eux, ajoutant que nous avions tous encore beaucoup appris de la vie.

— Une très belle histoire indiqua mon père, avant de siroter un peu de vin. Très touchante. Pas du tout surprenant de votre part.

Nathaniel renchérit et, observant que Jacques en avait terminé, il demanda à son grand-père :

— Grand-papa, cette histoire des amis de Jacques et Lorraine, et ce que tu me racontais des gens qui n'apportent pas leur contribution, qui ne prennent pas leurs responsabilités... quel parallèle en fais-tu ?

Mon père jeta un œil sur chacun d'eux, peaufinant, préparant sa réponse. Il passait ses doigts sur son menton, comme si ce geste pouvait l'aider à mieux réfléchir. Il respira profondément, expira lentement.

— Ce que Jacques et Lorraine ont fait pour Robert et Françoise est ce que j'appelle savoir investir dans les gens. Insuffler de la vie à la vie, comme le dit si bien un écrivain que j'aime bien lire. Nous sommes tous des humains, nous sommes tous des miracles de la vie, que nous le voulions ou non. Nous sommes tous capables de merveilleux accomplissements si nous remplissons la mission qui nous revient ici-bas. Et ce discours que je t'ai remis sur ce bout de papier dans le véhicule, il faut nous le rappeler et nous le redire constamment. C'est ce que Jacques et Lorraine ont fait. Il peut devenir si facile à oublier lorsqu'une personne traverse des moments comme ce jeune couple. Il faut nous le rappeler pour le miracle que nous sommes, en mettant

notre ego de côté, en taisant nos élans de « Regardez-moi ! » et de « Moi, moi, et moi ! » pour un moment, en faisant preuve d'humilité et de discrétion. Chacun a droit à l'abondance dans sa vie, le seul fait de naître en est une preuve. L'abondance dans l'amour, l'argent, le travail, l'amitié... l'abondance dans tout ce qui est bien et bon pour nous. Et comme nous sommes des humains, même faits pour la réussite, il peut nous arriver d'avoir besoin d'une petite tape dans le dos parfois. Ces mots sur ce papier en sont un exemple. Ce geste de Jacques et Lorraine, notre environnement qu'on choisit stimulant, les gens qu'on côtoie, ce souper entre nous... on doit faire ce choix pour contrer ceux qui ne le font pas, ceux qui n'en prennent pas la responsabilité, et qui sont malheureusement en majorité en nombre.

Mon père était motivé, enthousiasmé, convaincu convaincant. Il livrait un autre de ses discours emballants, si excité par la vie, si persuadé qu'elle en valait la peine... si justement, on s'en donnait la peine.

— Je vais te donner un exemple. Tu te lèves un matin, un peu plus tôt, pour t'assurer d'être à l'heure à ton rendez-vous. Tu avales un bon jus frais et manges une rôtie de pain de blé entier avec quelques noix, avant de passer sous la douche, en te répétant déjà une ou deux fois ton discours personnel pour la première fois de ta journée. Tu enfiles ensuite des vêtements propres et de mise, avant de te regarder dans le miroir pour te dire que tout va très bien et que la vie est magnifique. Tu embrasses les personnes que tu aimes : ta conjointe, tes enfants, tes parents... Jusque-là, c'est plus personnel. Jusque-là... jusqu'à ce que tu mettes les pieds à l'extérieur où sans doute plusieurs événements risquent de venir te tester. Tu te fais couper la route au deuxième coin de rue, tandis que la même route est bloquée un peu plus loin, sans qu'un écriteau t'en ait informé. Un piéton traverse la rue sans regarder si quelqu'un vient, la réunion qui te paraît pourtant importante débute avec vingt minutes de retard, alors que certains arrivent en mangeant et en dérangeant les autres, et se

confondent en excuses de toutes sortes pour leur retard, encore pour attirer l'attention... et on pourrait continuer cette liste encore et encore. Pourquoi ? L'irresponsabilité. L'indiscipline. Le manque de respect et de courtoisie. Nous devons tous nous alimenter, nous laver, nous vêtir. Nous sommes en contact avec des milliers d'informations et entrons en contact avec des dizaines, des centaines de personnes. Toutes les mêmes routes sont à notre disposition pour nous mener aux mêmes endroits, et nous sommes tenus à la même réglementation. La même technologie s'offre à nous, et jusqu'à un certain point, les mêmes stimuli. Pourquoi, alors, je choisis la vie que je fais, une vie qui m'apparaît organisée, et le voisin, une vie si différente ? Pourquoi ce piéton qui traverse la rue sans même regarder s'il vient une auto ? Pourquoi est-ce que cet individu arrive avec vingt minutes de retard ? Qu'un autre parle ou agit de manière déplacée ? Qu'un autre encore ne prend pas la responsabilité de ses 20 kilos en trop ou de sa santé, ou de sa présence auprès des siens ? Et cette présence, je ne parle pas d'être assis devant la télé toutes ces soirées... La question essentielle à sa vie : pourquoi un individu à qui lui a été donné le privilège de naître ne prend-il pas la responsabilité de sa vie en devenant le meilleur de lui-même ? En se dotant d'une mission noble ? Environnement négatif ou contraignant ? Manque de connaissances, de motivation ? Irresponsabilité ? Mon expérience de vie m'incite à croire que c'est l'irresponsabilité et la paresse de la plupart d'entre nous qui nous évitent de prendre la responsabilité de notre vie.

Mon père fit une pause. Il se redressa dans la chaise, et plaça ses mains jointes sur la table. Mi-souriant et affichant un non verbal qui indiquait qu'il reprendrait bientôt.

— Il y a des exceptions et c'est surtout ces personnes que nous devons tenter d'influencer par nos actes. Un peu comme cette histoire de Jacques tantôt, celle de cette jeune famille. Je me souviens d'un jeune homme, mi-vingtaine, venu me rencontrer pour faire partie de mon équipe de travail. Issu d'un milieu

relativement négatif, il ne croyait pas réellement à sa chance et était venu en entrevue après que je l'eus invité à le faire, par un concours de circonstances, je l'avais en quelque sorte mis au défi. Un voisin lui avait recommandé de me contacter, et il avait trouvé le courage de me téléphoner. Un jeune homme très poli, respectueux, et malgré ses vêtements très simples, bien mis. Plus je parlais avec ce jeune homme, plus il me surprenait et me fascinait. Je sentais que c'était réciproque. Bourré de rêves et d'idées, il les avait enfouis profondément en lui. Je n'ai rien fait sinon l'écouter, en me montrant intéressé. Et plus je l'écoutais, plus ses yeux scintillaient et plus son corps se détendait et s'exprimait. Puis, j'ai demandé le plus sincèrement du monde ce qu'il pourrait apporter à une entreprise comme celle où je travaillais à l'époque. Il m'a avoué très peu en savoir sur nos produits, et m'a expliqué comment il ferait pour les connaître. Il était prêt à respecter un horaire de 40 heures par semaine et à en faire autant s'il le fallait, les premiers mois, pour apprendre et pour se spécialiser. Il était prêt pour une période d'essai, en précisant que s'il aimait ce travail, il ferait le choix de réussir. Enfin, je lui ai demandé pourquoi il n'était pas venu me rencontrer avant aujourd'hui. Il m'a regardé dans les yeux, a souri, a inspiré tout l'air qu'il pouvait, l'a expiré un peu en m'imitant, peut-être, avant de répondre quelque chose de semblable : « J'ai été élevé dans une famille qui voit le mal partout, qui écoute les nouvelles à longueur de journée, qui lit les journaux et les potins entre les nouvelles télévisées, qui travaille en faisant des métiers pour lesquels elle n'a pas à se casser la tête. Une famille qui étouffe les rêves qu'elle croit secrètement possibles. Une famille qui est avant tout la mienne et, même si je ne suis pas d'accord avec leur vision, que je respecte pour m'avoir donné la chance d'être là. Encore davantage aujourd'hui, en ce moment, pour m'avoir donné la chance de vous rencontrer. Je ne suis pas venu avant parce que j'avais presque pris l'habitude de faire comme eux. Ça m'a pris tout mon courage pour le faire et je réalise en vous parlant

comme c'était ridicule, qu'il vaut toujours mieux affronter nos peurs et qu'elles sont la plupart du temps irréelles. M. Lamarche, a-t-il continué, parce que vous m'avez écouté comme si j'étais quelqu'un d'important, peu importe que vous ayez un emploi à m'offrir ou non, je sortirai de votre bureau avec une vision différente de qui je suis et de qui je veux être, et décidé à vivre mes rêves. Le travail que j'ai en ce moment me suffira à louer un appartement afin de prendre une certaine distance des miens. Et dans cet appartement, du moment qu'il y aura une place pour une bibliothèque dans laquelle je pourrai mettre tous les livres de motivation et les biographies des grands de ce monde que j'achèterai, et un appareil pour écouter quelques DVD du même genre, ce sera correct pour moi. Et je trouverai un nouveau travail, ici ou ailleurs, mais ce n'est pas tout ce que vous m'avez offert aujourd'hui. Je vais travailler sur moi, à m'améliorer, je vais trouver la femme que je veux aimer, et je vais apprendre à jouer de la guitare. »

Mon père prit une autre pause avant de poursuivre, son corps exprimant intensément l'idée qu'il revivait ce moment.

— Après vingt, vingt-cinq ans, je le revois comme si c'était il y a quelques minutes. Les yeux pétillants... si pétillants. Parce que j'avais fait mienne cette façon de vivre et d'être, il revivait. Quel cadeau ! Quel sentiment ! J'étais presque sous le choc, sous le charme de ses mots, de ce qui émanait de lui, si je puis dire. J'ai répété une phrase qu'il avait dite : « Une famille qui étouffe les rêves qu'elle croit secrètement possibles. » Que veux-tu dire par ces mots, Nick ? lui ai-je demandé. Il a répondu : « Les gens dans ma famille ne sont pas de mauvaises personnes, mais soumises à ce que les autres pensent. Lorsqu'on se fait remplir la tête de toutes ces mauvaises nouvelles et de toutes ces vedettes qui disent avoir toutes les solutions, mais qui restent assises derrière l'écran sans rien faire de plus que de se faire aduler, ou derrière leurs potins pour assurer ce même vedettariat... Mes parents, mes frères, mes sœurs, et les autres, oncles, tantes, cousins, cousines,

sont devenus un peu ça. Ils proposent bien des solutions, en restant tout bonnement en retrait, afin de ne pas en prendre la responsabilité. Ils mettent une semence en terre, sans l'arroser, sans l'entretenir ensuite. Comme un soubresaut dans leur vie, ils mettent une idée dans leur tête, dans la tête des autres, et ne l'entretiennent pas. Ou un rêve qu'ils croient possible, qu'ils laissent mourir. Et leurs conversations se résument sans cesse par des regrets qu'ils camouflent en excuses. Quand je dis qu'ils étouffent des rêves qu'ils croient possibles, c'est ce que je veux dire. Je ne leur raconterai pas ce que j'ai appris de moi ici aujourd'hui. La responsabilité du succès est trop risquée pour eux et ils tenteraient aussitôt de m'en protéger. En sortant d'ici, je vais trouver cet appartement, aller chercher de quoi manger pour quelques jours et m'inscrire à ce cours de guitare que je retarde depuis toujours, et à une formation qui me tente depuis quelques mois. Je vais trouver un nouveau travail d'ici la fin du mois. »

Mon père, tel un rêveur éveillé qui fait le plus beau rêve, jeta un regard fier sur Nathaniel, qui lui, attendait la suite avec impatience, toujours séduit par ses histoires.

— Je l'ai regardé un moment et, comme j'allais parler, il a demandé en riant :

— Vous semblez songeur. Vous croyez à mes rêves ou vous pensez que je suis un peu fou ?

— Un mélange des deux, je dirais. Je crois que tu es un peu fou... de la vie. Je crois à tes rêves, mais je dois t'informer que tu t'es trompé dans la séquence.

— Je me suis trompé ? Comment pouvez-vous savoir ? Vous croyez que je n'y arriverai pas ?

— Sans doute... Cela t'appartient ! Et c'est à toi de voir ! Je faisais seulement allusion à la séquence de tes prochaines actions. Tu mettais le travail en dernier... Nick, très sincèrement, je n'ai rien de disponible présentement à offrir, mais si tu le désires, j'ai un poste à te confier. Je ne vais pas laisser un jeune homme comme toi aller travailler chez la concurrence.

— Vous êtes sérieux, là ?

— Quand peux-tu commencer pour nous ?

— Attention ! M. Lamarche, je peux commencer dès demain matin, si vous voulez.

— Et ton emploi actuel ? Tu dois remettre un avis...

— Je travaille de 16 h à minuit. Comme vous dites, je dois donner un avis de deux semaines. Je tiens à respecter cette règle. Je crois que ça peut me revenir un jour. Si vous voulez, je peux me rendre disponible ici le jour. Je pourrais travailler de 7 h à 15 h avant d'aller faire mon quart de soir à mon travail. Lorsque ces deux semaines seront derrière moi, je pourrai m'ajuster à votre demande.

— Nous sommes mercredi, dis-je. Il y a toutes ces choses que tu viens de me nommer. Que dirais-tu de prendre le reste de la semaine pour les entreprendre et débiter ici lundi ? Ça te conviendrait ?

— Ce serait parfait ! M. Lamarche. Parfait ! Et dites-moi, si vous n'avez rien de disponible, quel est ce poste que vous voulez me confier ?

— La période intense des vacances débute dans quelques semaines. Je songeais depuis un moment déjà à essayer quelque chose. Lorsqu'un de mes employés s'absente le temps de son congé, il se fait remplacer par un autre d'un secteur différent, qui doit travailler plus fort au risque de négliger le service. J'aimerais te former à un de ces postes, afin que tu les remplaces. Il y a aussi que je m'attends à une retraite au cours des six prochains mois. Puis... un œil neuf dans la place... Tu as de bonnes idées et au cours de ton apprentissage, j'aimerais que tu me fasses part de ce que nous faisons très bien ici, et de ce que nous pourrions améliorer. Pour cette portion de ton travail, cela reste entre nous pour le moment. Je ne voudrais pas que les gens qui sont dans mon service changent leurs habitudes parce qu'ils se sentent surveillés. Je veux la réalité, cela dit sans arrière-pensée, parce que je crois mes employés compétents et actifs. Tu comprendras que la discrétion sera de mise.

Nick se leva en me tendant la main.

— C'est une journée extraordinaire pour moi, M. Lamarche. Le début d'une belle association et je ferai tout mon possible pour que vous soyez toujours fier de la décision que vous venez de prendre. Si vous n'avez rien d'autre pour le moment, dites-moi à qui je dois me rapporter à mon arrivée lundi, et à quelle heure. Et j'aimerais bien visiter vos bureaux et votre entrepôt.

Nathaniel, observant mon père pensif et souriant, demanda :

— Qu'en est-il de Nick aujourd'hui ?

— Quelques semaines après avoir débuté dans mon service, il a rencontré une jeune femme du nom de Pascale, avec qui il s'est marié environ un an plus tard. Ils ont deux merveilleux enfants et semblent filer le parfait bonheur. Ils possèdent une maison un peu en banlieue et nous les côtoyons quelques fois par année. Ils se sont réservé une pièce pour la musique. Nick joue de la guitare et leur fille, le piano. Comme il me l'avait dit, j'ai toujours été fier de la décision que j'avais prise ce jour-là. Une décision qui était plutôt un choix. Côté travail, malgré les offres qui lui ont été faites, il occupe toujours un poste semblable, à la différence qu'il ne fait plus de remplacement de vacances. On lui a ajouté quelques tâches lors de mon départ. Nick et son épouse sont le genre de personnes responsables, tout comme nous. Le genre de personnes qui font que la vie continue. Ça me fait penser à un souvenir. Une dizaine d'années avant cette rencontre avec Nick ; la compagnie pour laquelle je travaillais alors tirait de la patte. La discipline et le respect avaient lentement laissé la place à l'indiscipline et au je-m'en-foutisme. Comme j'arrivais tôt le matin, je pouvais observer ce phénomène qui prenait de l'ampleur chaque jour. Les gens ne se ramassaient plus dans les bureaux et ne faisaient plus attention. Les fleurs, la propreté, la fraîcheur, la bonne humeur du personnel qui égayaient nos clients étaient lentement remplacées par les taches sur les planchers, les odeurs désagréables et les traîneries, sans compter les bavardages de corridor de plus en plus négatifs et insidieux.

Les nouveaux propriétaires, la fille et le fils de l'ancien patron n'y voyaient rien. J'avais eu beau en discuter avec eux à quelques reprises, en leur fournissant des chiffres indiquant des revenus à la baisse, ils mettaient tout sur le dos de l'économie du moment, ajoutant qu'il leur faudrait trouver des façons de diminuer les dépenses. Alors que tout ce qu'ils avaient à faire était de trouver une façon d'exiger de nouveau la fierté dans notre équipe, comme au temps de leur père. Un matin, assis dans mon bureau, je me suis arrêté à réfléchir à la façon dont je pouvais continuer d'avancer dans ce qui semblait être devenu pour moi une impasse. J'avais relu mon texte positif et l'idée m'est venue d'ajouter des ordres à mon esprit. Plutôt que d'observer tous ces comportements destructifs, sans les nier, j'allais me concentrer sur les éléments constructifs. Je me suis mis à imaginer les nouveaux propriétaires intègres et disciplinés. Je les visualisais, en les voyant et en les entendant même remercier leur père de cet héritage et lui faire la promesse de faire tout leur possible pour remettre l'entreprise sur les rails. Je les voyais présider des rencontres hebdomadaires afin de parler des normes et des comportements qui seraient appliqués sans détour. J'imaginai les employés fiers, un bouquet de fleurs frais chaque lundi sur le bureau de la réceptionniste, et tous ces détails qui font toute la différence. Puis, au bout de quelques semaines, le téléphone sonne. Le président de notre concurrent principal, un ami de M. Jasmin, notre ex-président, est en ville et demande à dîner avec moi. Il est 10 h 30 et ça me dit très fort d'accepter, ce que je fais. Je connais son intégrité, je reconnais que les choses ne font qu'empirer au bureau pour lequel je travaille, alors que la stabilité règne chez ce concurrent discipliné pour lequel j'ai toujours eu grand respect. Je me dis qu'une discussion avec cet homme que je respecte aura à tout le moins le bénéfice de me stimuler. C'était peu dire, à 13 h 30, j'avais un nouvel emploi, où j'ai travaillé, si je puis dire, le reste de ma carrière.

Mon père se recula dans sa chaise en s'étirant, affichant toujours ce non verbal indiquant qu'il allait poursuivre.

— Bleu-vert d'été ! Tu vois, Nathaniel, j'ai eu beaucoup de peine pour cet ancien président, qui avait beaucoup fait pour moi. Pour cette raison, j'ai voulu voir les choses différemment, de manière positive. Et une réponse m'est venue. Je l'ai écoutée. Vient un moment dans la vie où on doit savoir se distancer de certaines personnes ou certains comportements qui nous minent, et se rapprocher d'autres, qui nous inspirent. Cet après-midi-là, je ne suis pas rentré au bureau, me dirigeant plutôt au bureau de M. Jasmin. Nous avons discuté tels de vieux amis. Je ne lui ai pas dit que je venais d'accepter ce poste. Avant de le quitter, il m'a serré la main en me servant cette réflexion : « Jean, vous n'êtes plus heureux dans cette compagnie. Faites ce qu'il y a à faire pour vous. Mes enfants ne le feront pas. Et merci pour cette amitié de toutes ces années. » C'était la première fois que je voyais des larmes dans les yeux de cet homme. Je l'ai remercié pour tout ce qu'il avait été et ce qu'il avait représenté pour moi. Je suis rentré à la maison et j'ai fait la cour à ta grand-mère, avant de l'inviter à souper. Je lui ai brièvement raconté ma journée, elle m'a serré la main et m'a souri, un sourire pour m'indiquer qu'elle m'appuyait entièrement. Ah !... Nathaniel ! ta grand-mère, si tu savais comme elle me rend fort...

Ce discours de mon père remplissait d'énergie Nathaniel. Une énergie qui lui rendait ses propres réponses, qui l'aidait à préciser l'homme qu'il voulait devenir. Nous lui avons fourni les bases, il lui restait à construire sur ces assises. Lorraine offrit le café, tandis que Jacques ajoutait un petit fortifiant qui en ferait un café au brandy, sauf pour Nathaniel qui choisit un café moka. La discussion reprit bientôt de plus belle, amorcée cette fois par Jacques.

— Ce bout de vie que tu nous racontais, ce choix que tu as fait... Tu imagines que si tu n'avais pas changé de compagnie, nous ne nous serions peut-être jamais rencontrés ? C'est dire tout l'impact qu'engendre un geste que nous posons, parfois. Il n'y aurait pas toi, pas Nathaniel ce soir, pas ses parents que nous

avons eu le plaisir de rencontrer, pas toutes ces idées que tu nous as mises dans la tête toutes ces années... oh ! de bonnes idées, je précise.

En tournant la tête en direction de Nathaniel, Jacques renchérit :

— Tu le sais tout comme nous, ton grand-père a toujours de bonnes idées.

— Il a raison, approuva Lorraine.

— Si mes idées vous semblent bonnes, expliqua mon père, c'est que vous savez qu'elles ne vous ont jamais été imposées, que vous pouvez en retirer ce qui fait votre affaire, sans penser que je vous jugerais pour cela. C'est ce que j'ai toujours essayé de prôner dans mon entourage.

— Tu te souviens, dit Lorraine, cette rencontre que nous avons eue avec ce député dont j'ai oublié le nom et le maire ? Je fais un résumé pour que Nathaniel comprenne. Il y a environ cinq ans, ce député avait organisé une rencontre pour les citoyens, afin qu'on y apporte des idées neuves pour régler les conflits du moment... toujours les mêmes aujourd'hui. Jacques ne pouvant être présent, j'y suis allée avec tes grands-parents. Ce député véreux a tenté de nous avoir. Nous connaissions sa réputation et y étions préparés. Le maire, qui devait assister à cette rencontre, les conseillers et quelques autres personnages politiques ne s'étaient pas présentés. Jacques l'avait appris d'une connaissance qui faisait dans la politique à l'époque. Nous nous y sommes tout de même rendus, et sont aussi venues une centaine de personnes. Ce que cette connaissance avait su aussi, c'est que ce député, pour se faire un nom, avait falsifié l'invitation et, plutôt que d'inviter tout ce beau monde, y compris nous, il avait fait circuler deux invitations, soit l'une pour nous, et l'autre, une semaine plus tard, pour les politiciens, à qui il présenterait nos idées recueillies, pour se faire valoir à nos dépens. Très mauvaise idée et il l'a su bien rapidement. Nous avons peu parlé ce soir-là et nous nous sommes arrangés à son insu pour assister à cette deuxième rencontre avec les élus. Je me souviens encore de

l'expression sur son visage. Je n'ai jamais revu cet homme. Tout ça pour dire, ton grand-père avait apporté d'excellentes idées... et tu connais la plupart des politiciens... Ils mettent les bonnes idées de côté, pour les ressortir au moment des élections, et se faire passer pour les héros, au détriment des premiers.

— Quelles étaient ces idées ? demanda Nathaniel.

— Explique-lui celle par rapport aux heures de pointe de la circulation, et de cette autre concernant la santé. Celle sur l'éducation aussi, précisa Lorraine à mon père.

— Oh ! s'exclama Jean... des idées toutes bien trop simples pour nos élus. Ils veulent tellement tout compliquer. Elles n'ont d'ailleurs jamais été expérimentées et nous sommes toujours dans le même pétrin, à payer des taxes et des impôts, déguisés ou non, qui n'en finissent plus. Une de ces idées était aussi simple que de limiter l'accès aux poids lourds aux heures de pointe. Je m'explique. De 6 h à 8 h, et de 16 h à 18 h, aucun véhicule de plus de 4 roues sur la route, ainsi que certaines machineries tels les équipements lourds ; les équipements de ferme par exemple. Bien sûr, les autobus et les véhicules d'urgence auraient toujours priorité. Hélas ! selon eux, une idée bien trop simple qui soulèverait le tollé des entreprises de transport, entre autres. Nos gouvernements actuels n'ont pas la compétence pour gérer une telle crise qui améliorerait pourtant de beaucoup la circulation. J'en ai parlé à un ami camionneur qui l'approuvait. Il n'aurait qu'à s'organiser pour livrer plus tôt ou plus tard, profitant de ces deux blocs d'heures pour préparer ses chargements ou pour décharger ses livraisons. L'idée était, dans un premier temps, de désengorger la circulation, et dans un deuxième temps, de diminuer les risques d'incidents et d'accidents. J'ai pu vérifier que certains pays en ont fait l'expérience et ça porte ses fruits. J'ai parlé de cette idée à un ingénieur ; ce dernier croit même que ça ajouterait de la longévité à nos routes et à nos ponts.

— Et quels autres prétextes ils t'ont servis ? demanda Nathaniel.

— Oh ! tu sais, la politique. On essaie de tourner en rond le plus longtemps possible en espérant qu'on oubliera de quoi on parlait... Il s'agirait de trouver la bonne personne à qui en parler. Il y a que maintenant que je suis à la retraite, j'ai mes passions à entretenir et j'ajuste mes sorties en fonction des heures d'achalandage.

— C'est une excellente idée à mon avis, grand-papa. Ça prend un début à tout. Comme ça s'est produit pour la cigarette dans les endroits publics. Tu as vu tous ces fumeurs qui sortent fumer à l'extérieur l'hiver ? Qui aurait cru que les gens iraient jusque-là pour pouvoir se défaire la santé ? Sûrement pas les gens au gouvernement ! Un gars dans ma classe a fait sa dissertation sur le phénomène que ça a entraîné dans les restaurants. Il paraît que parmi ceux qui ont le plus protesté contre cette réglementation se trouvaient les propriétaires de restaurants et de clubs, parce que, selon eux, ne plus avoir le droit de fumer dans ces endroits leur ferait perdre la plus grande part de leur clientèle. Son enquête a révélé que l'effet a été tout le contraire. Et que non seulement la clientèle avait plutôt augmenté, mais que la qualité s'était améliorée. Les gens au gouvernement n'ont pas eu le courage de réglementer les terrasses, mais selon lui, ce n'est qu'une question de temps. Ça lui a même donné le goût de s'impliquer personnellement en se donnant un défi : si on a toujours le droit de fumer sur les terrasses dans un peu moins d'un an, le jour de son anniversaire, il préparera une pétition afin d'avoir le nombre de signatures pour la présenter au Parlement. Qui sait, je pourrais songer à faire la même chose avec ton idée pour la circulation ? Tu crois que j'aurais des chances ?

— Eh bien ! s'exclama Jacques. Tu aurais déjà une centaine de signatures, juste entre nous. Les nôtres, tes grands-parents, tes parents, la tienne et celle de quelques amis et connaissances.

— Sûr ! rappliqua mon père.

— Et tu imagines un jeune homme de ton âge réaliser un tel coup ? demanda Lorraine.

— Si on y pense bien, avança Jacques, et que le dossier est bien monté, c'est sans doute un excellent moment pour le faire. On parle du nouveau pont Champlain dans une dizaine d'années, de la réfection ou de l'entretien des autres ponts, de nos viaducs qui s'écroulent les uns après les autres, des embouteillages créant des temps d'attente de plus en plus longs et pénibles... Il est temps d'apporter de nouvelles idées sur la table. Bien qu'elle paraisse trop simple pour les décideurs, ce serait quoi d'essayer ? Par exemple, en juin, une annonce pourrait être faite qu'à partir du 1^{er} septembre, une réglementation à titre d'essai pour six mois sera en vigueur. Que si on en arrive à réduire les bouchons et les embouteillages de 10 % ou plus, celle-ci restera de façon permanente.

— C'est bon, ça ! Jacques. Et dites-moi, si je m'impliquais dans un tel projet, sans vous investir beaucoup, vous pourriez me guider, en me faisant profiter de votre expérience et de vos contacts ? demanda Nathaniel.

— Sans doute ! parla mon père, un peu inquiet.

Lorraine, ayant fait le lien entre le non verbal et le ton qu'avait pris papa, prit la parole.

— Je comprends ton inquiétude, Jean. Tu vois déjà Nathaniel devoir se battre contre ces stupides politiciens qui ne parlent que par l'entremise de leurs ego. Mais tu sais bien que dans tous les métiers, il y a du bon monde. À nous de l'aider à les trouver. Une fois éliminés tous les beaux parleurs et ceux qui parlent fort, il suffira de faire une recherche dans ceux qui restent. C'est déjà un premier tri intéressant, non ?

— Chère Lorraine ! dit mon père en tournant la tête vers Jacques. Elle me fait parfois penser à Élaina. Il semble toujours y avoir une solution...

— Il semble ?... gronda Lorraine. Pourquoi ce Il semble ? Tu crois que Nathaniel pourrait se faire mal, et ça rend tout à coup ce projet moins certain ?

— Eh ! mon vieil ami, invita Jacques. On n'envoie pas un homme au champ sans lui mettre un gant dans la main.

— Jacques, tu crois que ces gens vont se limiter à frapper une seule balle, surtout si Nathaniel attrape la première ?

— Comme Lorraine dit, à nous de trouver du renfort. S'il le faut, nous trouverons des politiciens honnêtes qui sont à leur retraite, et qui ne risqueront pas de se faire mettre sur une tablette s'ils deviennent trop audacieux.

Conscient de la sagesse et du calme habituel de mon père, et du fait qu'il devenait nerveux, Nathaniel voulut le rassurer.

— Grand-papa, ne t'inquiète plus de ces choses pour ce soir. Revenons à des sujets plus joyeux, tu veux bien ?

— Je veux bien, Nathaniel, dit-il, résolu. Tu as raison. C'est très sage. Changeons de sujet. Nous en reparlerons à un autre moment, après y avoir réfléchi. Merci.

Et en se tournant vers Lorraine, pour détendre un peu l'atmosphère, mon père ricana :

— Il te reste de ton foutu dessert, Lorraine ? Je prendrai encore quelques grammes, si tu veux bien. Je sais... mais je marcherai davantage demain.

— Si tu préfères, question de te faire perdre quelques calories, je pourrai ajouter une ou deux tâches à ta liste ! ricana à son tour Lorraine.

— Ne joue pas sur mes émotions, tu veux ? Jacques se sacrifiera pour son vieil ami...

— Pour son vieil ami... Attends un peu ! dit-il, motivé. Ma mère disait qu'on ne doit pas terminer une journée ou une conversation sur une mauvaise impression. Je vais vous en raconter une bonne. Nathaniel, écoute bien ça. Je demande ton attention parce que ton grand-père, il va encore me répéter que je lui ai déjà racontée. Cette histoire bouclera la boucle à la circulation pour ce soir. Il y a quelques années, un ingénieur a eu l'idée, je ne sais plus pour quelle raison – ils n'en ont pas toujours –, d'inverser le sens de la circulation. Ils font une réunion et, alors que cet ingénieur explique que les véhicules, plutôt que d'aller à droite, iraient à gauche, un journaliste qui

avait été invité demande : « Et quand comptez-vous mettre cette nouvelle formule en application ? » Le ministre des Transports lui répond aussitôt, tout fier de lui : « Le chef ingénieur et moi avons convenu de débiter dès septembre. Nous débiterons avec les camions. Si tout va bien, en octobre, nous ferons la même chose avec les autos. »

Mon père hochait la tête de droite à gauche, l'air découragé, tandis que Jacques demandait à Nathaniel.

— Tu la trouves bonne, toi, Nathaniel ? Elle est bien bonne, non ? Ton grand-père ne la rit plus parce qu'il trouve qu'elle est trop semblable à trop de réalités politico-municipales-gouvernementales. Il faut bien rire un peu parfois.

Mon père reprit :

— Il y a des blagues plus drôles que d'autres. Et puis, c'était la combienième fois que tu la comptais ce soir ? Dis-moi, Lorraine, vous avez reçu votre invitation de la part de Guinness ?

— Tiens donc ! reprit Jacques. Tant qu'à te retenir pour ne pas rire, raconte donc tes autres idées à propos de la santé et l'enseignement ? Ça nous changera de la circulation.

— Il y a sûrement d'autres sujets plus intéressants pour ce soir...

— Fais plaisir à Nathaniel ! Allons donc ! De toute façon, tu n'as pas le goût de rire de mes blagues.

— Je veux bien t'en laisser raconter quelques-unes. Pendant ce temps, j'irai à la salle de bain.

— C'est là tout l'effet qu'elles te font ?

— Je l'aime bien, celle-là. Elle fait naturel, je trouve.

Une fois mon père revenu, tous les quatre s'étaient assis de nouveau et remis à la discussion. Sous l'insistance de Jacques et de Nathaniel, papa accepta de reparler des idées qu'il avait eues.

— Bien... concernant le système de santé, lorsque mon père est décédé il y a de cela quelques années, sauf lorsque j'ai visité ma sœur à l'hôpital et des connaissances parfois, je n'avais pas vraiment réalisé à quel point le système est malade. C'est devenu

une risée d'avoir le culot de l'appeler encore un système de santé. J'ai d'ailleurs vu une annonce publicitaire chez le coiffeur la semaine dernière qui donne une image merveilleuse de « notre système ». Une publicité payée à même notre argent... quelle honte ! Bleu-vert d'été ! Et personne ne proteste ! Je comprends pourquoi les Mongrain, Arcand et compagnie sont si populaires auprès de la population, qui préfère entendre ces gens qui chialent contre les autres, que ceux qui agissent. Il y a de meilleures façons d'agir que de crier au loup. Le ministre prend les citoyens pour de parfaits imbéciles. Vous savez que la loi dit que si on voit une personne blessée, on doit intervenir, un peu comme tout bon père de famille le ferait ? Dites-moi alors, dans ce pays où l'on possède une médecine à la fine pointe, regroupant des compétences parmi les meilleures, de l'équipement sophistiqué qui fait l'envie de bien d'autres, pourquoi est-ce qu'on laisse mourir des gens par négligence, sans risque d'être puni ? Comment un gouvernement et des citoyens peuvent-ils accepter cela ?

Il est rare que la désolation vienne forcer les plis du visage de mon père, pour le laisser offrir autre chose que la sérénité. C'était pourtant le cas depuis qu'il avait entamé ce sujet épineux qui concernait le fait de laisser tomber les nôtres, et par surcroît, de les banaliser au point de les ridiculiser à en perdre tout respect.

— Quand mon père a été hospitalisé, quelque temps avant de décéder, reprit-il, une dame qui passait dans le corridor a échappé un peu d'eau sur le plancher, à peine la grandeur d'une main. Ça a créé tout un brouhaha. Comme elle n'avait rien pour l'essuyer, elle en a informé l'infirmière au poste. Celle-ci est allée à l'autre extrémité du corridor, pour en ramener un cône orange et le déposer près de l'eau, comme s'il s'était agi d'un virus mortel. La dame qui avait échappé l'eau, restée là afin d'éviter que personne ne glisse en y mettant le pied, lui dit : « Inutile de laisser ce cône pour si peu. Apportez-moi simplement un chiffon. Je vais l'essuyer moi-même. » « Non ! Non ! lui répond aussitôt

l'infirmière. Je vais appeler le concierge, qui viendra le faire. Ça fait partie de son travail. » La dame ajouta : « Mais ça n'a pas de bon sens, voyons ! Donnez-moi un simple essuie-tout. Inutile de faire se déplacer quelqu'un pour si peu. » « Je n'ai pas le temps, dit-elle. Il s'en occupera. » Comme je tentais de faire avaler un breuvage vitaminé à mon père, je n'ai pas trop fait attention à ce qui se passait. Ce n'est qu'une dizaine de minutes plus tard, en voulant aller demander un médicament pour lui, que j'ai failli m'enfermer sur ce foutu cône, toujours en place. Le temps de me rendre au poste des infirmières, deux patients en fauteuil roulant ont eu toute la difficulté du monde à contourner cet obstacle, alors que des travaux étaient en cours sur un des murs du corridor. Deux infirmiers ont eu la même difficulté alors qu'ils transportaient une personne sur une civière. Comme l'heure des visites s'était pointée, bleu-vert d'été ! il y avait maintenant un embouteillage devant la porte de la chambre où était alité mon père. C'en était plus qu'assez, cette farce. Je suis revenu à la chambre récupérer un papier essuie-tout et j'ai essuyé la trace d'eau et placé le cône dans un meuble en bordure du corridor, afin de ne plus en entendre parler. Il devait bien y avoir une demi-heure que j'étais là lorsqu'arrive le fameux concierge avec une moppe et une chaudière assez grande pour essorer l'eau d'un aquarium, qui cherche de l'eau à essuyer. Mon père était sur le point de s'endormir et cet homme parlait de plus en plus fort, demandant où était l'eau. Je m'approchai du corridor, un doigt sur la bouche, pour lui faire comprendre que quelqu'un dormait. Avec la seule envie de lui dire qu'il n'y avait plus d'eau à essuyer, parce qu'elle avait fini par sécher, je lui dis la vérité. « Mais vous n'aviez pas à faire cela ! C'est mon travail. Je suis parti du premier étage, à essuyer un dégât dans la cuisine. Je suis venu pour rien. » « C'est plutôt à la personne qui vous a appelé que vous devriez dire cela, cher Monsieur. Il n'y avait que quelques gouttes d'eau. Je les ai essuyées pour éviter un incident et tout le spectacle que ça semblait offrir. Mon père était souffrant et je voulais le calme.

Pour utiliser l'expression populaire, je pense que cette personne a fait une tempête dans un verre d'eau. » Cette histoire s'est poursuivie au poste des infirmières encore une bonne vingtaine de minutes, alors qu'elles en ont fait leur sujet principal, me faisant même la réflexion qu'elles pourraient se servir de leur syndicat pour me poursuivre en justice. Quel gaspillage ! Et ça s'est passé comme ça toute la semaine de son hospitalisation. Bruit incessant et la plupart du temps inutile, gaspillage, perte de temps, tirailage pour avoir un médicament pour mon père souffrant. Je me souviens d'une fois où ça a pris plus d'une heure pour en avoir un. Mon père, pourtant si peu plaignant, en pleurait presque et s'était découragé tant sa douleur augmentait. Il m'a fallu contacter son médecin pour lui demander de l'aide. « Pourquoi l'infirmière ne veut-elle pas lui donner le médicament auquel il a droit ? » demanda-t-il. « Oh ! Ce n'est pas la question, dis-je. Elle veut bien le lui donner... une fois qu'elle aura fini de raconter son dernier voyage dans le Sud, et ça fait plus d'une heure qu'elle y est. » Je crois que sa responsable d'unité a eu droit à un petit discours qu'elle n'a pas du tout apprécié. C'est elle-même qui est venue donner le médicament à mon père, des fusils dans les yeux, sans dire un seul mot. Et c'est le même regard de la bronzée auquel j'ai eu droit quand je suis passé devant le poste un peu plus tard.

Nathaniel regardait mon père qui faisait non de la tête, pour exprimer que ce genre d'histoire ne devait pas exister.

— Dès la semaine suivante, reprit-il, je sortais mon père de cet hôpital, non sans avoir vu tous les intervenants sociaux en place, sauf une dame qui semblait avoir encore la faculté de réfléchir, essayer de nous en empêcher, en voulant nous convaincre que nous ne prenions pas la bonne décision, et que nous serions responsables des conséquences. « Consacrez plutôt vos énergies à tenter de faire un peu de ménage dans votre bordel, dis-je. L'humanisation, ça vous dit quelque chose ? Moi, c'est ce que je suis en train de faire pour mon père ». Vous voyez ! Je

peux comprendre qu'un système tire de la patte et qu'on se retrouve les manches pour le remettre sur pieds. Ce que je n'accepte pas, c'est qu'un ministre supposément responsable de la santé connaisse la situation réelle de notre système et se borne à vouloir nous faire croire qu'il est le meilleur et que tout va bien. Pour moi, tenir de tels propos, c'est aussi grave qu'être un criminel. L'humanisation, ça ne se fait pas en construisant et en démolissant continuellement des édifices. Ce phénomène ne fait que changer le mal de place et gaspiller notre argent, parce que non seulement le système est malade, mais les gestionnaires le sont tout autant. Ça crée un trou qu'il devient de plus en plus difficile de remplir. Et ce gouvernement qui vide de plus en plus nos poches abuse de notre générosité. Où vont tous ces millions amassés par toutes sortes d'œuvres bénévoles ? Et tous ces millions économisés par ces gens qui font attention à leur santé et qui s'exercent et qui s'entraînent ? Je parlais du gym tantôt. Ça me fait penser... plutôt que de toujours vouloir écraser le peuple, pourquoi un gouvernement n'offrirait-il pas une déduction fiscale pour une personne qui s'entraîne régulièrement, au moins trois fois par semaine ? Elle n'aurait qu'à fournir un reçu signé par le responsable du gym, prouvant qu'elle a respecté son engagement pendant toute l'année. Je suis persuadé que si on se donnait la peine, on pourrait arriver à redresser le système en moins de deux ou trois ans, juste en se servant de quelques exemples semblables et en prenant nos responsabilités.

— Quel premier ministre tu ferais, Jean ! lança Jacques, grimaçant d'enthousiasme. Ce que je donnerais pour t'y voir. Je t'écoute parler, et apporter des solutions bien trop simples pour nos gouvernements. Les gens sont devenus des moutons, tu crois ? Pourquoi ne font-ils rien ? Il faudrait si peu.

— Je sais ! Mais je ne peux pas blâmer les autres quand moi-même, j'ai baissé les bras et que je ne veux pas faire de politique. Je préfère donner le peu qu'il me reste aux miens et à mon entourage.

— « Le peu qu'il me reste... » s'écria presque Lorraine. Qu'est-ce que j'entends là ? Un homme aussi généreux que toi... Je crois que tu as besoin d'un bon café avec une petite touche de brandy, afin de ramener à l'ordre les cellules de ton noble cerveau.

— J'ai compris ! fit Jacques en se levant. Le devoir m'appelle ! Plutôt la maîtresse, comme on l'appelait à l'époque. Ce ne sera pas long ! dit-il en faisant un grand geste avec son bras, pour faire savoir aux autres qu'ils pouvaient continuer de parler. Je vais brancher la bouilloire et préparer les tasses.

— Lorraine ne répondit pas à son homme, se contentant de sourire en secouant la tête.

— Qu'est-ce que je te sers, Nathaniel ? demanda Jacques.

— Un chocolat chaud, s'il vous en reste. Je viens vous aider.

Pendant qu'ils préparaient les boissons chaudes, Lorraine et Jean reprirent. Et lorsque Nathaniel se dirigea vers la salle de bain, Lorraine souffla à leur ami que le jeune homme avait l'air d'aller beaucoup mieux, et qu'il avait eu une excellente idée de l'inviter à venir avec lui. Jacques apporta les tasses, des biscuits et un rouleau de papier essuie-tout, qu'il déposa sur la table.

— Voilà ! chère épouse, dit-il avec une douceur exagérée dans la voix. J'ai préparé le café et servi les choses. Y aura-t-il autre chose pour vous satisfaire ? Sinon, puis-je avoir la permission de me rasseoir avec vous afin de continuer notre conversation ?

Nathaniel apparut sur l'entrefaite, tout sourire aux propos de Jacques, tandis que Lorraine répliqua à son mari.

— Viens t'asseoir ! Pauvre petit ! Tu n'es pas trop épuisé par toutes ces tâches ?

— Oh ! Si ce n'était que ça... La vérité est qu'elles s'ajoutent à toutes celles de la liste et... s'arrêta-t-il, exprimant un non verbal qui laissait entendre : « Il faudra bien que tu te résignes à moins m'en donner un jour... »

Lorraine n'allait pas baisser les bras sur ces mots.

— Est-ce que tu veux dire que je t'en ai trop donné ? Au point de t'épuiser ? Je suis si désolée, mon cher mari. Je te

promets de te laisser dormir dès que tu auras mis la tête sur l'oreiller. Promis, promis.

Mon père avait le sourire fendu jusqu'aux oreilles et se retenait pour ne pas pouffer. Quand il put réussir à prononcer quelques mots, ce fut ceux-ci, à l'intention de Jacques.

— Quelle épouse compréhensive tu as, mon ami ! Une femme merveilleuse, prête à se sacrifier pour celui qu'elle aime.

— Mon ami... Ne l'encourage pas, veux-tu ? Il y a des tâches plus stimulantes que d'autres...

Et en mettant sa main près de sa bouche, isolant ses paroles pour que seuls les hommes entendent, il souffla de manière exagérée pour qu'elle entende aussi : « J'ai doublé sa dose de brandy. Ça finit toujours par faire effet. »

— Vous ne changez pas, vous deux, dit mon père. Toujours à vous agacer. Ah, ce qu'Élaina me manque ! À vous voir. Je me sens si bizarre sans elle.

— Eh ! Oh ! là... insista doucement Lorraine. Prends une gorgée de remontant. Son absence doit seulement te rappeler ta chance de vivre auprès d'une femme si extraordinaire. Rappelle-toi ce que je t'ai déjà dit. De notre génération, nous étions seulement deux au pays : elle et moi.

Nathaniel décela, dans les yeux et le visage de son grand-père, l'intensité des sentiments qu'il éprouvait pour sa grand-mère. Il avait si souvent remarqué cette même intensité lorsqu'il m'observait regarder Lianne. Parfois, je passais de longs moments à la regarder lire ou peindre ou encore écrire à ses proches. Combien de fois nous avait-il vus nous embrasser ou nous lancer des feuilles sur le terrain, et rire ensemble comme de jeunes enfants ? Ou partir sur nos vélos, un lunch dans notre sac, pour aller pique-niquer, ou assis au salon à regarder un film, collés l'un contre l'autre, ou à écouter de la musique en sirotant une coupe de vin, à se raconter encore tous nos rêves à venir.

Lorraine l'observa à son tour, pensif.

— Ça va, Nathaniel ? Dis-moi que ce n'est pas la nostalgie de ton grand-père qui dépeint sur toi...

— Nostalgie... En fait, en regardant grand-papa penser à grand-maman, je me les rappelais, eux, et mes parents...

Il tourna les yeux du côté de mon père, presque sérieux maintenant, comme s'il allait prêter serment.

— Grand-papa, je tiens à te dire merci pour tout ce que tu es pour moi, ce que tu es pour grand-maman et pour papa et maman. Tu n'as pas idée de tout ce que tu apportes à nos vies. Pour tout ce que tu es, nous sommes de meilleures personnes. Ça fait étrange de vous voir vous aimer de cette façon, alors que les gens autour ne croient plus à cela, mais c'est toi qui as raison. Une fois, j'ai entendu grand-maman parler avec maman de ces années où vous vous êtes éloignés elle et toi. Elle lui expliquait comment vous vous étiez blessés et mal compris, que c'est ce qui avait causé cette distance, et que cette fois où elle t'avait revu, elle avait su que tout lui serait maintenant égal si elle n'était pas près de toi. Je la comprends si bien, et je te comprends si bien. Tout ce que vous êtes l'un pour l'autre... et cette chance que nous avons tous de faire partie de votre vie.

Mon père resta bouche bée, très ému par les mots de mon fils. Il se leva pour s'approcher et l'enlacer de ses bras.

— Ah ! mon Nathaniel. Pour être tombé en amour avec cette femme si merveilleuse, j'ai hérité d'un petit-fils tout aussi merveilleux. Je t'aime comme mon propre fils.

— Je t'aime aussi, grand-papa. Et ça va beaucoup mieux en dedans. J'ai déjà quelques projets pour le retour à la maison.

— Eh bien ! Quelle chance tu as, mon Jean... C'est pas tous les petits-fils qui racontent de telles choses à leur grand-père... exprima Lorraine, tout aussi émue.

— J'aimerais vous remercier aussi, Lorraine et Jacques, ajouta Nathaniel. Cette soirée me fait le plus grand bien et je me suis tout de suite senti l'un des vôtres.

— L'un des nôtres... aucun doute là-dessus, renchérit-elle encore, alors que les deux s'avançaient pour lui serrer la main.

Jacques leva sa tasse de café, invitant les autres pour un toast.

— À nous quatre, et aux nôtres et aux autres qui prennent la responsabilité de leur bonheur, et qui honorent leur mission ici-bas.

« À nous quatre ! et aux nôtres ! Et aux autres ! » répétèrent-ils tous en écho sur le coup de minuit, au moment même où le cellulaire que mon père avait apporté se fit entendre.

— Vous m’excusez un moment ! Ce ne peut être qu’Élaina à cette heure, dit-il en se levant sous le coup de l’excitation.

Lorraine, Jacques et Nathaniel le regardèrent un peu perplexes, sans être surpris par les agissements de mon père.

— Bonjour ! Élaina ? Comment vas-tu ? Quel genre de vie fais-tu donc ? Tu ne dors pas encore ?

Il tourna la tête vers eux, un sourire radieux au visage, alors qu’il s’éloignait vers le salon.

— Le voyez-vous aller ? s’exclama Lorraine. Bleu-vert d’été ! comme il dirait. Excité comme un enfant ! Comme au jour de leur mariage. Si tu les avais vus...

Elle inspira longuement, avant de reprendre.

— Tes grands-parents sont des gens de grande classe. De très grande classe. Ils ont eu leurs mauvais jours, comme nous en avons tous, mais ils ne les interprètent pas comme la plupart des gens le font. Et leur succès tient du fait qu’ils se sont toujours respectés et soutenus dans les choix qu’ils ont faits, même quand ça ne faisait pas l’affaire des deux. Ce que tu lui as dit tantôt, ça démontre une aussi grande générosité de ta part. Tes parents et tes grands-parents ont de quoi être très fiers de toi, mais en premier lieu, tu as de quoi être fier de la personne que tu es.

Nathaniel s’en tint au non verbal pour exprimer son appréciation. Puis Jacques demanda :

— Nathaniel, ces projets dans ta tête, auxquels tu faisais référence, c’est trop indiscret d’être informé de quelques-uns ?

— Pas trop indiscret pour vous, sourit-il, en s’avançant sur sa chaise avec intérêt. En fait, ce ne sont pas des projets, mais des actions que je compte réaliser. La première sera de remercier mes parents et les serrer dans mes bras, avant d’avoir une bonne

conversation avec eux. La deuxième, aller voir cet ami dont j'ai parlé un peu plus tôt, pour m'excuser de la façon dont je me suis comporté avec lui, et lui offrir mon amitié. Une autre sera de m'asseoir avec mon père afin de dresser une liste de tous les métiers qui pourraient m'attirer et de ceux qui ne m'attirent pas. Je veux le faire avec lui pour qu'il me donne des idées. J'aimerais aussi que mes parents organisent un souper avec mes grands-parents, et vous, si vous le voulez bien, afin de tremper dans cette ambiance positive et découvrir d'autres idées.

Jacques et Lorraine, sans intervenir dans le discours de Nathaniel, lui firent part de leur approbation en hochant la tête.

— Je veux aussi monter mon propre cahier de rêves, comme papa et grand-papa m'en parlent depuis si longtemps, répéter cinq fois par jour ce discours positif que grand-papa m'a donné. Aussi, demander à papa la liste de cinq biographies de grands personnages de l'histoire, en me donnant comme objectif de les lire d'ici la fin de l'année. J'ai quelques idées encore, que je veux définir davantage une fois rendu à la maison. Et cette idée de grand-papa concernant la circulation... J'aimerais en parler avec papa et maman.

Nathaniel expliqua vaguement certaines d'entre elles encore un moment.

— Wow ! Du pain sur la planche, jeune homme ! Je sens que toutes ces actions vont faire arriver de grandes choses dans ta vie, commenta Jacques, tandis que mon père, qui semblait des plus heureux, venait les retrouver.

— Désolé de vous avoir laissés tomber de cette façon... mais l'amour, vous savez... Élaina ne pouvait pas s'endormir sans me dire qu'elle s'ennuyait et qu'elle était follement amoureuse de moi...

— Étonnant qu'elle ait pris le temps de te téléphoner à cette heure, non ? questionna suspicieusement Lorraine. C'est à croire qu'elle s'imaginait que tu n'arriverais pas à dormir sans lui avoir parlé... ajouta-t-elle en lui faisant un clin d'œil. Une follement

amoureuse d'un amoureux fou... C'est sans doute en grande partie ce qui explique que vous soyez toujours ensemble. À te voir, je comprends qu'elle va bien. Et comment se porte sa sœur ?

— Apparemment mieux. Élaina croit qu'elle reviendra en milieu de semaine. Je crois qu'elle s'ennuie trop, ajouta-t-il pour plaisanter, en pinçant les lèvres.

Mon père regarda l'horloge, qui indiquait minuit et vingt.

— Bleu-vert d'été ! Nathaniel, tu aimerais aller dormir ? Tu ne dois pas attendre après nous pour y aller. On est assez excités pour passer la nuit, tu sais ? Tu veux qu'on rentre dormir ?

— Je ne me sens pas si fatigué. Si tu veux rester encore un peu. J'aime bien être ici, moi.

— D'accord ! Mais promets de faire signe quand tu en auras assez.

Lorraine refaisait déjà le plein en breuvages et rapporta un plat de biscuits, alors que les quatre reprirent leur place autour de la vieille table en bois.

— Tu sais, Nathaniel, reprit mon père, pendant que je parlais avec ta grand-mère, une idée m'est venue. Je repensais à cette période de questionnement dans ta vie, à cette recherche sur toi-même... Je crois que tu fais la meilleure chose qu'il y a à faire : l'action ! Passer à l'action. Ne pas rester assis à te morfondre et à ruminer toutes ces idées qui ne sont pas mauvaises en soi, mais qu'à force justement de les ruminer, tu pourrais les assombrir. Je vais utiliser une métaphore. Une partie de ma vie pour illustrer ce que je veux insinuer. Je vais te parler de ce qui m'a servi de première auto. Bleu-vert d'été ! Quel citron ! Et pour faire exprès, elle me lâchait toujours au mauvais moment. Ce qu'elle m'a fait maugréer, cette charrette. J'étais convaincu que tout ce que ce semblant de mécanique apporterait dans ma vie ne pourrait que s'avérer négatif, jusqu'à ce que je décide de passer à l'action. Un samedi matin, le garagiste, un ami de mon père du patelin où nous vivions, m'avait encore une fois offert de me dépanner. Comme j'avais un peu de temps devant moi et que

j'avais décidé d'attendre qu'il termine la réparation, M. Lepage, ce garagiste, s'est mis à me parler puis, en fin professeur qu'il était, à me demander de tenir tel morceau ou de lui fournir tel outil, un peu en faisant semblant de rien. Il me demanda de brancher un fil à tel endroit, un bout de tuyau à un autre, même de serrer un boulon, tandis qu'il m'expliquait à quoi tout cela servait. Cela semblait si simple pour cet homme et il semblait si passionné de faire ce travail. « Tu veux bien démarrer ton auto ? » finit-il par demander. Je tournai la clé et vroom... avant de revenir le trouver sous le capot, tandis qu'il tournait d'un demi-tour une vis sur le carburateur, et une autre d'un quart de tour, jusqu'à ce qu'il soit satisfait. « Comment savez-vous que l'ajustement est correct ? » avais-je demandé. « À l'oreille ! mon garçon. Écoute bien ce son étrange... là ! Juste là ! Tu entends ? Ça ne trompe pas. C'est malheureusement tout ce que je peux faire pour ce vieux moteur. Il est à bout de souffle. » Les semaines qui ont suivi, je me suis surpris à avoir envie de m'arrêter jaser avec lui en revenant vers la maison après l'école. Chaque fois, il m'apprenait au moins un truc, même qu'il me faisait faire des choses. Et bien, cette vieille bagnole qui me servait de véhicule, si on peut dire, m'a servi bien davantage de leçon. Parce que j'étais passé à l'action, elle m'a appris plus que tout ce que j'ai pu découvrir sur la mécanique dans ma vie. Et comme la vie s'amuse parfois à nous tester en intervenant, comme ce bon mécano l'avait dit, quelques mois après, le moteur de ma vieille bagnole rendait l'âme. J'étais bien désespéré. Je me souviens être tombé en panne à un demi-kilomètre de la maison. Comme nous demeurions à la campagne et que j'étais quelque peu orgueilleux, j'avais entrepris de la pousser. J'avais la moitié du trajet de complété lorsque mon père est passé lentement près de moi : « Dis donc, Jean, ce n'est pas plutôt elle qui devrait te pousser ? » qu'il me dit en ricanant. « Attends-moi ! Je reviens avec le tracteur et une chaîne. » Mon père aussi allait me faire la leçon, sans rien me dire, cependant. Il voulait observer ma réaction. Il m'aida à

ranger ma bagnole un peu en retrait, derrière un des hangars. Elle y passa plus de deux semaines. Bleu-vert d'été ! Cet engin m'avait fait suer, dans tous les sens du mot si je puis dire, et même si je ne m'en servais pas souvent, je réalisais qu'il m'avait bien dépanné. Et ce qu'elle me manquait, cette bagnole ! tout comme ces leçons avec M. Lepage. La période des examens de fin d'année était arrivée et, avec le temps de la première récolte, les multiples occupations inhérentes à la ferme à la fin du printemps et au début de l'été. Je pensais souvent à ma vieille auto, mais dans ma tête, elle deviendrait pour moi un souvenir. Un, elle avait rendu l'âme et je n'avais pas les sous pour remplacer ni le moteur, ni la voiture. Deux, pas question pour moi de demander de l'argent à mes parents. Ce que je ne savais pas encore, et que j'ai appris des années plus tard, c'est que mon père s'était arrangé avec son ami mécanicien pour redonner une deuxième vie à ma bagnole. En fait, j'étais à des kilomètres de me douter que c'est moi qui lui redonnerais vie.

C'est avec beaucoup d'attention et d'intérêt que notre fils, Lorraine et Jacques écoutaient mon père, un conteur né. Ce qu'il s'appliquait à contredire chaque fois qu'on lui en faisait la remarque, en expliquant qu'à la petite école, et bien des années après, il était parmi les plus timides.

La dernière phrase de mon père, selon laquelle il allait lui-même redonner vie à sa vieille bagnole, avait fait cligner des yeux Nathaniel, impatient d'entendre la suite.

— Un mercredi en fin d'après-midi, je me souviendrai toujours, c'était une journée magnifique de fin juin. M. Lepage est arrivé à la maison tandis que nous commençons à souper sur la terrasse. Mes parents l'ont invité à le partager avec nous, ce qu'il a accepté, sous prétexte que son épouse était allée magasiner avec les enfants. Tandis que nous discutons récoltes et machinerie, M. Lepage me demanda :

— Dis donc, Jean, tu ne viens plus faire ton tour au garage ? Ta vieille allemande ne te laisse plus tomber ?

— Bon joueur, je lui réponds :

— En fait, plus aussi souvent ! Elle n'a plus cette chance depuis qu'elle a rendu l'âme de façon définitive...

— Ah ! dit-il. Raconte un peu.

— Je lui conte mon aventure en lui disant enfin que son oreille ne l'avait pas trompé, que le moteur était mort de sa belle mort.

— Quelle chance ! rappliqua-t-il.

— « Quelle chance ? » sursautai-je. Je vous avoue, M. Lepage, que je ne comprends pas trop bien votre raisonnement... C'est que je suis aux études et... mon portefeuille ne me permet pas une telle dépense en ce moment.

— Oh ! Je voulais dire... J'ai repris une voiture accidentée pas plus tard que la semaine dernière, équipée du même moteur que celui dans ton auto, à la différence qu'il ronronne comme un neuf. On ne peut pas en dire autant de la carrosserie qui est tordue dans tous les sens. Perte totale ! comme on dit. Sauf pour quelques pièces... et le moteur. À temps perdu, je récupère les pièces mécaniques encore recyclables, avant de l'envoyer finir ses jours à la ferraille. Dis donc ! Tu as gardé la tienne ?

— Je me demandais ce qu'il allait me proposer entre acheter la mienne pour récupérer ses pièces ou me vendre le moteur de cette auto dont il parlait. Je ne m'imaginai pas encore cette chance formidable autant qu'impensable qu'il allait m'offrir. Les idées furtives dans ma tête, je lui répondis que je n'avais pas vraiment voulu penser à que j'allais en faire et que pour le moment, elle était garée derrière le hangar.

— Excellent ! dit-il encore. Enfin, si l'idée que j'ai à te proposer t'intéresse.

Je regardai mes parents, avant de le regarder de nouveau. « Une idée ? Quelle sorte d'idée ? » dis-je, un peu sceptique, malgré ma confiance à son égard.

— Tu es libre cette prochaine fin de semaine ?

Je regardai mon père avec un regard interrogateur... Il haussa les épaules, en expliquant que les deux dernières semaines avaient

été bien occupées et qu'il pouvait se passer de moi, que je l'avais bien mérité. « Libre pour quoi faire ? » demandai-je.

— Si je te donnais un petit coup de main, tu m'en donnerais un ?

— Pour quoi faire ?

— Un peu de mécanique ! Ça te dirait ?

— Un peu de mécanique ? dis-je encore, mon visage dépeignant la surprise. Ça me ferait bien plaisir de vous aider, mais à part faire ces quelques trucs que vous m'avez appris... Je suis mal placé pour vous aider, non ? Vous donner un coup de main... Et qu'est-ce que j'aurais à faire qui pourrait vous aider ?

— Voilà ! expliqua-t-il calmement. Les Brodeur ont un de leurs tracteurs dont la transmission a lâché hier, en plein dans un moment où ils en ont vraiment besoin. Comme madame Brodeur nous a beaucoup dépannés l'hiver dernier, lorsque ma femme a eu un problème de santé, j'ai promis de leur remettre la pareille à ma façon, en réparant leur tracteur cette fin de semaine. M. Germain, qui vient parfois m'aider, n'est pas disponible et... Ce que je te propose, Jean, c'est de me donner un coup de main pour nettoyer quelques pièces et guider le treuil quand j'en aurai besoin, au moment d'enlever et remettre la transmission en place. Sans doute, aussi, me fournir quelques outils. En échange, je te vendrais le moteur que j'ai pour le prix symbolique de 25 \$. Tu n'aurais qu'à payer l'huile neuve que ça te prendra et des bougies neuves. Tu pourrais t'installer dans mon garage, la porte à côté, et utiliser mes outils pour remplacer ton moteur. Avec les quelques trucs que je t'ai montrés, comme tu le dis, et les quelques conseils que je te donnerai, je sais que tu pourrais y arriver. C'est quelque chose qui pourrait t'intéresser ?

— Vous êtes vraiment sérieux, là ? que je lui dis en tentant de garder mon calme...

— Des plus sérieux ! Ça te dit ? Si c'est pour les 25 \$, j'ai toute confiance en toi. Ça peut attendre un peu, ne t'inquiète pas !

Papa racontait ce souvenir avec une énergie qui laissait comprendre que ce souvenir faisait partie de ses meilleurs.

— Et tu l’as fait, grand-papa ? demanda Nathaniel. Ça a fonctionné ?

— Si ça a fonctionné ? Une des plus belles expériences de ma vie. Ce M. Lepage était tout un homme. Aussi patient et bon enseignant que mon père. Tu imagines, Nathaniel ? Je crois me souvenir que nous avons commencé un peu passé sept heures ce samedi matin. Bien que je croie aussi me rappeler avoir soupé un peu plus tard qu’à l’habitude, lorsque mon père est venu pour voir si tout allait bien, quelque part vers 18 h, le tracteur fonctionnait comme un neuf. Et quand je suis monté dans mon auto juste un peu plus tard, et que j’ai tourné la clé en souhaitant entendre le son du moteur, il a démarré du premier coup. Et lorsque M. Lepage a eu fini de faire ses ajustements, comme il nous l’avait raconté, le moteur ronronnait. Quelle fierté j’ai ressentie.

Il avait les yeux tournés vers la gauche, en direction du plafond, qui semblaient regarder dans ses souvenirs, et faisait signe de la tête, tout souriant.

— C’est incroyable ce qu’on peut arriver à produire lorsque l’on s’y met. Les circonstances se mettent de la partie et des gens nous arrivent d’endroits insoupçonnés expressément pour nous aider. Et parfois, des gens qui sont près de nous, qu’on voit tout à coup différemment. Comme disait maman, l’eau est toujours désaltérante, mais c’est trop souvent seulement lorsque l’on est assoiffé qu’on le réalise.

Il fit une pause, tandis qu’il les regardait maintenant tour à tour.

— Je ne suis pas cette vieille bagnole, expliqua Nathaniel, mais c’est sans doute ce que nous sommes en train de faire ensemble... ce que tu expliquais par rapport à l’ajustement des vis du carburateur. Il y a quelques mois que papa et maman réalisent que je ne tourne pas bien... et alors qu’ils essayaient de m’aider, je

voulais les ajuster moi-même ces vis. Je me croyais perdu et je voulais leur montrer que je n'avais pas besoin d'eux pour cela.

Il inspira lentement, pour ajouter :

— J'aurai toujours besoin d'eux. Replié comme je l'étais dernièrement, ils me voyaient sans doute mieux que je ne me voyais moi-même. C'est une belle histoire que tu nous as racontée, grand-papa. Une belle histoire vraie qui t'a fait grandir, et qui nous fait grandir. Une histoire simple à retenir pour une si grande leçon.

— Ton histoire aussi, elle est belle, mon garçon. On n'aime jamais voir ceux qu'on aime se blesser et souffrir. Même si on comprend que parfois, ça prend un peu de temps pour réaliser ce qui nous arrive, pendant ce temps, nous nous en faisons pour toi. Maman disait... Ah ! maman... soupira mon père. Elle disait « le caillou sous la roue fait sursauter toute la carriole ».

— Je vois d'où ça vient toutes ces images quand tu racontes tes histoires... Comme on dit, derrière chaque grand homme, une grande femme.

— Tu as bien raison, Lorraine. Bien raison. Je crois que l'inverse est aussi vrai. Derrière chaque grande femme, il y a un grand homme. Et derrière chaque grand couple, il y a une grande femme et un grand homme. Et quand l'un se fait petit, l'autre trouve la façon de le grandir.

— Cher Jean ! C'est tellement plein de bon sens, tout ça.

— Je crois que vous commencez à philosopher un peu, là ! lança Jacques, comme pour se secouer. J'ai quelque chose à vous proposer. Venez par ici !

Il les invita avec son bras vers la fenêtre de la cuisine, puis il ferma la lumière.

— Wow ! s'exclama Nathaniel. Il est passé minuit et on dirait qu'il est à peine 21 h. Et regardez-moi toutes ces étoiles ! C'est à cause de la pleine lune qu'il fait si clair ?

— Exactement ! fit Jacques. Vous êtes partants pour une marche ? C'est fantastique à cette heure lorsque c'est pleine lune.

— Vous êtes sérieux, Jacques ?

— Très sérieux ! À moins que le vieillard qui t'accompagne se sente trop fatigué...

— Vous attendez de la visite, demanda mon père. Je pense avoir entendu le mot vieillard...

Et en s'adressant à Nathaniel, il dit :

— Jeune homme, dis à notre hôte que je suis fin prêt, et que le vieillard pourrait le surprendre. Que je ne l'entende pas se plaindre en chemin... et je ne voudrais pas avoir besoin de le ramener sur mes épaules, comme la dernière fois.

— Ces deux-là ! Tu entends ça, Nathaniel ? demanda Lorraine. Deux gamins qui se relancent... Qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre ! Vous allez polluer le silence et le décor de cette magnifique nature de vos remontrances ou vous comptez faire preuve d'un peu de retenue ?

— Ah ! fit Jacques. Tu la vois, ma belle, comme elle est belle quand elle s'y met ? Elle m'émeut chaque fois.

Jacques s'approcha de l'oreille de Nathaniel, cette fois encore en soufflant ses mots pour qu'elle entende :

— Ne te surprends pas, mon garçon, lorsque nous prendrons le sentier vers le lac. Ces soirs de pleine lune, elle en hurle...

Mon père en rajouta :

— C'est d'ailleurs pour cette raison que je dors toujours au chalet quand je viens les visiter... L'air de la campagne leur fait un tel effet... je ne suis pas capable de dormir au travers des hurlements et des gémissements... Je ne sais pas comment tu y arrives, Jacques...

Lorraine avança pour ouvrir la porte.

— Tu viens, Nathaniel ? Inutile de les encourager davantage dans leur déblatération.

Nathaniel avançait vers elle en riant, tandis que mon père en ajouta encore.

— Tu as raison, Jacques ! Elle est vraiment belle, ta Lorraine, quand elle commence à pétiller. Regarde-lui les yeux... Comme un ciel rempli d'étoiles.

Ils avaient fini par se calmer et, depuis quelques minutes, marchaient dans ce silence entrecoupé des rires étouffés des hommes ; ils étaient ébahis par la splendeur du décor. Jacques avait emporté une lampe de poche qu'il n'eut pas besoin d'allumer pour le moment.

— Bleu-vert d'été ! finit par verbaliser mon père. Comme c'est beau ! et ça sent tellement bon ! L'odeur des peupliers... et celle des pins. Tu as déjà vu quelque chose d'aussi beau, Nathaniel ? D'aussi féérique ? à part Lorraine, Lianne et grand-mère.

— C'est magnifique ! Nous n'avons pas tout ce terrain à la maison, mais papa a aménagé un coin derrière, sur la terrasse extérieure de leur chambre, de façon à ce qu'on puisse sortir observer le ciel quand c'est semblable à ce soir. Il nous arrive souvent de nous retrouver étendus tous les trois à contempler les astres... C'est un effet très spécial... un genre de connexion directe avec l'univers. L'effet d'ici est encore plus intense.

— Une connexion directe avec l'univers... tu ne pouvais pas mieux dire, Nathaniel, exprima Lorraine. Même si petit que l'on est, on se sent tout à coup une partie importante de cet univers.

Jacques demanda :

— Tu aimerais vivre quelque chose de spécial, Nathaniel ? Viens voir un peu cet endroit.

Ils s'avancèrent de quelques mètres, pour s'engager bientôt dans un sentier plus étroit que celui dans lequel ils marchaient depuis leur départ. Chaque pas les rapprochait d'un ruisseau, ce qu'ils devinaient par le son. Jacques leur recommanda d'être prudents et de le suivre de près. Nathaniel décela comme une ombre au-devant, qui prenait la forme d'un rocher immense de deux ou trois mètres de hauteur. Une fois à ses pieds, Jacques le contourna, suivi des autres, pour entreprendre son ascension du côté du ruisseau. En pente abrupte de sa façade au nord, celle au sud s'étendait au long comme pour les inviter à le gravir. Des formes naturelles servaient de marches qui leur permirent d'être bientôt installés à son sommet, où de vieux bancs en bois

prenaient place. Jacques alluma la lampe en leur expliquant qu'il voulait vérifier qu'il n'y avait pas d'intrus ou de souvenirs qu'ils auraient laissés.

— Tout est beau ! Nous pouvons nous asseoir.

Une fois installés dans ces chaises, on se retrouvait en position demi-assise, la vue donnant directement sur le spectacle de cette nuit. Jacques éteignit la lampe de poche afin de profiter de l'effet au maximum.

— C'est vous qui avez installé ces chaises ? demanda Nathaniel.

— Installé, pas réellement, indiqua Jacques. Quoiqu'avec les années, nous en avons remplacé à peu près toutes les pièces. Et les gens qui habitaient ici avant nous nous ont raconté la même chose. Ça peut nous donner une idée de la quantité de rêves et de bons sentiments qui ont pris naissance ici.

Mon père pouffa de rire tout à coup.

— Ça prend bien Jean Lamarche, dit Lorraine, pour penser à rire dans un endroit pareil. J'imagine que tu meurs d'envie de nous raconter cette blague qui te fait rire autant ?

— C'est que... Bleu-vert d'été ! C'est si romantique et... je me demandais à quel moment tu commences à hurler... La dernière fois, poursuit-il en s'efforçant de ne pas trop rire, je ne me souviens pas si tu hurlais déjà quand vous êtes entrés dans la maison ou si ça avait commencé une fois entrés... Toi, tu te souviens, Jacques ?

— Hum ! En fait, c'est une fois à la maison que ça se passe... Ça lui prend un mélange d'un peu des deux... la nature nature et ma nature. Quand je commence à déboutonner ma chemise, dit-il langoureusement et en tentant d'être très sérieux, elle ne résiste pas, chaque fois et... c'est à ce moment qu'elle commence à se faire entendre.

Lorraine prit la lampe de poche des mains de Jacques, l'alluma et dirigea le faisceau en plein au visage des deux hommes.

— Vous êtes bien chanceux que Nathaniel soit ici, vous deux. Je vous remettrais à votre place. Je me retiendrai par respect pour lui et vous ne perdez rien pour attendre. Maintenant, vous pouvez vous calmer un peu, non ? Vos paroles font contraste avec le décor et nous empêchent de l’apprécier pleinement.

— Je suis désolé, ma chérie, dit Jacques sur un ton douteux. Mais ce clair de lune te va à ravir au point d’en succomber...

Mon père enchaîna aussitôt :

— Je souhaite pour toi qu’il la fasse succomber aussi... nous devons retourner au chalet sous peu... J’y pense ! Jacques, en raison de la distance entre la maison et le chalet, nous entendrons les hurlements...

Il ne finit pas sa question, en lançant seulement un « Inutile ! Nous verrons bien ! » Lorraine éteignit la lampe de poche et la lui remit dans les mains.

— On dit que les fous sont au comble de leur folie au clair de lune... Vous donnez toute leur portée à ces dires.

Les blagues s’accumulèrent encore et les quatre revinrent à la maison tandis que l’horloge carillonna deux fois. Mon père et Nathaniel donnèrent un coup de main pour ramasser la vaisselle et enlever la nappe. On se souhaita ensuite bonne nuit avant de se séparer.

6

Mon père demanda à Nathaniel de l'éclairer pendant qu'il insérait la clé dans la serrure. Une fois la porte ouverte, il lui dit :

— Tu veux bien me suivre jusqu'au fanal, le temps que je l'allume.

Une fois que ce fut fait, il poursuivit :

— Pour la nuit, nous laisserons cette lampe de poche sur la table de chevet, entre les deux lits. De cette façon, si l'un de nous doit se lever... En attendant, cette chandelle nous servira pour éclairer la chambre. Nous prendrons le fanal pour passer à la salle de bain avant d'aller au lit. Tu veux quelque chose à boire ?

— Avec tout ce que Jacques et Lorraine nous ont servi, j'attendrai facilement au midi avant de boire et manger. Ils sont très bien, ces gens, grand-papa, mais une semaine avec eux et je prends facilement quelques kilos.

— Lorraine a voulu nous inviter en grand. Ils sont très bien, comme tu le dis. Et j'espère que tu avais compris que ces clins d'œil que je te faisais parfois étaient pour te faire savoir que nous avions l'habitude de nous taquiner de cette façon. Jacques et Lorraine comptent parmi nos amis les plus précieux.

En regardant du côté de la porte, il ajouta :

— Je te laisse y aller le premier. J'irai après.

Nathaniel laissa bientôt la place à mon père qui, lui aussi, ne tarda pas. Tandis que le premier rentrait sous la couverture, l'autre apporta un verre d'eau à la chambre, une habitude de son enfance, pour prendre place à son tour dans le lit qui lui était destiné.

— Grand-papa, elle te manque, grand-maman, n'est-ce pas ? Je le ressentais ce soir. C'est triste que les gens nous manquent. Ce sont ceux qui devraient être à nos côtés. En même temps, c'est rassurant lorsque l'on sait qu'on les reverra bientôt, pour rester près d'eux.

— Je te l'ai déjà dit, elle et moi passons souvent pour des détraqués... nous aimer encore à notre âge, c'est scandalisant pour ceux qui n'ont pas cette chance. Bleu-vert d'été ! Oui ! Quelle chance j'ai de l'avoir ! Tu sais Nathaniel, vivre en couple demande que nous laissions un peu de notre individualité afin de faire de la place à deux personnes qui veulent être ensemble. Elle me répète souvent que je lui apporte autant que ce que je lui apporte. J'en doute ! Sauf en ce moment, elle est toujours si présente pour moi. Je ne me souviens pas qu'elle m'ait laissé tomber. Je lui ai déjà demandé : « Et quand je partais dès sept heures le matin pour le travail, pour revenir pour le souper, j'étais peu présent pour toi. Comment peux-tu insinuer que je t'apportais autant ? » « Quand tu partais pour le travail Jean, disait-elle, c'était pour nous deux que tu le faisais. Cela nous a permis d'avoir une vie de famille, notre maison, de faire du bénévolat pour les enfants démunis du quartier et d'offrir ma présence pour les paniers de Noël. Ça m'a aussi permis de cultiver ma passion de la nature en faisant de notre terrain ce qu'il est et celle de la cuisine, en préparant nos repas au gré de mes fantaisies... et de tes indulgences. Tout cela, je l'ai fait excitée, passionnée, en pensant que tu reviendrais bientôt à la maison chaque soir. Tu aimais ton travail, j'aimais ce que je faisais. Et parce que nous nous épanouissions l'un et l'autre, et que tu m'habitais toujours, malgré cette distance physique, nous avons fait beaucoup plus que nous apporter mutuellement. Pense à notre famille, aux enfants qu'on a aidés, à tous ces sourires sur leurs lèvres et à leurs yeux en larmes lorsqu'ils ne s'attendaient pas à recevoir de cadeaux ou notre visite. Ces fois aussi où tu as joué à faire le père Noël parce qu'il manquait de bénévoles, et

que tu revenais toi-même en larmes pour les mots que les enfants t'exprimaient. Notre jardin, notre terrain, notre maison... Tu te souviens, dit-elle encore, comme j'étais nerveuse les jours précédant notre mariage ? Nerveuse par crainte de perdre qui j'étais, parce que ma sœur avait épousé un profiteur. Chaque matin, Jean, chaque matin, je remercie Dieu d'avoir mis l'homme que tu es sur mon chemin, et de m'avoir permis d'aller au-delà de mes peurs, de m'avoir permis d'être grande et de vivre mes plus beaux rêves. »

Mon père inspira longuement, avant d'expirer.

— Comment tu veux qu'un homme ne soit pas comblé avec une femme comme elle ? Indulgent, m'a-t-elle si souvent répété. L'indulgence, c'est elle tout cru, bleu-vert d'été ! Et je la trouve aussi belle et bonne qu'au premier jour, sinon davantage. Tu me croirais si je te disais qu'elle et moi, nous dormons encore collés l'un contre l'autre comme au premier jour. Lorsqu'elle tourne, je tourne. Je connais tous ses gestes, ses manies, sa manière de respirer, ce dont elle a besoin juste par la façon de placer sa main dans la mienne. Je ne sais pas... tout ce que j'entends autour. Je ne crois pas que ce soit un miracle, elle et moi. Elle est celle avec qui je voulais passer ma vie. Elle est cette femme pour qui je voulais faire l'effort d'être au mieux. C'est pourtant parce qu'elle était auprès de moi que je suis devenu meilleur.

Il s'arrêta de nouveau...

— Quelque chose qui ne va pas, grand-papa ? Ta façon de respirer... fatigué ?

— Oh ! je pensais à une chose à laquelle je ne dois pas penser. Tu sais, Nathaniel, ce que tu m'apportes, ce que tes parents m'apportent, Lorraine et Jacques, mes amis, mes activités... Vous êtes tous si merveilleux, et pourtant... s'il fallait qu'elle parte un jour, je n'y arriverais pas. Une certitude, la seule idée qui m'agace parfois dans le fait de vivre ce si grand bonheur.

— Des gens aussi bons que toi et grand-maman partent ensemble, grand-papa. Ne t'inquiète pas avec cela. Pense à ce que

vous vous apportez et à ce que vous nous apportez, comme t'a dit grand-maman. C'est un héritage sans prix que de vous voir si heureux ensemble.

— Tu as raison... tu fais bien de me ramener à la raison. Je ne dois pas penser à cela. Je crois que cette idée s'est manifestée en raison de ce souvenir d'avoir vécu dix ans sans elle. Je ne revivrai jamais cela.

La lueur de la flamme semblait accentuer la tristesse sur le visage de mon père, en laissant paraître ce qu'il y avait eu de pire dans sa vie. Pire et long... Nathaniel ne posa pas la question dont il aurait voulu vérifier la réponse, à savoir jusqu'où il pouvait aller si ma mère partait avant lui. Mon père respira un grand coup, comme pour se ressaisir.

— Ah ! J'ai tellement hâte de la serrer dans mes bras.

— Je l'aurais deviné, grand-papa. Je suis certain que c'est pareil pour elle. J'y pense ! Tu voudrais aller la retrouver demain ?

— Bleu-vert d'été ! Ce n'est pas l'envie qui manque. Et c'est gentil d'y avoir pensé. Mais si tu veux bien, passons cette nuit ici comme nous l'avions prévu, et au moins l'avant-midi demain. J'ai des choses à te montrer qui vont te plaire, je crois. Nous déciderons ensuite ce que nous ferons. Et toi, tu voudrais rentrer trouver tes parents ?

— Ils me manquent beaucoup. Et j'ai vraiment hâte de les revoir... mais cette nuit, je veux la passer ici avec toi. Et comme tu le dis, nous verrons demain. Tu sais, en dedans de moi, parce que je me suis retrouvé, je les ai aussi retrouvés.

— C'est bon d'entendre ça, mon garçon. J'en suis le premier heureux.

— Ça me rend heureux aussi. Et de vous voir tous si bien ensemble ce soir, à faire des choses simples, m'a fait réaliser que j'étais devenu un peu trop compliqué. Je cherchais ailleurs ce que j'ai toujours eu dans ma cour.

— D'entendre de tels propos d'un jeune homme de seize ans... Je n'ai aucune inquiétude à ton sujet, Nathaniel.

— Tu me vois faire quel genre de travail, grand-père ?

— Attends, voir... Dis-moi, je te retourne la question à l'inverse. Quel genre de travail ne te vois-tu pas faire ?

— C'est bien toi, ça ! Je te reconnais bien... Ce que je ne ferais pas comme travail ? Avocat, ça non ! Comptable... même si j'aime les mathématiques, trop ennuyant pour moi. Juge... je n'aime pas les perruques. Thanatologue... trop froid pour moi. Tous les travaux en hauteur, c'est pas pour moi, sauf s'il y a un plancher sous mes pieds et des murs tout autour. Pilote ? je ne crois pas. Dentiste, non plus. Barbier, infirmier, concierge, soudeur, ingénieur, policier, ambulancier... quoique médecin... ça m'arrive d'y penser au point de prendre des informations. Enseignant aussi. J'aime être avec les gens, mais j'ai besoin de me retrouver seul. J'aime l'interaction, parler et écouter. Ça me ressemble, ce que je te dis ?

— Parfaitement ! Tu possèdes l'intelligence pour le faire et tu es attentionné envers les autres. Je te verrais aussi comme gestionnaire de projets ou en redressement d'entreprises. Tu sais, avec tout ce brouhaha et la mauvaise gestion de nos politiciens, ça ouvre bien des portes.

— Exemple...

— Gâchis dans la santé, dans la construction, dans les finances, l'enseignement, nomme-les... La plupart des gens qui travaillent – et c'est un très grand mot – au gouvernement sont des gens froids qui n'écoutent que leur ego. Ça prend des gens comme toi, qui ont la faculté de mettre leur ego de côté pour écouter les autres. Pour écouter ceux qui ont des idées. Je sais, je me répète et je l'ai même sans doute encore dit ce soir, mais prends seulement la santé. Dans ce pays, cette province qu'est la nôtre, tu crois que c'est normal d'avoir du mal à trouver un médecin de famille ? De laisser souffrir et mourir des gens par négligence ? De la pure négligence. Parce que le système est géré par des egos. Cette simple histoire de flaque d'eau que je vous ai racontée tantôt, c'est l'histoire du système entier. Une histoire si

simple à régler. Demain matin Nathaniel, si grand-mère et moi, si ta mère et ton père, si Lorraine et Jacques, et tous ceux que nous connaissons gérons nos avoirs de la même façon, tu as une idée du fiasco que cela créerait ? Pourquoi alors un gestionnaire, un gouvernement a-t-il ce droit ? Un phénomène étrange se produit en ce moment. Les compétences semblent en déséquilibre. Prends notre réseau d'électricité. Tu te souviens de la dernière fois où vous avez manqué de courant à la maison ? Il y a de bonnes chances que ça remonte à l'épisode du verglas que nous avons connu. Nous avons un réseau d'une fiabilité presque infallible. Et pourtant, passe un coup de fil au service à la clientèle. Un gâchis indescriptible. Parles-en à grand-mère, c'est elle qui a communiqué avec eux lorsque notre compte a augmenté de presque 50 \$ par mois l'automne dernier. Toutes les stupidités que cette femme au bout du fil nous a racontées. Et ça, c'est une fois que nous avons réussi à joindre quelqu'un. Et tu as vu la note qu'ils inscrivent sur la facture d'électricité ? À payer immédiatement... comme si on était des bandits, bleu-vert d'été ! Si c'est une facture, on sait bien que c'est à être payé. Indique une date, point à la ligne. Et pourquoi un médecin compétent serait pénalisé par le système ? C'est pareil pour nos équipements de médecine et le service à la clientèle. Ah ! Et les impôts... L'an dernier, quand j'ai soumis mes cotisations, j'ai reçu une lettre très menaçante du gouvernement provincial selon laquelle ils avaient reçu mon chèque une journée en retard, et que si je ne faisais pas parvenir un document qu'ils demandaient dans les quelques jours, on tenterait des poursuites contre moi. Une lettre non signée. Heureusement qu'un ami à moi y travaille et qu'il a retrouvé mon dossier déposé dans un classeur par erreur de leur part. Aucune excuse n'est venue et on a eu l'audace de me facturer des intérêts. Pareil pour le téléphone, le gaz, etc. Je m'arrête là... je n'ai pas l'intention de me faire des ulcères pour ces egos déplacés. Ce serait bien le restant... surtout que le système de santé... Tu vois, ça prend un gestionnaire qui ouvre

les yeux, qui écoute et qui réfléchit. Un gestionnaire qui punit les mauvais et encourage les justes. Un gestionnaire qui met en place une surveillance des normes. Un gestionnaire qui est en mesure de prendre une décision sans se faire approuver par son ordinateur. Un gestionnaire humain. En passant, j'aime bien Obama et j'aimais bien Sarkozy. C'est tellement dommage que ce dernier n'ait pas été réélu. Davantage quand tu penses que c'est parce qu'il a mis ses culottes qu'on l'a tassé. Mais je crois que son peuple va réaliser l'erreur qu'il a commise et qu'il reviendra. Un soir, j'attendais grand-mère, et je suis descendu au sous-sol pour vérifier les points au hockey. Quand j'ai ouvert, je suis tombé sur une entrevue que M. Sarkozy donnait à des journalistes un peu avant les élections. Quel homme brillant ! D'une intelligence rare. Et malgré le manque de courtoisie de deux des trois journalistes, il répondait avec un calme désarmant. Moi, je leur aurais flanqué mon poing au visage, ces imbéciles.

— Pourquoi tu n'as jamais fait de politique ? Ou ce que tu appelles de la gestion ? Ça semble si naturel pour toi. Ça ne t'a jamais manqué ?

— Pourquoi ? Parce que j'étais passionné par mon travail et par la vie que je faisais. J'ai deux de mes amis qui l'ont fait, et qui ont fini par abandonner le système public pour aller au privé. La politique est un monde de contacts et un monde égoïste. Il est difficile d'avoir une vie privée quand tu en fais partie. Et au privé, l'argent que tu gères appartient à celui pour qui tu travailles et non au gouvernement qui lui, semble oublier que c'est celui du public. Tu t'arranges normalement pour que ça profite. Pour revenir à ta question, peu importe le métier et les passions que tu choisiras, fais-le en ne te comparant pas. Prends un ou des mentors intègres comme modèles et persévère. On n'apprend pas à jouer de la guitare en pratiquant douze heures par jour, mais une demi-heure, une heure à la fois. On n'atteint pas notre forme idéale en s'entraînant douze heures par jour, mais une demi-heure, une heure à la fois. Quand je travaillais, je prenais

un bon jus de fruits chaque matin. Je prenais ma douche en me répétant le discours que je t'ai donné, je mangeais un fruit, une rôtie de pain de grains entiers ou un bol de céréales de grains entiers avec du lait de soya avant de partir. Une fois au bureau, la plupart du temps vers sept heures, je prenais un café en révisant mes suivis et objectifs de la journée. Vers neuf heures, quand les autres commençaient à arriver, j'avais accompli la moitié de mon avant-midi de travail. Je fermais ma porte, pour ne pas les entendre se plaindre que les choses n'allaient pas comme ils voulaient, et je faisais quelques appels. J'avais encore quelques dossiers jusque vers onze heures, avant d'aller dire bonjour aux employés dont j'avais la responsabilité, et j'allais dîner, une fois sur deux avec un client. Le vendredi, bien que les autres au bureau en profitaient pour manger ensemble, je le réservais à grand-mère. Après le dîner, je me répétais mon discours avant de passer voir quelques clients et de revenir au bureau faire quelques téléphones et suivis, et réviser ma liste du lendemain. À 16 h, je filais au gym jusque vers 17 h 15, avant de rentrer à la maison retrouver celle que j'aime.

Mon père, alors couché sur le dos, se tourna vers Nathaniel.

— Un mentor, la discipline et la persévérance... et l'amour pour ce que tu accomplis. Et quand tu poses ces actions, et qu'en prime tu reviens à la maison et que la personne à qui tu tiens le plus est là, heureuse de te revoir, que demander de plus ? Tu auras pourtant comme moi tous ces gens autour pour te rappeler qu'il est impossible de respecter cette discipline. « Impossible de me lever de façon à être au bureau si tôt. » Et ils te serviront toutes les excuses du monde : les enfants, la conjointe, la noirceur, le réveil-matin, leur mal de dos et même l'hérédité y passera. Nathaniel, je ne me rappelle pas un matin où je n'ai pas embrassé les enfants et ta grand-mère avant de partir. Ni un matin où la maladie ou la fatigue m'ont empêché de rentrer au bureau. J'étais simplement excité à l'idée de faire ce que je faisais, de planifier la semaine de vacances que nous prenions tous les trois mois au

printemps, à l'automne et à l'hiver et les deux semaines à l'été. Excité à l'idée d'assister à des conférences et des séminaires motivants et de lire des livres motivants. Excité quand je fermais la porte de mon bureau et que je faisais une réunion privée avec mes mentors imaginaires. Tu n'imagines pas l'impact que peut avoir le fait d'être assis avec les présidents Obama et Lincoln, ou cette jeune femme d'affaires Anne Marcotte, ou mère Teresa, Napoleon Hill, Jean Drapeau, M. Potter, ce chiffonnier imaginé par Og Mandino, Anthony Robbins, Walter Doyle Staples et Wayne Gretzky. Et quand l'un d'eux ne pouvait y assister, je le remplaçais par un autre invité ; un grand auteur, un inventeur, un philosophe, un homme d'affaires... Bleu-vert d'été ! Tant de personnages sont passés dans mon bureau : Marie, Edison, Emerson, Einstein, Péladeau, Batman, Buffett, M, la patronne de James Bond... Je posais des questions et je prenais les idées de tous, peu importe leur domaine d'expertise, et je m'amusais et je grandissais... et quand j'arrivais à la maison, grand-mère se payait ma tête... en finissant par me dire que j'étais un peu fou et qu'elle aimait l'homme qui abritait cette folie. Einstein a dit un jour que la vie était comme faire du vélo, en ce sens que si tu t'arrêtes, tu tombes. Quel homme brillant : imager la vie avec un exemple si simple. Je te le dis, Nathaniel, tant qu'à faire du vélo, fais preuve de discipline et vérifie que tes pneus sont gonflés à point pour te faciliter la tâche et que ta chaîne est bien lubrifiée, et avance chaque jour vers ta destination.

Il roula sur le dos, et s'étira de tout son long en laissant évacuer un son qui démontrait l'effort. Il se tourna de nouveau sur le côté, pour faire face à Nathaniel.

— Et la gratitude, mon Nathaniel. Je ressens tant de gratitude pour la vie que j'ai. Chaque jour, je remercie. Pour le bonheur de la partager avec cette femme formidable qu'est ta grand-mère, pour ce moment précieux avec toi et celui que nous avons passé ensemble depuis le départ, pour mes enfants, ma santé, mes amis, chaque minute ici-bas. De la gratitude pour ce privilège de

pouvoir me lever chaque matin, ressentir la force dans mes membres, voir, entendre, boire ce jus de fruits frais pour lequel j'ai simplement à tendre le bras pour le récupérer au réfrigérateur et en verser dans un verre. Le privilège d'aller aux toilettes ou de profiter d'un énergisant jet d'eau tiède sous la douche, sans même devoir sortir à l'extérieur comme l'ont fait mes parents jadis. Tant de merveilleuses inventions qu'on oublie parce qu'on n'y porte plus attention. Il est essentiel de s'y arrêter pour apprécier. La liste est si longue. Cette sortie ici nous ramène aux sources, en quelque sorte. C'est une excellente occasion pour nous deux de ressentir cette gratitude. C'est agréable parce qu'on sait que ça ne durera que quelques heures ou quelques jours. Mais nos ancêtres ont vécu dans ces conditions des vies durant.

— Je ressens ton bonheur et cette reconnaissance pour ce que tu as quand tu parles, grand-papa. Comme celui de papa et maman. Je veux m'arranger pour en être digne, et le transmettre à mon tour à la femme que je vais rencontrer, à mes enfants, ainsi qu'à ceux qui m'entourent. J'écouterai tes conseils, et je te promets une chose : quand je tiendrai ces réunions imaginaires, peu importe qui j'inviterai, toi et papa serez toujours assis auprès de moi.

— Ce sera un honneur pour ton père et moi, et nous ferons notre possible pour te conseiller au mieux. Et quand tu tiendras ces réunions, je suis persuadé d'une chose, c'est que si tu arrives à les rendre réelles dans ton esprit, tu en retireras un bénéfice et une énergie absolument incroyables. Un savoir universel sans bornes doublé d'un plaisir immense. Et rappelle-toi que tu peux faire intervenir tous les personnages que tu voudras. Par exemple, je me souviens avoir posé une question à laquelle personne n'avait de réponse. Je suis resté calme, persuadé que nous trouverions. J'ai levé la tête en demandant : « M. Poirot, lorsque vous aurez un moment, auriez-vous l'amabilité de faire une petite enquête pour nous là-dessus ? » Deux nuits plus tard, je me réveillais en sursaut avec la réponse, que j'ai notée sur un bout de papier que je laisse toujours sur la table de chevet.

Il respira un grand coup, comme quelqu'un qu'on sent rassuré.

— Ah ! Nathaniel, ce sera vraiment toujours un honneur pour moi d'assister à ces réunions avec toi. Et maintenant ! vas-y ! Ton visage a les traits d'une curiosité qui te démange. Pose-moi cette question qui en est la source.

— Grand-papa, quand papa a rencontré maman, les premières fois, tu savais qu'ils finiraient ensemble ?

— Savais... non ! Mais je l'espérais pour eux. Il semblait y avoir tant d'affinités et de compréhension entre eux. Tu sais, ton père était un actif, dans le bon sens du mot. Un homme d'action. Toujours à fouiller, à défaire un appareil qu'on n'utilisait plus, à regarder un mot dans le dictionnaire, et il était encore au tout début de la vingtaine lorsqu'il a investi dans une première propriété, un peu avant de rencontrer ta mère. Elle répétait souvent cette phrase, qui est devenue presque un dicton : « Je ne vois pas toujours ce qu'il arrive à voir, ni à percevoir ce qu'il perçoit, et je l'appuie dans ses choix. Il m'a bien choisie, non ! » Nathaniel, je dirais que ton père était l'étincelle et ta mère, la bougie d'allumage. Lui avait toujours une idée, elle était sa motivation. Il y a des différences qui sont des complémentarités nécessaires pour faire fonctionner le tout. Pourtant, c'est ta mère qui a été cette étincelle lorsqu'ils ont parlé de leur vie ensemble la première fois. Ton père n'a cependant pas été long à réagir. Nous bricolions un vieux meuble lorsque grand-mère a dit à ton père que Lianne était au téléphone. Quand il est rentré pour lui parler, grand-mère m'a dit qu'elle avait senti Lianne nerveuse comme jamais. Ton père est revenu nous trouver en s'excusant de ne pas pouvoir continuer à m'aider, que ta mère demandait à le rencontrer le plus tôt possible. Dès les premières fois, j'ai aimé ta mère comme si elle avait été ma propre fille et avec ce que grand-mère venait de me raconter à propos de sa nervosité, j'ai demandé à ton père : « Lianne va bien, j'espère ? » « Elle m'affirme que oui, mais ce qu'elle a à me dire est très important, que c'est maintenant qu'elle doit me le dire. » Grand-mère et moi avons continué à décaper et teindre

ce vieux meuble, un peu inquiets, je te l'avoue. Jusqu'à ce que ton père nous téléphone de chez les parents de ta mère, pour nous informer qu'il y passerait l'après-midi et nous demander si nous avions prévu quelque chose pour le souper. « Pas pour le souper, ai-je répondu, mais nous pensions aller au cinéma. Pourquoi ? » J'entendis ton père rire au bout du fil. « Tu dirais quoi, papa, si nous nous invitons à souper avec vous, Lianne et moi ? » « Je dirais que nous en serions très heureux. Tu veux une demande officielle ? » « Seulement l'heure. Nous y serons ! » Il ajouta : « Papa, dis à maman que je vous aime très fort et que je suis heureux d'être entouré de gens comme toi et maman, et de Lianne et ses parents. » « Nous t'aimons aussi, fiston. Et je dois t'avouer que nous sommes rassurés. Un instant, nous avons pensé qu'il avait pu arriver quelque chose à Lianne. » « Il lui est arrivé quelque chose... de positif, je dirais. Nous en parlerons ce soir au souper », termina Martin.

Mon père hochait la tête, tout souriant, semblant se remémorer les événements comme s'ils étaient récents.

— Bleu-vert d'été ! Ce qu'ils avaient l'air heureux et excités. Ça faisait 322 jours ce soir-là qu'ils se fréquentaient, nous précisa ton père au souper. Ce que Lianne lui avait demandé, ce fameux après-midi où nous nous sommes inquiétés pour rien, était s'il ressentait les mêmes sentiments pour elle, qu'elle ressentait pour lui. À sa réponse, elle avait précisé que le jour où il serait prêt, elle le serait. Nous étions fin octobre, et ils ont décidé de se fiancer à Noël, pour se marier en mai. Il m'a rarement été donné de voir un couple aussi épanoui et complet que celui que forment ta mère et ton père.

— C'est maman qui a demandé papa en mariage, alors ? C'est donc à moitié vrai cette blague qu'elle lui rappelle parfois. Papa a déjà répondu que ce qu'il vivait auprès d'elle était si beau qu'il craignait de se faire dire non s'il s'était avancé à la demander en premier. Quand ils se regardent, je sais qu'ils s'aiment toujours autant et c'est si rassurant pour moi.

— Ça l'est pour moi aussi. L'image de notre famille est ce

qui manque à nos jeunes aujourd'hui, à nos vieux aussi. Des jeunes comme toi qui voient une vraie histoire d'amour, entre deux personnes comme ta mère et ton père, c'est bien différent de ces images que leurs parents leur offrent en changeant de conjoint ou de conjointe comme on change de chemise. Cela dit, c'est encore s'ils sont présents, sans quoi c'est la télé qui leur offre des histoires insensées.

— Et que veux-tu dire quand tu dis « à nos vieux aussi » ?

— À nos vieux, parce que je n'en connais pas beaucoup qui vivent ce que grand-mère et moi vivons. C'est si rassurant pour nous de savoir que ta mère et ton père sont amoureux et que tu en subis l'influence positive. Si tu savais toutes les histoires d'horreur que j'entends de personnes de mon entourage. Jamais on ne me fera croire qu'un enfant, peu importe son âge, qui se réveille le matin sans savoir qui sortira de la chambre avec son parent est heureux là-dedans. Comme jamais on ne me fera croire qu'on appelle un couple ou une famille, des gens qui disent s'aimer et qui vivent chacun dans leur domicile, pour se voir la fin de semaine ou au besoin. Bleu-vert d'été ! Ça relève de l'irresponsabilité la plus totale, et sans doute pas de l'amour. Ce ne sont que des cachotteries pour moi. On se demande pourquoi beaucoup de ces jeunes attirent l'attention en posant des gestes répugnants : pour crier leur douleur de vivre, pour crier le réveil des leurs qui les laissent tomber.

Mon père reprit son souffle, blessé par les images que ses derniers mots avaient rappelées à sa mémoire. Doucement, il réengagea la conversation.

— Ce que je te disais à propos de la réussite dans ton travail ressemble beaucoup à une vie de couple. Ce sont les mêmes ingrédients qui la font durer et qui te permettent de t'épanouir. Le respect, la discipline, la persévérance, l'amour et l'attention pour l'autre. La discrétion aussi. Tu n'entends jamais ceux qui réussissent s'en vanter sur tous les toits en faisant les paons. Tu ne les vois jamais poser des gestes déplacés. Et autant celui ou

celle qui parle haut et fort pour qu'on l'entende ou qui a besoin de trop le montrer ne transparaît pas le bonheur, autant celui qui est capable d'une certaine discrétion transpire ce bonheur de tout ce qu'il est.

— Je comprends. C'est ce que maman et papa démontrent, tout comme toi et grand-maman. Mes amis et les gens qui viennent à la maison en font souvent la remarque.

— Tes parents manifestent leur gratitude envers cette vie en étant des gens très engagés : dans leur couple, le travail et la société. Je me souviens, lorsque j'étais un peu plus jeune... hum ! Sérieux, j'étais au début de la vingtaine et c'est à l'époque où l'envie d'aller essayer le gym m'a pris. Ce n'était pas une mode très répandue dans mon patelin, et j'avais le choix entre deux. Un qui faisait plus discret, et l'autre promettait de gonfler mes muscles en un rien de temps. Étant un jeune homme plus discret moi-même, j'ai opté pour le premier. Le propriétaire s'occupait des hommes, tandis que sa conjointe des femmes. Ils étaient si beaux à voir, découpés de façon naturelle, et passionnés pour la bonne forme et la santé. Le propriétaire se promenait de l'un à l'autre, nous conseillant sur la façon d'améliorer une position, de placer nos mains, et pourquoi. Il nous enseignait le fonctionnement d'un organe ou les avantages de manger tel fruit ou telle autre sorte de nourriture ou nutriments. Mais ce pour quoi les gens le respectaient plus que tout, c'est qu'il se faisait respecter. Que tu aies été un vieux de la vieille ou un jeunot qui débutait, jamais de vulgarités, de blasphèmes, jamais personne au vestiaire sans une serviette autour de la taille, jusqu'à ce qu'il soit derrière le rideau de la douche. S'il suspectait un des membres de prendre des anabolisants ou des trucs du genre, il les mettait dehors. Et malgré le fait que son local était situé dans un très vieil immeuble, c'était toujours propre et tous faisaient attention aux équipements. Ce qui m'impressionnait tant, outre son corps découpé à la Steve Reeves et sa façon de s'entraîner, était le fait que cet homme souriait toujours. Je suis resté marqué par l'exemple de

cet homme. Après notre déménagement, j'ai essayé deux ou trois autres gyms, et je n'ai jamais rencontré un personnel aussi intéressé.

Papa et Nathaniel parlaient depuis un bon moment quand le premier dit à l'autre :

— Heureusement qu'on n'a pas promis à Lorraine et Jacques de déjeuner avec eux. Bleu-vert d'été ! Il est passé trois heures.

— Tu voulais me montrer quelques trucs au matin. Tu crois que ça pourrait aller vers neuf heures ?

— Neuf heures ! C'est mieux que ce que j'avais pensé. Je croyais que tu m'aurais demandé jusqu'à midi. Neuf heures, c'est correct. Ça nous permettra de cueillir quelques framboises avant le déjeuner.

— Tu fais des blagues encore à cette heure ? C'est bon ! Disons huit heures, si tu me réveilles.

Mon père étira la tête et souffla la bougie.

— Bonne nuit, Nathaniel ! Fais de beaux rêves.

— Fais de beaux rêves, grand-papa. Et merci de me partager les tiens.

Il devait bien y avoir une dizaine de minutes que la noirceur avait pris place, lorsque papa, entendant Nathaniel bouger pour tenter de trouver une position convenable, et soupirer, demanda :

— Allez ! Pose-moi cette question qui t'empêche de dormir. Je sens que c'en est une grosse. Allez ! mon garçon.

Après un moment d'hésitation, au cours duquel mon père n'intervint pas, Nathaniel se décida.

— C'est que... comme tu le dis, c'est quelque chose de gros pour moi, dont je n'ai même pas parlé encore avec papa et maman. J'aimerais que tu gardes cela entre nous, jusqu'à ce que je leur en parle.

— Je veux bien, si ça ne contrevient pas à ta sécurité.

— Ces années où grand-maman et toi avez été séparés, tu as déjà pensé en finir ?

— Oui ! Et plus d'une fois, en fait.

— Qu'est-ce qui t'a retenu ?

— Le temps... et une promesse à moi-même et à Dieu.

— Le temps ? Et cette promesse ? C'est trop indiscret de te demander ce qu'elle était ?

— Je te dirais que pendant les cinq premières années au cours desquelles nous avons pris nos distances, une certaine rancune, sans doute due à l'orgueil, m'a habité. J'oserais même dire une certaine colère. Tu sais, nous n'avions pas décidé du jour au lendemain « On ne se voit plus pendant quelques années ! » C'est arrivé de manière insidieuse, une journée à la fois. Je n'arrivais pas à me faire à l'idée qu'elle ne revienne pas s'excuser et me dire que je lui manquais. J'ai même fini par penser qu'elle avait peut-être cessé de m'aimer. Puis au bout de la première année, je pense, un changement s'est opéré quand j'ai pris sur moi de nous pardonner : à elle, de ne pas être revenue ; à moi, d'avoir entretenu cette colère envers elle. Et je n'avais jamais cessé de l'aimer un seul instant... Je priais souvent afin de trouver une réponse à notre distance, jusqu'au jour où j'ai pensé que je ne vivrais pas cette vie sans elle, que j'en étais devenu incapable. J'avais vingt-cinq, vingt-six ans à ce moment. Et cette idée revenait me hanter de plus en plus. Tout comme j'avais décidé de nous pardonner, une nuit d'insomnie, je me suis fait une promesse : celle d'attendre jusqu'à mes trente ans. Si la vie ne nous avait pas ramenés l'un à l'autre à ce moment, j'en finirais avec elle.

— Quel âge avais-tu quand vous vous êtes revus ?

— Je venais tout juste d'avoir trente ans. Et ce fameux soir, alors qu'Élaina était passée chercher un document pour ses parents, j'attendais mon tour chez le notaire afin de prendre connaissance du testament que j'avais demandé de préparer, pour le signer. Tu imagines ? Il ne me serait alors resté qu'à écrire une lettre pour mes parents et une autre à Élaina. Tout le reste était décidé. C'est te dire à quel point j'aime cette femme, et à quel point je peux comprendre ton désarroi des derniers mois. En venir à prendre une telle décision, ou à y penser, à s'éloigner de

ceux qu'on aime... S'il avait fallu qu'elle ne vienne que quelques minutes plus tard ou plus tôt ce soir-là...

Le silence qui suivit était encore plus profond dans cette noirceur totale. Papa reprit.

— Nathaniel, je peux comprendre ce que tu as pu ressentir ces derniers temps, et on ne peut jamais deviner tout à fait les événements. Je te demande de croire en la vie, d'y donner et d'y apporter tout ce que tu peux, en cherchant sans cesse à t'améliorer, comme chaque être humain devrait s'y engager. Et si, malgré cela, un jour te venait ce genre d'idées, de m'en parler ou d'en parler à tes parents. Tu sais que nous ne te jugerons pas. Et si cela arrive, laisse-nous la chance de trouver des mots, ou de te serrer dans nos bras, pour te redonner l'espoir. Tu pourrais me promettre cela, Nathaniel ?

Un second silence, entrecoupé par les seules respirations, ne dura cette fois que quelques secondes.

— Grand-papa, je ne sais pas trop comment te l'exprimer... Je te remercie de m'avoir raconté cette partie de ta vie. Ça fait comme me rassurer, me rendre plus fort, plus humain peut-être même. Je savais que tu avais eu mal, mais... J'ai eu peur d'avoir eu de telles pensées... et j'ai eu peur d'en parler. Un soir, j'ai téléphoné à un service pour jeunes en difficulté. On m'a transféré d'un regroupement à un autre à trois ou quatre reprises, sans jamais m'écouter. Je me suis caché sous les couvertures et j'ai pensé à cet élève qui avait perdu ses parents. Je vais mieux dormir maintenant, et je te fais cette promesse de donner le meilleur en cherchant à m'améliorer chaque jour, et de t'appeler si un jour ça m'arrivait encore.

Mon père demanda à Nathaniel de lui tendre la main. Malgré la noirceur, il la repéra facilement, et en la serrant affectueusement, il lui dit :

— Cet épisode de ma vie, sauf grand-maman, tu es le seul à le connaître. C'est notre secret. Moi aussi je vais mieux dormir, Nathaniel. Beaucoup mieux dormir. Bonne nuit ! Je t'aime !

7

Nathaniel ouvrit les yeux sur sa montre : 7 h 54. Il avait filé sans même se réveiller depuis qu'il les avait fermés cette nuit. Il tourna la tête et, sans en être surpris, observa que mon père était déjà levé. Il s'étira de tout son long, étonné de se sentir si réveillé, se rappelant du coup leur dernière conversation cette nuit. Il se leva, et chercha à tâtons ses vêtements dans la pénombre de la chambre, se glissa dans son pantalon et se dirigea vers la salle de bain. Le seau d'eau tiède était déjà prêt, il lava son visage et fit une brève toilette, comme mon père l'en avait instruit la veille. Il enfila son chandail, et partit enfin à la recherche de son grand-père qui, comme il s'en doutait devait être à l'extérieur. Par réflexe, sa main protégea ses yeux du soleil magnifique qui découpait la nuit du jour. Une journée qui s'annonçait splendide, pensa-t-il. Il se rappela la mise en garde à propos des moustiques, et referma rapidement la porte derrière lui. La main toujours au-dessus des yeux, il avança de quelques pas et trouva mon père assoupi dans la chaise longue.

— Bleu-vert d'été ! Comme on est bien ! Tu as bien dormi mon garçon ?

— Je dirais comme un bébé... Je n'ai même pas entendu quand tu t'es levé. C'est le silence complet la nuit ici. Tu es là depuis quand ? Tu ne vas pas me dire que tu t'es levé à cinq heures ?

— J'ai fait la paresse. J'ai résisté jusqu'à six heures.

— Quelle résistance tu as ! Je te félicite, grand-papa. Et tu as fait quoi tout ce temps ?

— Oh ! Quelques *push-up* et redressements, je suis allé marcher un peu au bord de la rivière, en prenant le temps d'admirer les canards et les chevreuils, j'ai mangé un fruit et j'ai avalé un premier café. Je suis prêt pour mon deuxième et dernier de la journée. Et toi, prêt pour le déjeuner ?

— Oui ! J'allume le feu pour faire cuire les rôties ?

— Il l'est déjà. Je m'en suis servi pour chauffer l'eau du matin et la bouilloire. Tu vois la plaque de fonte accrochée sur le côté ? Installe-la sur le dessus, tu veux bien ? Elle nous servira pour y déposer les tranches de pain afin d'éviter de les calciner. Tu peux tasser un peu la bouilloire si tu manques d'espace. Pendant que tu ajoutes un ou deux morceaux de bois, je vais chercher ce dont on a besoin à l'intérieur. Oh ! Il y a un jus d'orange pour toi sur la roche à l'ombre, au pied du foyer.

— Merci ! Ça fait vraiment vacances ici. Si maman et papa étaient là, je passerais bien une semaine. Ça me fait penser à cette petite maison que nous avons louée il y a deux ans. Papa et maman parlaient justement de la louer de nouveau un des deux prochains étés. Tu crois que Lorraine et Jacques seraient disposés à leur réserver le chalet ?

— Sans doute avec grand plaisir, répondit mon père tandis qu'il ouvrait la porte, heureux de ces propos de Nathaniel qui faisait référence à ses parents, signe qu'ils lui manquaient beaucoup. Et s'il n'est pas disponible, lança-t-il, déjà à l'intérieur, vous n'aurez qu'à prendre la semaine qu'ils nous réservent chaque année.

Nathaniel frotta une première allumette qui s'éteignit. Il replaça la feuille de papier un peu à la façon d'une tente d'Indiens en la glissant lentement sur les cendres. Un coin noircit presque aussitôt, avant de s'enflammer. Quand mon père réapparut, la plaque de fonte était en place, prête à recevoir les deux premières tranches de pain et la bouilloire, maintenant que la flamme était suffisamment intense pour la chauffer.

— Quelle équipe nous formons ! De vrais pros... en vacances.

— J'ai eu de bons enseignants... Il m'a fallu le rallumer. Il s'était presque éteint.

— Ah ! Mais il ne s'agit pas seulement d'avoir un bon enseignant... il fallait aussi un bon élève. Comme dans toute interaction, il doit y avoir un bon émetteur et un bon récepteur si on veut que le message passe bien. Tu as été ce bon élève. Ton feu en est une autre preuve. En fait, ce feu me rappelle qu'il doit y avoir un troisième ingrédient pour que le message passe avec efficacité : le message lui-même. Tu vois, pour ce feu, ça prend une bonne allumette qui a permis la chaleur nécessaire, un bout de papier, qui a servi de combustible, et de l'oxygène. Si ton allumette est humide, ou si le papier est humide, aucune chance. Pareil s'il y a trop ou pas d'oxygène. Pour revenir à ton idée, si tu as un enseignant intéressé et intéressant, de la qualité de ton père, un élève tout aussi intéressé, et un sujet intéressant... tu as tout pour alimenter le processus.

— Grand-papa, ce que tu disais hier à propos du fait qu'il y aura toujours des gens pour tenter de ralentir les autres, pourquoi est-ce comme cela et est-ce que c'est réellement la majorité qui agit de cette façon ?

— Pourquoi ? Excellente question. Les gens abandonnent sans doute pour toutes sortes de raisons. Certaines personnes ne vivent plus leurs rêves par peur, par manque de confiance ; d'autres, parce qu'elles ne prennent pas conscience de leurs possibilités. Certaines, par paresse. Celles-là sont souvent plus dangereuses, parce qu'elles agissent la plupart du temps par fausse paresse : trop paresseuses pour vivre leurs rêves, mais il semble qu'elles s'énergisent en tentant d'anéantir ceux des autres. C'est le genre de personnes desquelles tu dois à tout prix t'éloigner. « Pourquoi ? » répéta-t-il, comme s'il cherchait à compléter sa réponse. Tu sais qu'un chat qui se met le bout de la patte sur un rond de poêle chaud ne se fera jamais reprendre. Ça s'inscrit dans sa tête pour la durée de sa vie. Je crois que c'est ce qui arrive à la plupart d'entre nous quand nous prenons de l'âge. Un bébé

tombe et se relève aussitôt pour marcher. Il a d'instinct la peur de tomber, mais n'a pas cette conscience qu'il tombera encore. Il enfourche son vélo et bang... et il se relève et avec un peu d'encouragement, il s'y remet. Il arrive à l'école, et vit ses premiers échanges avec des étrangers, certains positifs, d'autres, négatifs. Un phénomène très étrange se produit alors si une personne ne prend pas la décision d'entretenir son esprit : plus elle prend de l'âge, plus elle cesse d'essayer. Et plus elle cesse d'essayer, plus elle se prive d'expériences extraordinaires. Si on se reporte à mon cas, j'ai eu la même chance que toi. Mes parents ont entretenu mon esprit jusqu'à ce que je m'oblige à en prendre l'habitude par moi-même. Tu as entendu parler de la loi de Pareto ? Cette loi exprime l'idée que 20 % des gens font arriver 80 % des événements. L'autre 80 % se partagent le dernier 20 %. Mon expérience de la vie m'indique que ces chiffres sont plutôt de l'ordre de 5-95 : 5 % des gens font arriver 95 % des événements. Cela dit, sans aucune exagération. Tu n'as qu'à regarder autour de toi et à faire tes propres expériences.

— Mes expériences ? Quel genre d'expériences ?

— Je sais pas... n'importe quoi. Demande à ton père ce qu'il s'est fait dire quand il a décidé d'acheter sa première propriété au début de la vingtaine. « Ne fais pas ça ! Tu vas tout perdre ! Y passer toutes économies. C'est arrivé à ma tante. » Et bla, bla, bla ! Fais le test avec quelques bons amis. Dès que tu racontes tes rêves, tu t'exposes aux mises en garde. Et même si l'un d'eux se montre intéressé par ton rêve, 95 % du temps, il va reculer, se désengager, et finir par tenter de te décourager. Souvent, soi-disant pour te protéger, mais surtout pour ne pas se faire mal lui-même, parce qu'au fond de lui, il ne croit pas pouvoir y arriver. Quelle désolation ! Bleu-vert d'été ! Imagine un peu ! Si Lorraine et Jacques n'avaient pas acheté cette fermette, si ta mère n'avait pas osé demander à ton père de l'épouser, si ta grand-mère et moi ne nous étions pas reparlé cette fois où nous nous sommes revus, si ce garçon Nick n'était pas venu me rencontrer, si

Lorraine et Jacques ne s'étaient pas préoccupés de ces jeunes gens qu'ils ont aidés...

Il reprit son souffle, en haussant les épaules, avant de poursuivre.

— Et tous ces jeunes que grand-mère a aidés, et si M. Lepage, ce mécano, ne m'avait pas offert cette aide, et si toi, Nathaniel, plutôt que de te prendre en main, tu avais abandonné ? Tu as tant à apporter à ce monde. Et tu vois, mon garçon, c'est que quand tu agis, tu crois la plupart du temps le faire d'abord pour toi, mais tu réalises parfois des années plus tard tous ceux que tu as influencés. Et ces gens qui vont tenter de te retenir, écoute ce qu'ils ont à te dire et suis la réponse de ton âme, en les remerciant et en leur disant que ton rêve est trop grand pour t'arrêter. Chaque soir, comme je te disais quand je te parlais de privilège et de gratitude, quand je fais ma lecture, je remercie l'auteur pour ce que j'ai appris ou pour m'avoir divertit, et je remercie Edison pour sa lumière. Je remercie encore pour la chaleur et le confort de notre lit. Et surtout, quand j'étire le bras pour éteindre la lampe, et que je me colle sur ta grand-mère, et que nous nous embrassons, je la remercie d'être là pour nous, et je remercie la vie de l'avoir mise sur mon chemin. Grâce à elle, je suis un homme heureux, comme j'ai été un enfant heureux à vivre avec des parents extraordinaires, qui croyaient à cette idée qu'un homme et une femme doivent concrétiser et vivre leurs idées lorsqu'elles sont nobles.

— Et quand sais-tu qu'il s'agit d'une idée noble ?

— Ça, tu le ressens ! Si je me réfère de nouveau à Edison, par exemple, inventer la lumière, ça peut être un événement dérangeant, mais ça respecte ton prochain si tu ne l'obliges pas à l'utiliser lui-même, et qu'il en fait son choix. Et cette idée de lire ce bout de papier afin d'alimenter ton esprit, tu es libre de le faire ou non, et libre d'en assumer ou non les conséquences. J'ai appris, il y a bien longtemps déjà, qu'une idée noble ne tient pas seulement à la grandeur du geste. Parfois, souvent, cela ne tient qu'au seul fait

d'assurer une présence, de persister dans l'idée qui nous habite, de sourire ou de dire un bon mot pour quelqu'un. Combien de fois j'ai accompagné un enfant avec ta grand-mère, alors que ses parents étaient absents, trop ivres pour l'accompagner ou trop occupés par des activités inutiles ? J'ai compris bien des choses et la valeur de certains gestes simplement en les regardant dans les yeux et en ressentant leurs bras autour de moi. Ou le fait d'aller porter un morceau de gâteau à des personnes âgées, seules, sans famille à Noël. Ce sont des gestes nobles, et comme Edison, ces simples actes ont apporté de la lumière dans la vie de ces gens.

Nathaniel, repensant à cet adolescent qui a perdu ses parents, se montra satisfait de la réponse.

— Assez rôtie à ton goût ? lui demanda mon père, alors qu'il lui présentait la première tranche de pain grillée. Tu prends un œuf ? Ça ne prend que quelques secondes...

— Tu me donnes le goût. D'accord !

— Je sais que tu les aimes tournés, non crevés... Tournés, ce ne sera pas un problème, non crevés... c'est une autre histoire dont je ne connais pas encore la fin.

— C'est pas important. C'est sans doute l'air de la nature, mais ça me donne faim. Ils ont pensé à tout, Lorraine et Jacques. Cette table installée à l'ombre sous cet arbre lorsque le soleil est chaud comme ce matin. C'est juste parfait ! On va manger notre pain sous le pin...

— Eh ! Soit tu as trop peu dormi, soit tu as très bien dormi. Le pain sous le pin... Tu prendrais un chocolat chaud ? Je l'ai mis sur la table en pin, celle où tu as mis le pain, sous le pin... L'eau bout, si tu en prends un, apporte nos tasses, s'il te plaît.

Mon père exaltait, debout devant le foyer à regarder tout autour, à humer les odeurs et entendre chanter les oiseaux. Le sourire béat, il semblait vouloir avaler tout l'air disponible pour en profiter.

— Et voilà ! Je crois que tu seras fier de ton grand-père. Des œufs tournés, juste à point.

Nathaniel s'approcha avec les tasses.

— Pendant que je les remplis d'eau, tu apporterais les assiettes ?

Nathaniel les apporta, et tendait maintenant la première, alors que mon père déposait les tasses en bordure du foyer. Il récupéra le premier œuf pour le faire glisser dans une assiette, et répéta le même geste pour le deuxième, et ensuite pour les siens.

— Wow ! Quel déjeuner ! Tout est si différent lorsqu'on mange à l'extérieur. Tu trouves ?

— Bleu-vert d'été ! Entièrement d'accord ! Grand-mère et moi prenons tous les repas qu'on peut dehors. Il nous semble que c'est plus relaxant et que la nourriture a tellement plus de goût. Et tu as vu de quelle façon elle entretient notre terrain... C'est pas croyable ! La nature dans notre cour. Nous croyons d'ailleurs que c'est pour cette raison que c'est si agréable de manger à l'extérieur. C'est le contact nécessaire entre la nature et l'être humain. C'est retrouver notre source.

Ils s'étaient installés et avaient préparé leur breuvage.

— Ces œufs sont excellents, grand-papa. Et ce chocolat chaud également. Y avait un moment que je n'en avais pas bu. Ça fait changement.

— Merci, Nathaniel ! Un morceau de fromage ?

— Oui ! Dis donc ! tu as pensé à tout ! Grand-papa, on fera cette marche dont tu as parlé ? Même si tu en as déjà fait une ce matin ?

— Je suis partant ! Marcher dans ce paysage est magique. Et après ce déjeuner, on fera mieux de bouger un peu. Tu sais à quoi je pense ? Tu disais que ça faisait différent de manger à l'extérieur, et je regarde le lac et je me dis. Tu as déjà entendu des gens qui ont des maladies de peau ou des problèmes de poumons ou quelque chose de semblable, dire que le médecin leur a conseillé l'air de la mer ?

Nathaniel avalait une bouchée, hochant la tête d'un signe affirmatif, attentif à ce que mon père allait lui raconter.

— Je ne suis pas un scientifique, mais je pense plutôt que c'est l'idée pour eux d'être en vacances qui les guérit, en les éloignant du stress de leur vie. Ces supposées maladies ne sont que les signaux de leur corps, des symptômes qui leur crient : « Eh ! bonhomme, arrête-toi un peu ! Et fais une vie que tu aimes ! »

— C'est sans doute aussi ce que je vivais à ma façon. Cette sensation de mal-être depuis quelques semaines. En ce qui me concerne, j'avais plutôt le mal de mer...

— En tous les cas, je trouve que tu t'es très bien remis ce matin. Tes jeux de mots sont remarquables...

Le déjeuner fut bientôt terminé et mon père et Nathaniel avaient placé la vaisselle dans un récipient, à la demande du premier, après qu'il eut expliqué qu'ils la laveraient au retour de leur marche.

— Excellent ! Lorsque nous ferons chauffer l'eau pour notre toilette, nous en garderons pour la vaisselle. Je passe au p'tit coin et je suis prêt.

Ils avaient emprunté un des sentiers que mon père connaissait bien, avaient lentement contourné le lac en s'y attardant quelque peu, et s'étaient rendus à la rivière, pour la longer jusqu'à la vieille clôture qui délimitait la ferme, du côté sud. Ils l'avaient suivie vers l'ouest, et traversé le boisé de conifères, dont certains étaient énormes, et sans doute centenaires, de l'avis de mon père. Il nomma chaque espèce qu'il rencontrait : pruche, pin, sapin, cèdre, épinette blanche, épinette rouge. Il expliqua certaines de leurs particularités, parla de leurs aiguilles. « Tiens ! raconta-t-il, ébahi en pointant du doigt, celui-ci par exemple, une fois scié en morceaux, on en aurait suffisamment pour construire un mur entier d'une maison comme la vôtre. Quelle œuvre de la nature ! »

— Lorraine et Jacques, qu'est-ce qu'ils en font de tous ces arbres ? Je veux dire, est-ce qu'ils doivent s'en occuper ? Ils devront bien les couper un jour ?

— Ils font ce qu'on appelle une coupe sélective. Ils en enlèvent chaque année, afin d'aérer le boisé, si on veut. Ça

permet de maintenir un environnement sain. Tu vois cette souche, et celle-ci ? Ce sont des arbres coupés. Ils les laissent se décomposer lentement, ce qui alimente la terre. C'est pareil pour les branches. Regarde derrière. Lorsqu'ils coupent un arbre, ils mettent les branches en tas et la nature suit son cours. Le cycle de la vie. Il n'est pas rare de lever des perdrix ou des lièvres qui profitent de ces branches pour se faire des abris.

Ils prirent bientôt la direction nord et lorsqu'ils revinrent dans la clairière, se dirigèrent de nouveau du côté du lac, cette fois, pour s'y installer sur un rocher plat.

— Hume ces odeurs, Nathaniel ! Tu aimes ?

— Magnifique ! C'est comme si on était branchés à une sorte d'énergie. Tu ressens ça, toi aussi ?

— Bleu-vert d'été ! Comme si on était branchés... quelle belle image ! C'est tellement vrai.

Papa récupéra la couverture du sac à dos pour l'étendre sur le rocher.

— Grand-papa, tu prendrais ta pomme maintenant ?

— Oui ! Avec plaisir. Et tant qu'à ouvrir ton sac, je prendrais aussi une bouteille d'eau.

Une fois étendue la couverture, il enroula une extrémité pour en faire un oreiller, puis ils s'installèrent, couchés sur le dos, face au ciel.

— Regarde-moi ça ! Quel ciel ! Merveilleux !

— Quel bleu-vert d'été ! tu veux dire...

— Ah ! Même avec cette marche, tu reprends tes jeux de mots, fit-il tandis qu'il essayait sa pomme.

— C'est étrange comme on arrive à se sentir si petit et si grand devant cette... Comment dire ? demanda à voix haute Nathaniel, d'un air interrogateur. C'est un peu comme un miracle tout ça, non ?

— J'oserais même avancer que c'est un peu comme un miracle dans un miracle. Cette nature en est un premier. L'autre : le fait que nous soyons étendus à prendre le temps de l'apprécier.

Il serait intéressant de savoir combien de personnes sur ces quelques milliards que nous sommes sont en train de faire quelque chose de semblable à cet instant. Ça me rappelle que ta grand-mère et moi nous sommes déjà installés ici pour un pique-nique. Et alors que nous terminions, une chaude pluie d'été a commencé. Plutôt que de se lever et ramasser nos choses, elle a pris ma main pour m'attirer vers elle et nous nous sommes collés l'un contre l'autre sans doute une bonne demi-heure. Puis, tandis que nous étions tout détrempés, la pluie s'est arrêtée et nous avons eu droit à un magnifique arc-en-ciel, un autre miracle de la vie. Je promena mes yeux de ce miracle à cet autre ; celui de pouvoir admirer le merveilleux visage de ta grand-mère sourire. Les gouttes d'eau scintillaient sur sa peau. Je me souviendrai toujours de cette image. Je me la suis rappelée si souvent toutes ces années, tandis que je fermais les yeux pour méditer, ajouta-t-il en imitant le geste.

— J'ai l'impression que grand-maman et toi en vivez chaque jour des arcs-en-ciel. Je suis tellement content pour vous. Pour cette sensation de petitesse et de grandeur, t'en penses quoi ?

Mon père sourit avant d'avancer :

— La petitesse me sied bien... je laisse la grandeur à grand-mère. Ensemble, nous formons un tout très convenable, tu ne trouves pas ? Qu'est-ce que je pense de cette sensation de petitesse et de grandeur ? Voyons voir un peu ! Bleu-vert d'été ! J'en pense que pour un jeune homme et un moins jeune homme comme toi et moi, c'est parfaitement sain. La petitesse réfère à l'humilité devant un tel miracle. Tu sais, Nathaniel, c'est l'immensité de l'ego – et cette immensité n'a strictement rien à voir avec la grandeur – de plusieurs qui fait en sorte qu'ils passent à côté de la vie, en se fixant sur l'être qu'ils sont, en ramenant tout à eux plutôt qu'en partant d'eux vers... Et cette grandeur... rien de plus précis que cette image que tu as utilisée tantôt, celle d'être branché à ce miracle. Ça nous rend invincibles.

— Je comprends mieux pourquoi il y a autant de personnes malheureuses sur la terre. Il y avait tout ça à portée de moi ces

dernières semaines et avec cette tristesse ressentie, je n'arrivais plus à me donner la peine de faire quelque chose. Je pense que si ça n'avait pas été de la tristesse que je faisais subir à maman et papa, je serais peut-être encore dans ma chambre à ne pas comprendre ce qui m'arrivait. Comment tu peux expliquer ça, grand-papa ?

— Tu as fait de la biologie à l'école ? Un de mes enseignants, aussi bon philosophe que biologiste, a fait une démonstration un jour. Il a déposé une grenouille dans un récipient de verre qui contenait de l'eau à la température de la pièce. Puis il a lentement augmenté la température du rond de poêle sur lequel il était déposé. Une fois l'eau tiède, plus il augmentait la température, plus la grenouille semblait s'engourdir ou s'endormir. Il a refermé le rond afin d'éviter de la faire mourir, en nous expliquant que s'il avait continué d'augmenter encore, elle n'aurait jamais essayé de s'enfuir, comme gênée dans son récent confort, jusqu'à ce qu'elle devienne comme engourdie ou paralysée. L'être humain est un peu étrange parfois, paradoxal. Autant il peut devenir suffisant dans le confort, autant il a cette tendance à prendre l'habitude du malheur, au point de se laisser aller. Quand tu as les yeux braqués sur ce décor, ça peut paraître assez incroyable, non ? C'est exactement pour cette raison que tu dois promettre de toujours répéter ce discours que je t'ai remis sur ce bout de papier, Nathaniel. Encore une fois, je répète, je sais, surtout lorsque tout va pour le mieux dans ta vie. C'est à ce moment, en zone de confort, qu'on cesse de poser les petits gestes qui font qu'on s'est rendu jusque-là et qu'un bon matin, ça se met à mal tourner. Si tu ne nourris plus ton esprit...

Il fit un geste avec les bras et la tête, pour exprimer que tout ce qui se produit alors est au gré des circonstances.

— Pour te souvenir de son importance, rappelle-toi cette conversation sur ce rocher et cette grenouille engourdie par son confort, au point de se laisser mourir dans son bocal.

— Je ne peux pas te promettre de me rappeler cette grenouille, mais ce moment sur ce rocher, j'oublierai jamais. J'en ai imprégné mon esprit.

Ils échangèrent un regard qui en disait long sur le respect qu'ils avaient l'un pour l'autre. Nathaniel demanda encore :

— Grand-papa, tu m'as parlé des signes auxquels il nous faut rester alertes. Tu m'expliquais cette femme avant grand-maman... Comment tu sais quand un événement est un signe ?

— Je crois que de prendre l'habitude de s'arrêter à trouver la cause de notre mal-être ou de notre excitation est la meilleure réponse que je peux te donner. C'est une habitude qui se développe si on se donne la peine. Je vais te donner un exemple d'un phénomène qui m'est arrivé un jour. Garde ça entre nous, sourit-il, tandis qu'il entreprit de parler à voix un peu plus basse. Un été, j'avais travaillé pour un de mes oncles sur une ferme maraîchère et il m'arrivait, une fois ou deux par semaine, que mes mictions dégagent une odeur très forte. J'étais inquiet, et comme c'est un sujet qu'on ne veut pas nécessairement discuter avec tout le monde, je n'osais pas en parler à cet oncle et à cette tante, et comme le téléphone était dans la cuisine et qu'il y avait toujours quelqu'un à proximité... Je suis resté avec ce problème plus de deux semaines. L'odeur durait pour deux ou trois mictions puis disparaissait. Je ne ressentais pourtant aucun autre signe qui pouvait laisser croire que j'étais malade. J'en avais pour une autre semaine avant de retourner à la maison, et je me disais que j'attendrais pour en parler à mes parents. Un soir, je ne me souviens plus de quoi au juste on parlait au souper, quand je me suis demandé si ça pouvait être quelque chose que je mangeais ou buvais qui entraînait cette odeur. Je me suis mis à analyser tout ce qu'il y avait dans mon assiette, jusqu'à ce que je mette le doigt dessus. Dans un des champs, mon oncle faisait la culture d'asperges. J'ai réalisé que chaque fois que j'en mangeais, ça produisait cette odeur forte qu'on appelle acide *aspergique*. Tout ça pour dire que c'est un peu pareil avec les signes. Ils sont parfois déroutants, affolants même, jusqu'à ce qu'on apprenne à y être attentif, jusqu'à les reconnaître. Ça me rappelle aussi cet ami qui m'avait offert de m'associer avec lui dans un projet qui semblait

bien intéressant. Je savais qu'il y avait certains risques, et j'étais prêt à les prendre, sous certaines conditions. Nous avons conclu une entente verbale et nous sommes séparés les tâches à faire jusqu'au jour de la signature de l'entente finale qui viendrait dans quelques jours. Je te raconte brièvement, un commerçant que j'avais contacté pour un sous-contrat, qui avait pourtant été très coopératif, ne me rappelait pas, puis une annonce que j'avais placée ne donnait pas les résultats escomptés. J'avais comme un doute qui s'installait. Tu sais que je ne suis pas du genre à abandonner, mais je me suis arrêté pour essayer de voir s'il n'y avait pas quelque chose que j'avais manqué. J'ai pris le téléphone pour appeler un contact commun qui nous aidait pour un suivi, afin de vérifier si j'avais bien respecté les bonnes étapes et voir avec lui où il en était dans sa partie de projet. Sceptique autant que surpris, il me répond qu'il a laissé tomber son suivi parce que cet ami associé ne l'avait pas rappelé depuis plus de deux semaines, alors qu'il devait le faire tous les deux jours, pas plus qu'il ne lui avait payé ses frais. Cette réponse faisait le lien avec le reste. Je l'ai tout de suite compris. J'ai su que je ne devais pas aller plus loin dans ce projet, et juste à temps, puisque nous devions signer le document final le jour suivant. Je l'avais échappé belle. C'était pourtant un projet qui me tentait beaucoup, au point où j'aurais pu me laisser distraire et ne pas porter attention à ces signes. Et pour les avoir pris au sérieux, tous les troubles que j'ai sans aucun doute évités parce que mon intuition en dedans m'avait poussé à faire ce téléphone juste au bon moment. C'est un peu comme cette femme avant grand-maman... tu m'imagines sans elle ?

— Je comprends. C'est un peu ce que j'ai ressenti, je pense, quand je me suis décidé à venir avec toi. J'avais peur de te décevoir et je n'en avais pas envie, mais je savais que je devais le faire.

— Bleu-vert d'été ! Merci d'être venu, fiston. Je passe un moment privilégié auprès de toi. Davantage encore en sachant que ça te fait du bien autant qu'à moi.

— Merci ? C'est plutôt à moi de te remercier. De remercier aussi papa et maman pour m'avoir enduré tout ce temps, alors que je les empêchais d'entrer dans ma bulle.

— Dans ta bulle... Je l'aime bien, cette image que tu utilises, et tu sais quoi ? Souviens-t'en ! S'il fallait que ça t'arrive encore, tu n'aurais qu'à prendre une aiguille et la percer. Ça simplifie les choses, non ? Mettre des images sur les événements nous permet de jouer avec eux en les façonnant à notre guise. C'est comme cette voisine détestable que nous avons. Elle sortait avec son balai à toute heure du jour et le frappait sur le poteau de la galerie pour le secouer. Ça m'exaspérait ! jusqu'au jour où mon Élaina, ta grand-mère, m'a dit : « Chaque fois que tu t'emportes, elle gagne. Imagine-toi plutôt prendre le contrôle de son balai pour l'enfourcher et lui faire faire une balade au-dessus de la ville et à toute vitesse, qui la rendra blanche de peur. Puis imagine ensuite le balai la déposer en lui disant doucement en souriant que si elle le frappe encore sur ce poteau avec la seule intention de déranger les voisins, elle fera une autre promenade ». Bleu-vert d'été ! Un balai qui sourit, et qui parle... Ça, c'est ta grand-mère toute crue. Tandis que nous faisons une marche dans les jours qui suivirent, cette fameuse voisine sortit sur la galerie pour frapper son balai comme nous passions devant chez elle. Plutôt que de m'emporter, j'ai dit « Bonjour, Madame ! Je vous souhaite que la promenade sera bonne ! » Elle m'a regardé, les yeux mi-fermés et plissés, et le visage crispé, comme si j'avais été un extra-terrestre. Sans nous arrêter, je me suis tourné vers grand-mère, tout souriant, en lui disant : « Je me suis un peu retenu. J'aurais préféré lui dire Bonjour, vieille sorcière ! Tu es fière de moi, mon amour ? »

— Telle que je la connais, fit Nathaniel, excité par cette histoire, sans doute qu'elle l'était !

— Elle semble toujours si heureuse, cette femme. Et elle a toujours de ces idées pour se détourner de ces situations de style casse-pied.

— C'est bon signe pour toi, non ? Elle est toujours collée à toi...

Mon père ricana.

— Ah ! Nathaniel, dit-il. Disons qu'elle est heureuse et que dans mon cas, elle fait preuve d'une certaine tolérance.

— Grand-papa, ces exemples que tu as racontés me font penser à ce que me dit papa lorsqu'il parle du contrôle de notre esprit. Attirer à nous les événements souhaités. Briser les états. Penser positif. Je savais tout ça et pourtant, je me suis laissé prendre...

— Prends-le positivement, justement. Ça revient à ce que je te répétais quand je te disais de relire ce discours quelques fois par jour. En ton père, tu as un excellent professeur, et je crois en toutes ces vérités qu'il t'a apprises. Il y a plusieurs années que je n'ai pris aucun médicament. Si j'ai mal à la tête, je trompe mon esprit. Je fais semblant de prendre un comprimé dans ma main, de l'avaler en buvant une gorgée d'eau. Puis je pratique ma respiration. En 15 ou 20 minutes, le tour est joué. La plupart des gens n'y croient pas, mais c'est la vérité la plus pure. Dis-moi, Nathaniel, qui est la jeune femme que tu trouves la plus gentille et la plus jolie ? Une que tu fréquenterais. Tu en as une en tête ?

Nathaniel réfléchit quelques secondes, avant qu'un sourire active ses lèvres.

— Voilà ! Oh ! Je ne sais pas qui elle est, mais... tu as le visage radieux. Alors, dis-moi pourquoi un comprimé imaginé ne ferait pas s'évanouir un mal de tête si cette jeune femme dans ton esprit réussit à te faire cet effet ? Et si un film à la télé peut nous faire rire ou pleurer ? Et si de la visite, arrivée à l'improviste alors que tu es exténué, peut te remettre sur pieds en un rien de temps ? Ce ne sont que des images que ton esprit interprète. Qu'elles soient réelles ou imaginées, rien n'y change, elles sont capables de la même conclusion. Ce n'est pas surprenant qu'une personne qui brasse sans cesse des idées négatives les rappelle dans sa vie. C'est un cercle vicieux. Tu peux maugréer un jour de pluie, et tu peux aussi te dire que le soleil s'en vient, et qu'il est déjà quelque part dans le monde. Tu peux aussi maugréer de devoir te lever

pour aller travailler, et tu peux aussi apprendre à découvrir ce que tu peux faire différemment pour aimer ce travail ou changer, ou simplement penser que des milliers de personnes n'ont même pas cette chance de se lever. Et ce qui est merveilleux, Nathaniel, c'est que peu importe d'où tu es parti, tu peux apprendre à interpréter les événements d'une manière différente, d'une manière vivante.

Mon père s'arrêta, et les deux gardèrent les yeux fixés sur le paysage qui s'offrait à eux, toujours assis sur le rocher, ce qui leur donnait une étrange impression d'être maîtres des lieux, et en même temps, d'en être une partie.

— Il m'arrive de me coucher en me demandant ce que j'ai apporté au monde dans la journée, en me demandant si j'ai accompli ma mission et si j'ai suffisamment fait preuve de gratitude. Si j'ai failli cette journée-là, je dois le réaliser pour apporter davantage le lendemain. Quand je suis en manque d'idées, je pense à mes parents. Imagine un peu tout le mal qu'ils se donnaient à l'époque. Se lever l'hiver pour chauffer le poêle ou pour aller aux toilettes à l'extérieur. Il fallait tout préparer. Il y a tant de raisons de démontrer de la gratitude. J'ai parfois l'impression, Nathaniel, que le monde est à l'envers dans ses valeurs. On a laissé tomber nos valeurs humaines pour des valeurs pratiques. À l'époque, je me souviens, tu étais mal pris, il y avait toujours quelqu'un pour t'aider. Tu étais malade, ton médecin de famille était toujours prêt, et si c'était le cheval, le forgeron était disponible, jour et nuit, tous les jours de l'année. On ne savait du monde que ce que les livres nous offraient, mais tous les gens du village se connaissaient. De nos jours, on a inventé bien des médicaments, bien des modes de transport, bien des moyens de communication, bien des services... mais on a laissé tomber le côté humain. J'ai pris rendez-vous avec mon médecin de famille, que j'ai heureusement depuis plusieurs années, sans quoi... Tu sais quoi, je dois attendre 396 jours avant de le rencontrer. Inhumain ! À quoi servent toutes ces machines et

tous ces médicaments ? On peut se rendre à des milliers de kilomètres en quelques heures, ou parler à un individu à l'ordinateur peu importe où il se trouve dans le monde, mais la plupart d'entre nous ne connaissent rien de nos voisins. Avec tous ces gadgets, les gens en viennent à confondre amitié et connaissance, amitié et amour. Les gens se déshumanisent. Si chaque soir, je me couche en me rappelant ne serait-ce qu'une personne pour qui j'ai posé un geste humain, ça me console. Et je dis merci à la vie.

Nathaniel, sa prochaine question déjà prête, attendit un peu avant de la poser.

— Dis-moi, grand-papa, quelles ont été les plus belles étapes ou les plus belles réalisations dans ta vie ?

— Toute une question ! Bleu-vert d'été ! Une question existentielle ! Tu tiens à partir avant la noirceur ? Mes plus belles étapes ou mes plus belles réalisations... Je dirais que les plus significatives sont celles de mon adolescence avec mes parents, des gens si exceptionnels, qui m'ont tant appris par leur exemple et leur présence, et la rencontre de ta grand-mère, y compris ma vie auprès d'elle. Et tu sais, sans mes parents et sans grand-maman, nous ne sommes pas ici pour en parler... ricana-t-il, en haussant les épaules. Tu vois, je ne sais pas trop comment t'expliquer. Mes parents nous serraient dans leurs bras et nous disaient qu'ils nous aimaient de façon naturelle, ce qui n'était pas le lot de toutes les familles à l'époque. Ça me manque de les serrer, ces simples gestes qui représentaient tant, et que nous avons faits jusqu'à leur dernier jour ici-bas. Et étrangement, je ne peux pas dire qu'ils me manquent. C'est comme s'ils étaient là, toujours à mes côtés. C'est sans doute une des raisons pour lesquelles ma sœur que tu as rencontrée a un peu décroché de la vie. Je crois qu'elle interprète leur mort d'une manière différente, comme si elle avait coupé le lien avec eux. C'est triste, mais revenons plutôt à ta question. Le jour de notre mariage..., dit-il cette fois, le visage resplendissant. J'agace souvent ta mère en lui racontant que ton père a marié la plus belle de son époque, alors

que j'ai marié la plus belle de la mienne. J'ai le cœur qui s'emballé juste à y penser. Et je me dis, bon sang ! comment se fait-il que tant d'hommes et de femmes n'arrivent plus à se souvenir du jour de leur rencontre, de celui de leur union, et de tous les jours ensemble, l'un près de l'autre ? Et comment se fait-il qu'ils claquent la porte à la moindre excuse ? Les gens ne deviennent pas tous méchants. Il faut savoir garder le respect pour soi-même et pour l'autre. Tu sais, Nathaniel, si un homme, si une femme passe sa soirée à regarder ces stupidités à la télé ou à courir toutes ces absurdités qui attirent les faibles, ou à faire comme ces gens qui s'embrassent pour se montrer ou qui racontent n'importe quoi, comme si tout était permis et naturel, et qui font semblant de s'exciter dans le seul but d'attirer l'attention. Rendu là, ce ne sont plus seulement ces fausses personnes qui se perdent, mais celles qui sont si perdues qu'elles cherchent à oublier ce qu'elles sont devenues en les regardant se ridiculiser. Tu n'imagines pas le nombre de collègues et de clients, d'amis même, qui m'ont invité à sortir dans des bars ou des clubs pour se changer les idées et respirer un peu, disaient-ils, sans leur conjointe ou conjoint. Tu n'imagines pas combien de ces mêmes collègues, clients et amis ne sont plus avec leur conjoint ou leur conjointe aujourd'hui. Et parmi les rares qui le sont, ils ne le sont pas vraiment. Désolé, Nathaniel... je faisais une triste parenthèse. Mais ne laissons pas ces pauvres gens briser ce moment. Il faut apprendre à prendre ses distances. Ah ! si tu l'avais vue dans sa robe longue... tous les yeux étaient pour elle. Comment ç'aurait pu être autrement ? Nous resplendissions de bonheur. Et je n'ai jamais détourné mon regard d'elle depuis. Elle a été et elle est toute ma vie. Et ce jour où elle a glissé cet anneau dans mon doigt et qu'elle m'a demandé d'être sien, que je l'ai demandée à mon tour, tandis que nos parents nous observaient nous aimer... c'est un des seuls moments où des larmes ont coulé de mes yeux tant j'étais ému. J'ai toujours pensé que ta grand-mère était un moment de grâce dans ma vie.

Mon père leva le bras gauche, et montra l'annulaire qui portait l'anneau.

— Je l'ai toujours porté. Je m'en fais un honneur, dit-il, avec fierté, sans élever la voix. C'est un symbole qui nous représente bien, je pense.

— Je n'ai aucun doute là-dessus. Dis-moi, grand-papa, quand tu dis le jour de la rencontre de grand-maman, tu parles de la première fois ou de la deuxième ? Il y a une différence ?

Mon père, qui avait regardé Nathaniel, le temps qu'il pose sa question, détourna le regard vers l'horizon. Mon fils le connaissant, il savait qu'il n'était pas rare que son grand-père pèse ses mots avant de répondre.

— Les deux fois sont aussi importantes et oui, il y a une différence. La première fois, c'était aussi fort. Je n'ai jamais compris comment nous avons pu laisser passer ces dix années entre nous. Elle non plus. Une fois, je me souviens, comment l'oublier ? mon père devait venir me chercher à la petite école. Chemin faisant, il s'est fait attaquer par des abeilles. Son cheval est parti à l'épouvante et mon père a été éjecté en bordure de la route lorsque la carriole s'est renversée. Heureusement pour lui, il est tombé sur une bande de terre où poussait du foin, pour rouler sur lui-même jusque dans un petit ruisseau. Dieu merci que sa tête soit restée en dehors de l'eau. On l'a retrouvé quelques heures plus tard, des piqûres de guêpe partout sur le corps et une jambe brisée. Plutôt que de commencer à se plaindre de son sort, les premières phrases qu'il a dites ont été : « Quelqu'un est allé chercher Jean à l'école ? Il doit être si inquiet ! » et « Vous avez retrouvé mon Pitt ? » Pitt était son cheval. J'étais resté assis à l'attendre des heures durant dans les marches, jusqu'à ce que la maîtresse du village, une religieuse adorable, revienne chercher un livre qu'elle avait oublié à l'école. Lorsqu'elle m'a aperçu, elle a demandé : « Que fais-tu ici, Jean ? Qu'est-il arrivé ? » « J'attends mon père ! » dis-je, sûr de moi. « Ton père ? Mais il fait presque nuit ! » Elle le connaissait et savait bien que s'il n'était pas venu,

il lui était sans doute arrivé quelque chose. Comme elle ne voulait pas m'inquiéter, elle a demandé : « Et tu n'as pas mangé ? » « Non ! Sœur Marguerite. Sauf un biscuit qu'il me restait. » « Voilà ce que nous allons faire, dit-elle, le plus calmement du monde. Nous allons écrire un mot à ton père, que nous laisserons dans la porte, pour lui faire savoir où nous serons. Et d'ici à ce qu'il arrive, je vais t'amener manger. » Maman est venue me chercher un peu plus tard, en expliquant l'accident. Et tu sais quoi, Nathaniel, je n'ai jamais, en aucun moment, été inquiet. J'avais une telle confiance en mon père. C'est cette même confiance envers grand-maman qui m'a fait commettre cette erreur de l'avoir laissée aller toutes ces années. Elle éprouvait pour moi les mêmes sentiments que j'entretenais pour elle. Et plus le temps passait, plus les années passaient, plus cette confiance mutuelle s'est transformée en doute, puis en une autre certitude : celle qu'elle ne devait plus m'aimer. Et j'avais trop peur d'aller le lui demander, inquiet qu'elle le confirme. On peut appeler cela de l'égoïsme, mais c'était ça. Tu sais, si ma mère n'était pas venue me chercher ce fameux soir, je ne sais pas après combien de temps, de jours, je devrais dire, mais ma confiance envers mon père aurait sans doute fini par se transformer en une espèce de trahison, pour m'avoir abandonné. En ce qui concerne grand-mère et moi, lorsqu'une circonstance de la vie nous a ouvert les yeux, dix longues années s'étaient écoulées. Quand nous sommes sortis de cet endroit ce jour-là, nous avons parlé, je l'ai prise dans mes bras, et sa façon de me serrer et de me regarder m'a rappelé l'amour qu'elle avait pour moi, aussi intense que celui que je ressentais pour elle. J'ai eu si honte d'avoir agi avec tant de « je n'ai pensé qu'à mon petit moi ». Et elle était maintenant là, c'est tout ce qui comptait, et j'en ai oublié toutes ces années. La différence, disais-tu ? La différence est que je l'aime autant aujourd'hui qu'avant, et que je ne douterai plus jamais de son amour. C'est pareil pour elle. En guise de rappel, chaque jour qui passe, nous nous serrons l'un contre l'autre, de la même

façon que cette fois où nous nous sommes revus. Et depuis toutes ces années que nous sommes ensemble, il n'y a que pendant ces quelques derniers jours que nous ne l'avons pas fait. Quand nous nous téléphonons, nous nous le disons.

— Grand-papa, dit Nathaniel ému, ton père et son cheval Pitt, que leur est-il arrivé ? Je veux dire, comment ils s'en sont sortis ?

— Mon père... c'est tout juste s'il est resté quelques jours à la maison. Le médecin du village venait vérifier sa jambe, nettoyer et ajuster les bandages et s'assurer que les piqûres guérissaient, en lui faisant promettre d'appliquer des compresses d'une solution de bicarbonate, je crois. Puis, il lui a fabriqué un plâtre. Bleu-vert d'été ! Quel homme c'était ! Il n'en fallait pas plus pour le sortir du lit. Il accompagnait maman partout pour ne pas la laisser seule aux tâches. Pour le cheval, bien que le forgeron ait expliqué à mon père qu'on devrait l'abattre, papa avait refusé. Au moment de cette escapade, Pitt s'était retrouvé dans un lac, à bout de souffle, comme s'il avait tenté de se débarrasser des guêpes de cette façon. Le forgeron pensait que la pauvre bête garderait en mémoire cette histoire et qu'elle prendrait peur à la moindre mouche qui viendrait l'agacer. Papa avait répondu : « Mon cheval n'a jamais bronché devant le travail et a toujours été là pour nous. Pas question de l'abandonner. Nous allons tous vivre ! » Il avait eu raison. Pitt, malgré qu'il restât un peu plus nerveux, redevint peu à peu le cheval qu'il avait été.

— Une belle histoire vraie... Je suis désolé pour ces années loin de grand-maman.

— Nous ne devons plus y penser, si ce n'est que pour en garder une leçon positive. Comme je t'ai dit, chaque moment auprès d'elle est un moment de grâce, un moment où je fais preuve de gratitude.

Papa s'étira de tout son long.

— Peut-être pour apaiser ma peine, je me suis toujours dit qu'il devait y avoir une raison à cela. Je laisse Dieu y voir. Lui

seul connaît tous les secrets. Je lui laisse cela entre les mains. Moi, je veux me servir des années qu'il me reste pour m'occuper d'elle.

Nathaniel demanda s'ils pouvaient rester encore un peu étendus sur le rocher. Mon père dit qu'il avait tout son temps.

— Grand-papa, tous ces trucs qui font qu'une personne va réussir sa vie, tu les connais. Tu voudrais m'en faire un résumé ?

— Oh ! Mais, c'est que... Enfin ! qui suis-je pour te résumer ce qui mène au succès ? C'est...

Nathaniel insista.

— Mais grand-papa... Tous ces livres dans ta bibliothèque, et le choix de tes lectures. Tout ce que ton père t'a appris, et que tu as retransmis à ton tour à papa... Fais-m'en un résumé, s'il te plaît.

Mon père fixait le ciel, les mains croisées sur son ventre. Il inspira longuement, avant de laisser échapper tout son air.

— Bleu-vert d'été ! mon garçon. Comme ma mère dirait, c'est quelque chose de consistant que tu demandes là. Ton père pourrait le faire aussi bien que moi, tu sais.

— Je sais ! Et je lui demanderai aussi dans quelque temps. C'est comme ce bout de papier que tu m'as demandé de relire. On peut toujours réentendre les bons discours aussi.

— Je vois ! sourit-il. Comment dire autrement ? Puisque tu sembles y tenir autant... finit-il par ajouter, en tournant la tête de son côté.

Le visage de Nathaniel se fit satisfait et son corps tout entier semblait maintenant empressé d'entendre mon père lui raconter la vie.

— Tout d'abord, Nathaniel, tu as un avantage très net par le fait d'être né dans cette famille. Sans nous vanter, tes parents, les parents de ta mère et nous, grand-mère et moi, sommes des exemples sains pour un jeune homme comme toi. Et si ce n'est pas tout, c'est un excellent départ. L'entourage est une source d'inspiration importante dans la vie d'une personne. Tu vois, nous sommes en quelque sorte la partie que tu n'as pas choisie.

Mon père fit une pause et, sachant les mots si importants, voulut bien les peser. Alors qu'il tendait les mains vers l'avant, les paumes tournées vers le ciel, un geste qui semblait vouloir dire « mais... », il poursuivit :

— Quand je te laisse entendre que ce n'est pas tout, je veux dire qu'il y a des frères et des sœurs de mêmes parents qui mènent des vies tout à fait différentes. Même que j'en ai connu comme ce garçon Nick, dont je t'ai parlé, qui n'avait pas les parents pour le stimuler, et qui l'a fait de sa propre volonté. Et même qu'on pourrait penser que l'inaction de son entourage l'a jusqu'à un certain point stimulé à ne pas faire comme eux. Viennent ceux avec qui tu choisis d'entrer en relation : tes amis, des voisins, des enseignants, des employeurs, des connaissances, ta conjointe... De toutes ces personnes, même de celles avec qui tu ne voudras pas entrer en relation, il y a quelque chose à apprendre. Nous n'avons qu'à reprendre l'exemple de Nick. Et de toutes ces personnes, pour certaines, tu voudras les connaître davantage au point de t'en rapprocher ; pour d'autres, tu voudras t'en éloigner, et c'est correct, si tu crois que c'est pour ton bien. Pareil pour ces personnages imaginaires dont je t'ai parlé, et pour les livres. Les livres, par exemple, on a bien beau en écrire des centaines par année qui prônent tous détenir le secret du bonheur et de la réussite, et dans lesquels on retrouve toutes ces leçons. On peut bien remanier les mots et les écrire dans un ordre différent, reste que ces leçons étaient déjà contenues dans les livres depuis la bible. Parmi ces trucs, Nathaniel, il y a ton imagination, ton attitude, ta persévérance, tes valeurs. Il y a les mots que tu utilises, les puissants mots qui peuvent paraître anodins, mais qui sont si importants. Aimer la paix est tellement plus doux que haïr la guerre. Vivre en santé est si différent de combattre la maladie. Prends l'exemple de toutes ces collectes de fonds. Ça ne t'apparaît pas plus convaincant lorsque quelqu'un te demande quelques dollars pour nourrir une famille que pour combattre la faim ? Tu comprends ? Un sage disait que le chêne

naît d'un simple petit gland. C'est tout dire. Les mots ont une si grande influence sur notre vie. D'ailleurs, tu n'as qu'à regarder ces gens qui blasphèment ou qui parlent vulgairement. Observe leur posture. Observe leur corps. Bleu-vert d'été ! C'est d'une évidence ! Ce petit texte que je t'ai donné, il est écrit avec des mots positifs, inspirants, excitants, rassurants. Tu les répètes jusqu'à les ressentir. Ils font naître des pensées qui imprègnent ton esprit, qui vont à leur tour créer des images et les transformer en occasions d'abondance. Tu ne peux pas voir un verre à moitié vide et à moitié plein en même temps. Celui à moitié plein laisse penser qu'il se remplit, tandis que celui à moitié vide indique justement un sentiment de vide, une fin. Bleu-vert d'été ! Nathaniel. Je réalise que je ne savais pas trop par où commencer, puis des tas de ces trucs me viennent en tête. Simplement parce que tu as posé une bonne question. Les questions... Savoir poser les bonnes. Elles peuvent être si directionnelles, si stimulantes. Pourquoi je suis si bien à partager ce moment avec toi sur ce rocher ? Pourquoi est-ce que le fait d'être étendu ici m'apaise autant ? On devient nos mots, tu dois t'en souvenir. Pourquoi ai-je encore ce fichu mal de tête ? Pourquoi suis-je aussi fatigué ? Des questions comme celles-là ne peuvent que t'assurer de garder ce mal de tête et de continuer d'être fatigué. A-t-on vraiment besoin de se dire fatigué ? Pourquoi ne pas plutôt briser cet état et sortir prendre une marche, en prenant de profondes respirations aussi longues que possible, et les retenir quelques secondes avant d'expirer ? Tout en se répétant qu'on est calme et apaisé, et que l'énergie nous envahit, et l'imaginer circuler dans chaque cellule de notre corps. Même pousser la farce en faisant croire à ton esprit que tu prends un comprimé d'aspirine, en imitant le geste comme s'il était réel. Comme je te disais, agir ainsi, c'est comme la visite qui arrive... en moins de deux, tu ne te souviens même plus d'avoir eu ce mal de tête. Et ces trucs, il est bon d'en avoir une liste. On ne doit pas se gêner pour les noter dans un carnet personnel. Le jour où on en a besoin, on doit toujours les

avoir sous la main. Prendre un bain chaud, ça me détend. Faire une marche rapide ou aller au gym, ça oxygène mon corps et ça remplit ma tête d'idées nobles, qui prennent la place des idées sombres ou noires. Faire croire à mon esprit que je prends un comprimé, ça lui donne le signal de me guérir. Une marche en nature me remet en contact avec moi-même et avec la création. Écrire mes sentiments sur un bout de papier pour le balancer à la poubelle me libère. M'enfermer dans le silence quinze minutes me libère aussi. Visiter telle ou telle personne, ça me rend important et ça embellit ma perspective. Me poser des questions vivantes m'apporte des réponses stimulantes.

Plus son grand-père parlait, plus les mots ne semblaient plus lui suffire, au point de gesticuler davantage, et plus il s'emballait, convaincu de transmettre à Nathaniel des trucs de vie indispensables pour une vie heureuse et épanouie.

— Et les objectifs... Bleu-vert d'été ! Ceux de demain, de la semaine prochaine, de l'an prochain, dans cinq ans, dans dix ans... Ta mission de vie... Un truc qui te garde constamment motivé, excité par la vie. Un truc qui t'épanouit, et pour lequel tu en viens presque à t'oublier pour apporter un plus à cette magnifique terre et aux gens qui l'habitent. Et ce qui est si exaltant dans le fait de mettre ces objectifs par écrit est lorsque tu fais la revue de la dernière semaine ou de la dernière année. Tu réalises alors comme tu accomplis tant de choses. C'est comme ces photos que Lorraine nous a montrées de ce domaine depuis qu'ils en ont pris possession. Tu crois qu'ils se seraient souvenus de tout ce qu'ils ont fait ? Et lorsque tu apprends à raisonner de cette façon, tout s'enchaîne.

Mon père, comme un ressort, se replia dans sa chaise, pour s'asseoir de façon à faire face à Nathaniel.

— Je suis certain que j'en oublie. Faisons un essai, tu veux bien ? Inventons un personnage et organisons-lui une vie remplie. D'abord, trouvons-lui un nom. Tu as une idée ?

— Pourquoi pas L'ancêtre ? Tu dis que les leçons existent

depuis toujours, alors je crois qu'il s'en sortirait bien. Et puis, on pourra l'organiser, comme tu le dis.

— L'ancêtre ! Bleu-vert d'été ! je n'y aurais pas pensé. C'est une idée ! Tant que ce n'est pas moi que tu as en tête. Et disons qu'il est dans la trentaine, qu'il a une conjointe et un jeune enfant. Imaginons maintenant sa réussite. Notre bonhomme, fier des leçons apprises au fil des ans, prend son souper avec les siens, en discutant de leur journée, en s'amusant à nourrir leur enfant. Et pendant qu'il débarrasse la table et la vaisselle avec sa belle, et qu'ils fredonnent des airs joyeux, le petit s'amuse avec ses jouets. Les voilà ensuite tous les trois étendus au salon, à jouer ensemble, et à se câliner. Puis L'ancêtre... qui n'est pas moi, Bleu-vert d'été ! Nathaniel. Ça ne sonne pas un peu étrange, ce prénom ? Je ne m'y habitue pas...

— Allons-y pour Lancelot ! Ça rime bien, non ? Tu veux essayer ?

— Essayons, voir ! Il allait donner le bain au petit, n'est-ce pas ?

— Sais pas ! Tu racontais qu'ils étaient étendus au salon à jouer ensemble et à se câliner, puis l'ancêtre s'est transformé en Lancelot...

— C'est ça ! Puis Lancelot donne le bain au petit, pendant que la belle termine la couture d'un vêtement qu'elle a fabriqué pour lui. Viennent le boire et l'histoire à raconter, et les baisers à l'enfant, et les Bonne nuit ! et les Je t'aime ! Et pendant qu'elle continue une peinture ou gratte harmonieusement les cordes d'un instrument de musique pour se détendre, lui bricole quelque chose ou termine l'écriture d'un article. Quand l'un des deux se rend chercher un verre d'eau ou un fruit, il jette un regard d'admiration sur l'autre, avec gratitude, heureux de faire partie de sa vie. Nathaniel, continue, tu veux bien ? Et trouve un prénom à notre héroïne.

— Un prénom... c'est que j'ai déjà trouvé celui de notre personnage à deux reprises. Tu as une idée, toi ?

— Inspiration ! Pas mal, non ? Tu préfères Lancelotte, comme quand tes parents allaient à la petite école et que deux personnages d'histoire de première année s'appelaient Linot et Linotte ?

— Linot et Linotte ? Gardons Inspiration et Lancelot... Ça fait plus inspirant. Heureusement qu'on n'a pas à leur trouver un nom de famille.

— Comme tu dis ! Prêt à poursuivre ?

— Vers 21 h, Lancelot retrouve Inspiration et ensemble, ils partagent une coupe de vin ou boivent un jus avant de faire leur toilette, et se retrouver au lit. Comme ils savent l'importance de s'endormir dans de bonnes dispositions, ils lisent un livre ou un article inspirant pendant une quinzaine de minutes, avant de faire un brin de causette et se rappeler les bons moments de la journée, en se collant l'un contre l'autre avant de s'endormir, en disant merci à la vie pour ce qu'ils ont et la chance d'être ensemble.

— Et bien ! Dis donc ! C'est très très bien, tout ça. Avec toutes ces idées, je te laisse démarrer leur journée.

Nathaniel resta allongé, le regard vers le ciel. Heureux des derniers mots de mon père, il reprit doucement là où il en était.

— Et quand, dans la nuit, leurs corps se perdent, tantôt Lancelot, tantôt Inspiration, se serre de nouveau contre l'autre, en prenant tendrement sa main, signe d'honneur de leur amour.

Mon père tourna les yeux vers Nathaniel, sans bouger, sans surtout risquer d'attirer son attention, impressionné par les mots qu'il entendait.

— Au matin, reprit Nathaniel, ils sont réveillés par les gazouillis de bébé encore sans nom. Lancelot se lève pour préparer son boire. Au son des pas de son père, l'enfant ricane de plus belle jusqu'à ce qu'il le prenne dans ses bras et l'embrasse, en le caressant, et en lui disant ses premiers mots de la journée. Il change sa couche, repasse à la cuisine chercher le lait et deux verres de jus frais, et revient s'installer auprès de la belle. Et voilà bébé, couché entre les deux, le biberon à la bouche, tandis que

leurs yeux d'abord posés sur leur progéniture, s'entrecroisent maintenant, faisant naître le sourire de l'amour. Ah ! Ce qu'ils sont beaux et si heureux ensemble ! Et alors qu'Inspiration reste étendue un moment auprès de leur enfant, Lancelot passe sous la douche, en récitant son discours positif, qu'il répète ensuite au moment du rasage. Il rejoint sa femme pour déjeuner santé et boire un café, se vêtir, embrasser les siens en leur disant qu'il les aime, et part pour le travail. À ton tour maintenant, grand-papa.

— Ah ! Déjà ! Bleu-vert d'été ! Parti comme tu l'étais... Certain ?

— Fais un bout ! Je reprendrai tantôt.

— D'accord ! Je devrai me forcer pour être à la hauteur. Comme Lancelot referme la porte, il remercie encore pour cette magnifique journée qui débute, gonflant ses poumons de l'air matinal de l'été, et humant les odeurs des arbres, des fleurs et du gazon, tandis qu'il prend conscience de ce presque silence que seuls les gazouillements d'oiseaux habitent. Et en appréciant ce qu'il voit tout autour, il arrête les yeux sur sa belle qui lui sourit dans la fenêtre, portant leur enfant, alors qu'elle lui fait faire des bonjours avec son petit bras. Et c'est le cœur heureux, et avec le sentiment d'être important pour les siens, qu'il part pour le travail. Pendant le trajet d'une quinzaine de minutes, il en profite pour écouter un CD de motivation pour en imprégner son esprit. Il sait que c'est un choix volontaire qui le rapproche du bonheur, et que sa vie se porte tellement mieux, sans comparaison avec le temps où il s'imbibait des nouvelles du matin et des discours colériques de ceux qui sont prêts à tout pour se faire entendre, afin de hausser les cotes d'écoute. Au travail, il multiplie les bonjours, encourage ses collègues, revoit ses objectifs et s'y attaque, sans attendre que le patron le lui demande. Parce qu'il aime son travail, et qu'il fait en sorte de l'aimer, ça le motive et lui permet de donner davantage que ce qu'on attend de lui. Il est toujours prêt à trouver du temps pour aider les autres, s'ils participent. Il s'intéresse aux gens, sans s'immiscer dans les

bavardages et les racontages inutiles. Et avant de quitter le bureau, ses objectifs et suivis du lendemain sont écrits noir sur blanc dans son cahier personnel, et son agenda est à jour.

Mon père, en tournant la tête vers Nathaniel, demanda :

— Comme journée, je pense qu'on leur a organisé quelque chose de bien, non ? Disons que la semaine se passe de façon semblable, à peu de choses près, comme une sortie au restaurant ou au cinéma, ou pour visiter la famille ou les amis un soir ou deux. Tu y vas pour le week-end ?

— Une sortie en amoureux ou entre amis, ou encore un film en tête à tête, après un souper d'amoureux qui s'étire le vendredi soir. Ils parlent de leurs rêves, de l'aménagement paysager qu'ils veulent revoir un peu, de la peinture du bureau à repenser, du nouveau mot que bébé a prononcé, d'un voyage qu'ils aimeraient faire, de leur week-end. Ils sèment l'amour. Samedi, ils ont décidé de partir très tôt pour la campagne, dès le réveil de bébé, à qui ils donnent son biberon le temps de préparer les choses. Ils s'arrêtent déjeuner en chemin, avant de se rendre à l'endroit qu'ils ont ciblé. Ils visitent quelques boutiques, se promènent dans les rues qu'ils aiment bien, s'arrêtent marcher dans un quartier chaleureux d'un village, et se retrouvent bientôt dans un champ, où ils s'installent pour pique-niquer. Une fois bébé toujours sans nom endormi, les tourtereaux se collent et font la sieste, après s'être raconté quelques rêves à venir et l'amour qu'ils se portent. Au retour, ils s'arrêteront chez les parents ou quelques amis. Pour cette fois, ils ont convenu de décider de leur soirée au gré des événements. Et pour dimanche, rien d'urgent. Ils se lèvent comme bon leur semble. Font quelques travaux d'entretien extérieurs et intérieurs, cette fois au gré de la température, une promenade à vélo, une sieste, et ce qui leur tente, au fur et à mesure. Ils s'aiment, se le rappellent, et posent des gestes signifiants l'un envers l'autre.

— Tout ça, enveloppé dans les concepts que j'ai énumérés plus tôt, dit mon père.

— Grand-papa, je crois que les gens diraient que la vie que nous avons organisée à ces gens est trop belle pour être vraie.

— Je dirais que ces gens sont malheureux. Je pourrais leur raconter la mienne ou toi, celle de tes parents. Qu'en dis-tu ?

— Je suis d'accord ! Cette vie, elle ressemble beaucoup à celle de maman et papa, exception faite du bébé, qui a grandi, et qui a un nom. Et comme tu le dis, elle ressemble à celle que grand-mère et toi vivez aussi. Je pense que ces gens diraient cela parce qu'ils sont malheureux ou négatifs. Quand papa me racontait qu'il fallait semer et y mettre l'effort, je sais qu'il voulait dire par là que ce qui tente à un ne tente pas toujours nécessairement à l'autre. Le jour où maman veut pique-niquer et que papa aimerait plutôt aller à la pêche, ça n'a pas à faire deux personnes malheureuses. Ils peuvent s'installer le long d'un cours d'eau, tandis que maman regarde papa pêcher et qu'elle fait la lecture ou se repose, en attendant le pique-nique. Ils peuvent convenir d'autre chose aussi. Il arrive à notre héros, Lancelot, de se rendre au travail et de se faire couper la route, ou de rentrer au bureau et de devoir faire face à un collègue qui passe un mauvais quart d'heure ou à une situation difficile à gérer. La lumière tombe au rouge pour lui aussi, et il doit faire des arrêts. Ce que je voulais dire par malheureux ou négatif, c'est que je pense que les gens pensent que pour être heureux, tout doit être rose. Ce n'est pas la vie. C'est là toute l'importance de ce fameux discours à se répéter plusieurs fois par jour, de ce CD à réécouter ou à ce livre à lire et à relire. Tu dirais que tout se joue selon notre attitude, n'est-ce pas, grand-papa ?

— Bleu-vert d'été ! Tu as tout compris, Nathaniel ! Notre attitude. C'est ce qui fait toute la différence. Et comme on a tous nos moments de faiblesse, ce discours qu'on s'oblige à se répéter, ces CD et ces livres sont le gage de notre bonheur. Ils nous poussent à passer à l'action. Je vois notre esprit telle une entité curieuse qui gobe tout ce qu'on lui donne, et surtout, si on le laisse faire, de ce que l'entourage lui donne à se nourrir. Il

emmagasine tout, sans discuter. Et sans discuter davantage, il nous fera agir selon ce qui lui est répété le plus souvent, certain que c'est une priorité pour nous. Notre esprit nous voue une confiance totale. Si je choisis d'écouter les nouvelles chaque matin et de m'abreuver de celles aussi tristes du journal, il ne se dira pas « Qu'est-ce qu'il lui arrive ce matin ? » mais va plutôt me faire vivre des événements en conséquence. « Il veut de la tristesse, du dramatique, c'est mon devoir de lui en fournir. » Peu à peu, je deviendrai plus facilement irritable et un sentiment de tristesse m'habitera de façon insidieuse. À cela s'ajoutera, de façon tout aussi insidieuse, une perte de confiance et le doute, et si je ne réagis pas en fermant journal, télé et radio, un sentiment d'épuisement m'habitera de plus en plus, sentant que je ne peux rien faire pour améliorer ma situation. Tu vois, Nathaniel, même si tu ne croyais pas à ce discours positif à te répéter, le seul fait de le lire à voix haute quelques fois par jour, plutôt que d'écouter les nouvelles, cesserait d'importer des vidanges dans ton cerveau. Tu te sentirais déjà mieux. Si, en plus, tu définis ton idéal, une mission, ta contribution à ce monde, tes rêves, tes objectifs, que tu couches sur un papier les actions pour y arriver, que tu les réajustes, ton esprit va travailler comme une tête chercheuse. Il va créer des occasions pour toi, t'emmener des contacts, te faire rencontrer des gens que tu ne connaissais même pas parfois, te faire découvrir des talents, et tant de choses encore si tu persévères pour atteindre tes buts. La beauté dans le fonctionnement de ton esprit, c'est qu'il ne dort jamais, que tu le nourrisses ou non. Si tu t'endors après une lecture inspirante et après avoir relu tes objectifs et regardé les images qui y correspondent, ou les avoir imaginées, ou après t'être collé sur celle que tu aimes, quand tu fermes les yeux, il continue de te guider. Tu sais qu'il est fréquent que je me réveille la nuit avec une solution ou une idée ?

— J'aime bien cette image. Je vais m'en souvenir. Tu as un don spécial pour nous faire comprendre les choses, grand-père.

En parlant d'image, je n'ai jamais pensé te poser la question, mais ça vient d'où cette expression Bleu-vert d'été ?

— J'ai presque envie de te demander d'attendre que grand-mère revienne pour que tu lui poses la question. Elle a tant ri de moi, que ce bleu-vert d'été m'est resté. Quand ton père est parti de la maison, nous avons réaménagé quelques pièces. Entre autres, nous avons déménagé notre bureau là où il est encore aujourd'hui. Nous cherchions des couleurs et n'arrivions pas à nous décider. J'ai lancé l'idée de quelque chose de vivifiant, tout en étant apaisant et joyeux. Tandis que je regardais par la fenêtre, je lui ai lancé : « Comme ces bleus et ces verts d'été. C'est ce que j'aimerais », dis-je. Tu connais grand-mère, quand elle s'y met. Nous sommes allés à la quincaillerie ensemble et elle a demandé au commis à la peinture, que nous connaissions depuis des années, s'il avait du bleu-vert d'été. Les semaines qui ont suivi, je crois que chaque fois que nous avions un téléphone ou de la visite, elle racontait que nous avions peint le bureau de ma couleur préférée, en bleu-vert d'été. Elle me regardait du coin de l'œil avec son sourire espiègle, si fière de son coup.

— Et cet arbre sur le mur derrière ta chaise de bureau ? Comment a-t-il poussé ?

— Peint par ta seule et unique grand-mère. Lorsque le bureau a été peint en bleu et en vert, quand je lui demandais si elle aimait le résultat, elle souriait, en se contentant de répondre que ça faisait très original. « Ça fait bleu-vert d'été, je trouve. » Un jour que je lui demandais de me répondre sérieusement, elle a demandé si le fait d'ajouter un arbre me plairait. « Où allons-nous mettre un arbre, Élaina ? Le bureau est déjà plein ? » « Quelque part sur le mur derrière la chaise. Fais-moi confiance ! Je lui trouverai une place ! » Un soir, je suis revenu du travail. Elle a posé ses mains sur mes yeux et m'a entraîné dans le bureau. « Tu peux ouvrir ! » dit-elle. Il y avait ce bonzaï géant si magnifique qu'elle avait vu dans une revue et qu'elle avait reproduit sur le mur, peint comme il l'est toujours aujourd'hui.

« Qu'en penses-tu ? Je le trouve superbe ! C'est ce qui manquait à ton bleu-vert d'été. Il me semble que ça forme un tout maintenant. Dis-moi, Jean, qu'en dis-tu ? Sérieux ! » « Bleu-vert d'été ! dis-je. C'est d'une beauté rare. Tu es une magicienne. Et je suis très sérieux, Élaina. » Il y a près de vingt ans... L'expression aussi, ricana-t-il. Un soir, quelques mois après avoir repeint, nous étions au lit et parlions d'un voyage que nous préparions. Alors que nous nous embrassions et que nous éteignions les lampes de chevet, je me collai contre elle en lui soufflant à l'oreille : « Pourquoi tu ne me disais pas que tu n'aimais pas vraiment mon bleu-vert d'été ? » « Je trouvais seulement qu'il manquait quelque chose. Maintenant, quand il m'arrive de me sentir seule, je vais dans cette pièce dans laquelle se retrouvent des teintes que tu as choisies. Et cet arbre dans ces couleurs me ramène à l'harmonie dans notre couple, et à la force et à la grandeur de l'homme que j'aime. »

Mon père s'était arrêté depuis un moment. Nathaniel tourna la tête pour l'apercevoir sourire.

— Raconte !

— Raconte quoi ? demanda-t-il.

— Ce qui te fait sourire de cette façon ? C'est grand-mère ?

— C'est encore elle ! Elle me grandit avec ses mots. Elle me fait meilleur parce qu'elle est là. C'est fou, tu me diras. Mais je la ressens collée contre moi, et j'en suis encore si amoureux. Qu'est-ce qu'un homme peut demander de mieux ? Tu connais ce chanteur Salvatore Adamo ?

— Si je connais ? Papa et maman écoutent ses chansons chaque week-end au moins.

— Bien ! Dans l'une d'elles, il dit ceci : « *Et si j'étais la terre, je mourrais ravi de t'avoir vue en fleurs.* » et un peu plus loin, il chante : « *Et je n'existe que par toi.* » Il y a des gens qui remplissent leur mission ici-bas en élevant leur idéal, en partageant d'une manière grandiose leur talent avec les autres, comme ce si grand chanteur. Chaque fois que je l'entends chanter ces mots, j'ai

l'impression qu'il les chante pour elle et moi. Ta grand-mère, je la vois toujours en fleurs. Tu sais, Nathaniel, je repense à cet autobus que nous avons suivi sur la grande route, avant de tourner pour prendre le chemin vers ici. Tu te souviens ? il y avait ce visage d'une femme en gros plan qui vendait de l'assurance ou des maisons, je ne sais plus trop. Rendu où j'en suis, je trouve ça si triste qu'une personne cherche autant à attirer l'attention sur elle pour se faire voir. La plupart des gens ont un ego si énorme, simplement parce qu'ils ne savent pas donner un sens à leur vie. Je comprends tant de choses aujourd'hui pour lesquelles je me suis questionné pendant des années. Toutes ces causes et tous ces gens que nous avons aidés, grand-mère et moi, la plupart du temps incognito ou presque. Je demandais parfois à grand-mère si ces gens appréciaient réellement ce que nous faisons pour eux au point où ça en valait la peine. Si sereine, si sage, elle me répondait que nous servions ces causes ensemble, et que si c'était là notre seul tribut, ce serait déjà si grandiose dans son cœur. Et elle avait tellement raison. Les gens se sentent si mal ou se sentent si seuls parfois, qu'ils ne réalisent pas toujours sur le coup qu'une autre personne peut s'intéresser à leur sort et à eux. Et lors de la fête d'un enfant ou d'une de ces personnes âgées, ou à Noël ou pour une sortie où nous servions de guides, il y avait toujours quelqu'un pour nous remercier par des mots ou des petits présents souvent faits à la main, ou par la caresse d'un enfant. Et des gens que nous avons aidés nous ont remerciés des années plus tard seulement, le jour où ils ont pris conscience que nous le faisons avant tout pour eux. Je ne chante pas comme Salvatore Adamo, mais parce que ta grand-mère fait partie de ma vie, j'ai accompli ce que je croyais de petites choses qui se sont transformées en grandes choses, qui, comme elle, ont donné un sens à ma vie.

— Qu'est-ce que j'entends là, grand-papa ? Tu parles au passé alors que tous les jours, tu accomplis de ces grandes choses. Tu es là, assis avec moi, et ça aussi, c'est grandiose !

— C'est vrai ! Tu as bien raison, Nathaniel. Et ça t'exerce à accompagner une personne âgée ! ricana-t-il encore. Dis-moi, mon garçon, reprit-il presque sérieux, il y a déjà plus de deux heures que nous sommes là à jaser ensemble. C'est si agréable. Comment te sens-tu ?

— Tel que je te connais, tu ne veux pas seulement savoir comment je me sens maintenant, tu veux savoir comment, par rapport à quand nous sommes partis de la maison, n'est-ce pas ?

— Tu possèdes la sagesse de ta grand-mère. Tu as encore cette fois tout compris. C'était le sens de ma question.

— Je ne saurais t'expliquer pourquoi je me suis laissé aller à descendre si bas. Vous voir heureux et réussir vos vies aurait dû être, pour moi, le plus bel exemple pour m'inciter à être heureux à mon tour ; pourtant... je me suis senti petit, et je craignais de ne pas y arriver. À en avoir peur. Ce que je sais, par contre, c'est à quel point je me sens bien maintenant. Je sais aussi que si ça m'arrivait encore, je n'hésiterais pas à vous en parler, afin de trouver des solutions, de réajuster mes objectifs, comme tu le disais. Je t'ai toujours aimé, grand-papa, et je t'ai toujours vu comme étant un homme d'une grande bonté. Tu m'as montré une autre facette de toi ces derniers jours ; c'est la profondeur de l'homme que tu es. Une profondeur très spirituelle, qui fait du bien. C'est peut-être parce que nous n'avions jamais passé autant de temps ensemble seuls que je ne l'avais pas remarqué autant. Je me sens de nouveau excité par la vie, comme ces fois où je fabriquais tous ces jouets en bois, et ces voitures un peu plus tard à l'adolescence. Papa était si patient avec moi. Pauvre papa et pauvre maman... Comme j'ai dû les inquiéter ! Ils sont tellement toujours là pour moi. Tu sais ce que j'aimerais, grand-papa ? Si tu es d'accord, avec l'argent que j'avais prévu pour mes vêtements, on pourrait inviter Lorraine et Jacques à souper quelque part et passer du temps avec eux. J'aime bien ces gens, et je sais qu'ils te sont précieux. Ensuite, demain, on pourrait partir tôt et faire une surprise à grand-maman, en passant la voir

et en lui apportant des fleurs. Je sais qu'elle est à plusieurs heures de route et ça lui ferait toute une surprise. Tu pourrais prendre une bouchée avec elle, je sais comme elle te manque. Ensuite, j'aimerais aussi apporter des fleurs à maman, et revenir auprès d'eux ensuite.

Mon père tendit la main vers celle de Nathaniel, et la serra.

— Bleu-vert d'été ! Nathaniel ! Des projets bien emballants, que tu as là ! Vendu ! Je suis partant ! Quelle surprise elle va avoir, grand-maman ! Ou devrais-je plutôt dire, demi-surprise ? Tu sais qu'elle sait déjà depuis longtemps que je suis un peu beaucoup fou d'elle...

Papa laissa la main de Nathaniel pour l'ouvrir pleine grandeur, la paume vers le haut.

— Ce que tu as dit tantôt, à savoir que si ça devait t'arriver de nouveau, tu n'aurais pas d'hésitation à nous en parler, fais-m'en la promesse, s'il te plaît ! Tape là ! dans ma main.

— Promis, grand-papa ! tandis que dans la nature, on entendit le claquement des mains.

Fin

Aux Éditions la Caboché
www.editionslacaboché.qc.ca

HUMOUR

Maurice Nadeau *Dictionnaire humoristique d'un libre penseur*
Dictionnaire humoristique d'un libre penseur, 2^e éd.
Dictionnaire humoristique d'un libre penseur, tome 2

MÉMOIRES

Henri Beaudout *Les tribulations de Bob Brumas*

NOVELLA

Dominique Girard *Bon anniversaire, Murielle !*

POÉSIE

Armande Millaire *Si l'on s'arrêtait*
Au fil des jours
Au gré du vent
S'écoule le temps... En trois temps

RÉCIT

Lina Savignac *Gens du voyage, une expérience de caravaning*

ROMAN

Claude Daigneault *Le culte des déesses, tome 1*
Le courage du mouton, tome 2
Petite vengeance deviendra grande
Une fille, ça ne pleure pas
Les Frincekanoks
The child who dreamt of becoming a tree

Marc Fleury *Le Spleen du carré St-Louis*
Shaktis

Sylvain Goulet *L'ermite millionnaire*
Bleu-vert d'été

Monique Michaud *Le dernier regard*
Voisines de cœur

ROMAN

Lina Savignac *Éva, Eugénie et Marguerite, Tome 1*
Lili, Tome 2
Charles, Tome 3
La maison sur la grève
L'Irlandais, Elwin, Tome 1
L'Irlandais, Martin, Tome 2
L'Irlandais, Les descendants, Tome 3

TÉMOIGNAGE

Sylvain Goulet *Susciter une réflexion qui t'appartienne, 2^e éd.*
Francyne Nadeau *Le cancer a donné un sens à ma vie*
Lise Ste-Marie *Permission d'écrire la vie*

SUPENSE

Sylvain Goulet *Disparition suspicieuse*
Yvan Savignac *Le projet Panatium*
La piste maudite
Alain Trudeau *Protocole*

Collection jeunesse

La petite caboche

Album + de 5 ans

Claude Daigneault *Une amitié explosive* *An explosive friendship*
Le grand projet *The big project*
Pyro fugue *Pyro runs away*

Album + 6 ans

Lina Savignac *Les petits souliers roses et La chatte de Jeanne*
Fridolin. l'homme de paille et Rutina l'ânesse



Originaire des Cantons de l'Est, où il passe les trente premières années de sa vie, il déménage à Varennes, sur la Rive-Sud de Montréal.

Animé par l'envie d'écrire, il publie *Disparition suspicieuse* et *Le délivreur*, en 2004.

Comme l'exprime sa bibliographie, la plume alerte, l'intérêt et la fascination envers les possibilités humaines le guident sans cesse. Viendront six autres publications, toujours sous le thème de l'inspiration, puis ce neuvième roman *Bleu-vert*

d'été ! « Pour qu'un livre me satisfasse au point de le présenter à mes lecteurs, il faut qu'il m'habite entièrement. Mes écrits suscitent la découverte de soi-même. » dira-t-il enfin.



Sylvain Goulet est l'auteur de *Susciter une réflexion qui t'appartienne*, un livre de réflexion personnelle, et de huit romans, toujours sous le thème de l'inspiration.

Le jeune Nathaniel, 16 ans, qui traverse une période d'anxiété, en proie à la recherche de sa véritable identité, est invité pour quelque temps par son grand-père Jean Lamarche. Ce qui lui avait d'abord semblé une simple balade l'entraînera de surprise en surprise, lui faisant redécouvrir en toute simplicité la merveilleuse histoire de son aïeul.

La sagesse de l'homme le fera se servir de la nature, d'une visite dans un café, d'une autre chez sa soeur, et d'une autre encore, chez des amis où ils passeront du temps dans un chalet. Subtil et fin stratège, grand-père Lamarche, au gré de métaphores, de courtes histoires, d'exemples et de questions pourtant si simples, mais d'une précision certaine, ravivera les réponses qui feront choisir à son petit-fils de se relever afin d'être fier de l'homme qu'il devient.

Dans ce monde qui ressemble trop souvent au chaos, retrouvez dans ce récit la grandeur de l'âme humaine que possède chacun de nous, mais dont si peu se servent. Comme le répète l'auteur, un roman qui donne de la vie à la vie...

ISBN 978-2-924187-23-4



9 782924 187234